

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

Google This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online. It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover. Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you. Usage guidelines Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying. We also ask that you:

- + Make non-commercial use of the files We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for Personal, non-commercial purposes.
- + Refrain from automated querying Do not send automated queries of any sort to Google's System: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + Maintain attribution The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + Keep it legal Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe. About Google

Book Search Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

Google A propos de ce livre Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne. Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public. Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains. Consignes d'utilisation Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées. Nous vous demandons également de: + Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial. + Ne pas procéder à des requêtes automatisées N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter Nous encourageons pour la réalisation de ce type de

travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile. + Ne pas supprimer l'attribution Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas. + Rester dans la légalité Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère. A propos du service Google Recherche de Livres En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.co.il>

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

/

The text on this page is estimated to be only 0.11% accurate

M£M7êS / U)€Lyf I^IZ, (nIcTC w NJoCcu CUKiU /^

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

I

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

M£M7êS pljT vw. NletcM^^ju

The text on this page is estimated to be only 2.30% accurate

I J"l "•"■ • J 4^ i 1» »p v^^^Âa\^>

The text on this page is estimated to be only 13.00% accurate

»«».'? y,"?' l'V "l'» ■ LA MESSE ROSE

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE Quinze exemplaires
numérotés sur papier de Hollande. C. 1825. — Paris. Imp. F. Iubbrt. 7, rue
des C^hnelles. ^!

CATULLE MENDÈS LA ROSE PARIS BIBLIOTHÈQUE-
CHARPENTIER 6. CHARPENTIER et E. FASQUELLE, Cdtors 11,
RUB DE GRENELLE, 11 1893 Tous droits réservés. ^

LA MESSE ROSE ET LA MESSE NOIRE Jo, Lo et Zo, venez ça, je vous prie, et vous aussi, Lila, et vous aussi Colette! venez, petites belles, qui êtes de grandes coupables, et préparez-vous, — ne souriez pas, s'il vous plaît, car votre sourire est si joli ! — à subir de graves réprimandes. Il est temps qu'à mon tour je vous dise votre fait! Justement parce que j'eus, longtemps, la faiblesse de ne point haïr la subtilité de vos grâces et de vos parfums mêlés, je me sens obligé à une sévérité toute particulière, — compensation naturelle d'une trop invé

—rr 2 LA MESSË ROSE ET LA MESSE NOIRE térée

indulgence. Redoutez, étranges criminelles, la violente équité d'un juge qui fut, presque, votre complice ; et ne soyez pas surprises lorsque, tout à Theure, je vous infligerai, en châtiment de vos forfaits, quelque effroyable peine, comme, par exemple, de demeurer trois heures sans frôler de la houe à veloutine votre joue que parfois rose encore le regret des pudeurs, ou de craindre, — de craindre seulement, puisqu'enfin ce supplice, nous le savons bien, ne saurait être réalisé ! — de craindre que votre corsage, si par quelque fortune il se rompait en TefTort d'une valse, cessât tout à coup de cacher une gorge dénuée d'analogie avec la fermeté des fraîches neiges, et où s'épanouiraient trop deux pâles roses fanées ! Donc, venez çà. Vraiment j'en apprends de belles ! A en

LÀ MESSE ROSE ET LA MESSE NOIRE 3 croire ce que j'ai lu, ces jours derniers, un peu partout, c'est vous, oui, vous seules, Jo, Lo, et toi, Zo, ma préférée, — futile Brunehilde hélas ! d'un frivole Wotan ! — qui êtes cause de tout le mal qu'il y a dans le moderne amour. Si d'affreuses guêteuses de primeurs virginales assaillent et rompent, comme d'un coup de genou on renverserait un frêle tronc de bouleau, des fillettes effarées, et les laissent, déchirées, sur le lit d'une auberge de banlieue ; si de pures jeunes femmes succombent, sanglotantes et sanglantes, pareilles à des anges qu'une louve dévora ; si dans les dortoirs conventuels ne dorment point, deux à deux, les pensionnaires aux couleurs pâles ; si les ventres des fiancées, au lieu des sacrés stigmates de la maternité, montreront des morsures de baisers inféconds ; si les lits conjugaux sont vides de l'épouse râlante en

The text on this page is estimated to be only 25.49% accurate

à LA MESSE ROSE ET LA MESSE NOIRE do Icraiiiiic
alcoves ; si, partout, les amants se lamentent ii cause de leurs maîtresses
ravies — ah ! si ravies ! — par des amantes ; si quelque obscène vieille,
semblable aux chiennes vagabondes d'Horace ou de Martial, demande à la
rougeur d'un meurtre voisin l'illusion de son sexe tari ; si la morphine,
calmant et redoublant les remords, console seule, et délabre, et tue les
possédées du démon Mephistophéla ; si, malgré l'avertissement que lui
donne l'austère et morne roman qui est, certes, le plus médiocre, mais qui
est aussi le plus désolé et le plus désolant des livres, si, malgré le roman où
une mère n'ose plus embrasser sa fille, la femme transgresse jusqu'à l'au
delà du pardon l'éternelle loi imposée à l'humanité ; si l'infâme rêve abolit et
bafoue l'auguste instinct bestial, auguste, en effet, d'être bestial ; si enfin

LA MESSE ROSE ET LA MESSE NOIRE 5 pour la gloire de
l'Enfer et la défaite de la Charité divine que déconcerte l'irrémissible,
s'accomplit la prophétie du mélancolique poète : La femme aura Sodome et
Thomme aura Gomorrhe El, se jetant de loin un regard irrité, Les deux
sexes mourront chacun de son côté ; c'est de votre faute, petites, c'est à
cause de vous, Jo, Lo, Zo ! et vous fûtes les exemples et les conseillères de
l'universelle perversité. Alors : — Oui ! dit Lo. — Parbleu ! dit Jo. • —
Comment donc ! dit Zo. Puis, toutes trois, elles pouffèrent de rire ; et Lo,
riant plus près de mes lèvres : — Tu es trop bête ! dit-elle ; vraiment, si tu
ne nous avais inventées, je te tiendrais pour un sot, tant il est absurde de 1.

G LA MESSE ROSE ET LA MESSE NOIRE prendre garde aux réprobations de ceux ou de celles qui cherchent, en la futilité libertine de quelques pages, Texcuse de leurs vices immémoriaux ! Voici, parbleu, une belle histoire. C'est parce que j'ai tendrement soupiré pas trop loin d'une bouche sœur de ma bouche, et parce que tu notas, attendri, la mélodie de nos soupirs, que le rut effréné, prémédité aussi, de, quelques monstrueuses créatures, tourmente Tinnocence des vierges et la placidité des sereines épouses ? C'est. parce que nous avcl^s ri, toutes trois, que pleurent des amants et des époux, c'est parce que nous fûmes les simulatrices exquisés d'un désir que nous n'eûmes point... car, non, nous ne l'eûmes point !... — Non ! dit Jo, hésitante. — Non ! dit Zo, plus résolue. — ... C'est parce que nous imitâmes en /

LA MESSE ROSE ET LA MESSE NOIRE 7 des harmonies de phrases presque pareilles à des vers, en des élégances de rythmes, les roucoulements des colombes cythérées, des colombes sans ramiers, que Tamour sans amant souille de ses vilenies, mord de ses colères exaspérées, les lèvres ingénues et les vénérables gorges ? Tu te moques, je pense ; et les innocentes, c'est nous. — Certainement ! dit Jo. — Sans nul doute ! dit Zo. Un peu troublé, je repris : — Cependant vous ne sauriez affirmer que vous êtes irréprochables. Il est bien certain que, dans plus d'un de mes contes, vous avez mal dissimulé des sentiments dont avait lieu de s'alarmer une morale un peu austère. Mais Lo, très lettrée : — Sous les grands myrthes où se mêlaient des roses, Erinnyes, un soir de brû

8 LA. MESSE ROSE ET LA MESSE NOIRE laht été, aspira aux lèvres d'Amymonè, des parfums plus doux que ceux des roses et des myrthes. Jo, non moins savante : — Sur le lit des festins, aux fêtes de la Bonne Déesse, les belles patriciennes dédaignaient rarement le voisinage couché d'une amie initiée aux tendres rites ; et le plus charmant des jeunes hommes n'était admis en ces mystères que vêtu d'une robe de femme. Zo, plus érudite encore : — En un temple de Sicile, non loin pourtant du mont vomisseur de laves où bouillait la possibilité du châtiment, seules étaient admises à s'agenouiller devant la Vénus en marbre couleur de. chair, les dévotes qui payèrent aux prêtresses ladime, et c'était, cette dîme, une caresse longue ! Lo dit ensuite :

LA MESSE ROSE ET LA MESSE NOIRE 9 — Il arriva au
château de Signe, clans le temps où la dame Clermonde des lies d'Or
présidait les débats d'amour, que Bernard de Ventadour faillit mourir de
peine parce qu'il vit, entre les cheveux d'Alaïs de Roquemartine, une fleur
des bois que lui avait le matin, refusée sa mieAlcyone, de tant de viril
amour servie ! Zo, troisième, dit : — Puisque les Mignons du roi
n'accordaient qu'un regard distrait à l'émotion des jeunes seins soulevant la
soie et les dentelles, la marquise de Romans crut sagement faire en ne
refusant point aux lèvres de Madame de Belleval l'orgueil de constater que
celte émotion, à peine apaisée d'un baiser, se ravivait étrangement ! Lo
reprit : — Ce n'était point une tristesse pour la Dame de cour et la Fille du
monde, invi^ j:t.* . •sM.-^.^-'V « • - ifc m PI II

tO LA MESSE ROSE ET LA UESSE NOIRE téés à souper dans la maison du faubourg, que M, de Fronsactardât d'y venir, car, en la petite salle aux peintures aimables, assises devant la table étroite où saignait, diaphane, dans les assiettes, le piment rose des étranges confitures, le Champagne bientôt leur conseillait cent folies par où se console la mélancolie des attentes ! Puis, toutes trois, en des bavardages mêlés : — Et, plus tard, tant de Filles-aux-yeux(l'or baisèrent des yeux de violette et des yeux de pervenche, qui eussent été fort inattendus sous de viriles paupières, et tant de Théodore de Maupin, -d'une seule nuit, firent deux nuits nuptiales ! et, non plus dans le livre, mais dans la vie, tant déjeunes femmes connurent qu'aux lèvres des jeunes femmes tiédit une fragrance où ne s'attarde aucun souvenir de cigare ni d'alcool !

LA MESSE ROSE ET LA MESSE NOIRE 1 1 Et elles conclurent : — De sorte, ô pusillanime poète, qu'il est immémorial autant que récent, qu'il est d'autrefois, et de naguère non moins que d'aujourd'hui, le péché dont on nous accuse d'avoir donné l'exemple ! les tourterelles aux becs unis auraient suffi à en instruire les demoiselles qui, les mois des vacances, se promènent, deux à deux, dans la venelle du bois. De plus en plus perplexe, je murmurai : — Il n'en est pas moins vrai que vous me faites peu d'honneur dans ie monde ; et ce ne serait pas sans raison que je regretterais de vous avoir imaginées. J'accorde que vous fûtes des imitatrices, non des initiatrices ! n'importe ! il eût été bienséant de ne point se régler sur de fâcheux modèles ; et le péché des autres n'innocente pas le vôtre.

F ^ -j. fi^« ^12 • LA MESSE ROSE ET LA MESSE NOIRE Lo,
que Jo et Zo approuvèrent, cria : — D'abord, ce péché, nous n'avons jamais
avoué que nous y fûmes enclines ! Qui donc oserait prétendre que nous
Tavons commis ? En quelle page de ton œuvre nous en as-tu rendue^
coupables ? Eh ! relis-toi, je te prie, si tu oses braver Tennui ; tu ne
trouveras pas une ligne où un seul de nos sourires se soit pâmé,
définitivement, en un baiser avéré. Tu es, en réalité, un conteur
remarquablement moral ! Puis, quand même il serait véritable que nous
imitâmes Erinnys enlaçant Amymonè sous les myrthes mêlés de roses, ou la
Fille du monde et la Dame de cour soupant dans la petite noiaison de
Monsieur de Fronsac, nous n'aurions du moins aucune ressemblance avec
les exécrables dévoratrices de vierges et d'épouses. Elles sont les violentes,
les acharnées, les hideuses ; nous ¥y

LA MESSE ROSE ET LA MESSE NOIRE I3 sommes les
tendres, les leotes, les jolies. Leur désir, fait de rut et de colère
épouvanterait le nôtre, fait de rêverie et de paresse. Ce n'est pas notre
sourire qui leur enseigna leur rictus ! Nos ongles à peine aigus n'ont rien de
commun avec leurs acerbes griffes. Elles vont à la Messe noire, nous allons
à la Messe rose. Nous sommes si différentes même des héroïques et
formidables damnées qu'illustra le grand Baudelaire ! Va, tu te calomnies,
ou tu t'en fais accroire, poète aux songes délicats ! En tes plus hasardeuses
inventions, tu ne perdis jamais le souvenir de la grâce fuyante des nymphes
disparues entre le frémissement des saules, ni celui des marquises, toutes
dentelles et parfums, qui, couchées sur le sofa de Crébillon; laissent
pendre leur pied nu hors de la mule tombée ! Eh ! puisque tant d'odieuses
détraquées tenaient si fort à nous

••î 14 LA MESSE ROSE ET Lk MESSE NOIRE prendre pour modèles, que n'imitaientelles, de nous, ce qu'en effet nous leur offrions en exemple : la jolie folie de nos rires presque ingénus malgré quelque surnoiserie, et l'enfantillage de nos perversités sans malices, et le clair rêve de nos yeux, et la fraîche rose à nos lèvres qu'aucun âpre baiser n'a pâlie !

LES POUPÉES

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

Ib^.

I LES POUPÉES .1 4 ■ . . " ' I Dans les victorias hasardeuses qui affrontent encore, au Bois, rinclémence automnale, et dans les boudoirs des mondaines, 1 où les fleurs parfument et charment Tair d'une odeur presque de femme (car on maquille les anémones, on met du rouge pour les lèvres aux lèvres des roses, sans négliger d'aviver d'une ligne de k'hol l'œil profond des pensées), et dans les petites loges sur la scène où se serrent deux à deux les mystérieuses spectatrices que voile un voile de point d'Angleterre et de jais, des poupées apparaissent entre les froufrous frôlés des 2.

■-,*■■■ •X. J8 LES POUPÉES jupes ou des manches. Oui, décidément, c'est la coutume, parmi les plus élégantes, d'avoir et de faire voir des poupées! On serait tout à fait province, — pis que province, banlieue ! — si l'on s'avisait de montrer, sur ses genoux, ou sur le coussin de soie japonaise, les menus terriers écossais, noirs et fauves, de naguère, les blancs havanais pareils à des houppes à poudre de riz. Et ces poupées sont exquisés puisqu'elles ressemblent aux Parisiennes qui s'en amusent et s'en décorent. Pas plus grandes, mais aussi grandes que les bébés vivants, roses chairs et blanches dentelles, dont s'enorgueillissent les nourricesaux longs rubansprolongés jusqu'à l'asphalte, elles sont habillées comme de vraies femmes habillées par le couturier sans rival ; celui-là serait un imbécile qui affirmerait leur avoir vu deux fois la même robe ; et chaque toilette nouvelle

LES POUPÉES 19 est toujours le plus récent trait de génie d'un glorieux inventeur. Pour ce qui est du visage, s'il est émaillé, c'est pour rappeler la splendide face pâle d'une illustre mondaine! mais il est joli, futé, mignon, et museau-dechatte à tel point que l'on pense voir Théo ou la petite Duhamel. Les lèvres s'ouvrent comme une fraise qui crèverait de rire, et elle rit aussi, la joaillerie des yeux verts, et, sous un chapeau dont les fanfreluches sont des ramilles comme volantes où pétillent des oiseaux-mouches, se mêle et s'entortille et bouffe et se hérisse, impertinente, la gaminerie des frisons roux. Mais si les poupées ont l'air fou, qu'elles sont tendres, en les regardant, les mondaines qui les ont dans la Victoria, ou dans le boudoir, ou dans la loge sur la scène ! Non, il n'est pas de spectacle plus touchant que celui des regards, des caresses (la main dégantée), et

20 LES POUPÉES • » des sourires, et, en un mot, de tous les me •
r nus soins, maternels, si j'ose dire ! dont chaque couple de Parisiennes
enveloppe, enlace, enchante la mignonne chose pareille à un être.
Quelquefois même, — et alors on sent son cœur se fofidre en un ineffable
délice d'attendrissement ! — les souffles des deux jeunes femmes se mêlent
en le frôlement dont leurs bouches effleurent le front de la poupée, et Ton
croirait, vraiment, qu'elle prend vie sous Thymen des deux vagues baisers.
Mais pourquoi cette aimable mode s'est-elle établie, presque généralement,
parmi celles pour qui nous mourons d'amour? Sont-elles assez ingénues, les
Parisiennes, sont-elles demeurées assez pareilles aux petites pensionnaires
des couvents, qui errent sous les tilleuls de la cour, pour que le désir les
hante de jouer, deux à deux, à la poupée?

LES POUPÉES 21 Ah! qu'elles sont ingénues ! Vous ne Tignorez pas, vous, époux, qui, avec une si grande tranquillité, passez les nuits au cercle, tandis qu'elles sont endormies, plus tranquilles que vous-mêmes, entre d'honnêtes draps que ne frippa jamais la nerveuse fatigue d'une main naguère mal conseillée par la perv[^]ersité d'un rêve ; vous le savez aussi, vous, amants, qui, dans les garçonnières où les attirèrent de condamnables stratagèmes, demeurâtes tant de fois interdits à cause de la parfaite innocence, de la si complète inconscience du péril, et de toutes les virginales surprises que vous montrèrent celles qui furent, hélas ! vos victimes. Mais, pour si candides qu'elles soient, on ne saurait admettre que les Parisiennes veuillent revenir aux jeux de la première enfance. Elles ont d'autres soins, de nouveaux devoirs. Il faut qu'elles concourent à des œuvres de

The text on this page is estimated to be only 27.21% accurate

-2i LES POUPEES charité, qu'elles aillent essayer chez le couturier, qu'elles se montrent à tous les flve o'clock de leur monde, et qu'elles dînent, officiel les, aux ambassades, ou bien, camarades, dans les cabinetsdes cabarets illustres, et qu'elles soient admirées aux bals des ministères ; et qu'aurait-on dit si leurs loges étaient restées vides le soir de la première de Lohengrinl 11 est donc certain qu'elles ont, pour aimer les poupées, une raison qui n'a rien de commun avec les enfances du premier âge; et cette raison, ah ! si jolie, si exquise, sitendre, je l'ai, jepense, devinée... D'abord, il sied de vitupérer, avec une justeindignation, les poètes, un surtout (oh! l'oserai-je nommer?) qui calomnièrent avec une inconcevable effronterie et une perversité véritablement méritoire des pires supplices infernaux, lee tendresses dont, parfois, se joignent — si pures pourtant ! — les A_

LES POUPÉES 23 Parisiennes des temps où nous vivons. Quoi? ils ont osé supposer, — non, je ne puis, sans horreur, le redire ! — que des bouches féminines, l'une et l'autre, peut-être, se convoitèrent, et que des amies, après le dîner qui se prolongea, ne vont pas uniquement pour s'extasier des belles phrases ou des nobles vers, voir, du fond des sombres baignoires, les revues de fin d'année où les seins se gonflent hors des corsages d'ailleurs sans manches et où le volume sculptural des chairs emplît jusqu'à d'heureuses déchirures la soie pailletée des maillots! Ils ont pu croire et faire croire, que les oreillers jumeaux des lits d'amour virent plus d'une fois des lèvres roses, sans duvet, s'entr'ouvrir, pâmées, sous un souffle qui n'avait pas traversé des moustaches ! Ah! les vilains ! ah! les monstres! Combien je m'humilie, repentant, devant vous, vertus calomniées ! Pardonnez""^^B BittiMiÉaÉiÉigyif^^

34 LES POUPÉES moi, Lise de Belveliae qui n'avez jamais, je l'accorde, préféré à M. de Marciac celle qu'il vous préféra, et vous. Madame de Rurenoude, à qui je prêtai tant de propos trouillants, et vous aussi, les toutes petites, les toutes futiles, Jo, Lo, et Zo, pécheresses, rptes, mais non pas du péché abominable dont je fis, si mensongèrement, votre gloire ! (irâce au ciel, il est bien établi maintenant i|ue jamais aux tendresses féminines ne se iii(;lèrent des désirs anormaux ; et si, quelique nuitée, on réunissait par féerie en une seule salle tous les lits, si chastes, des Parisiennes, ce serait comme le durmoir d'un louvent déjeunes Séraphines. Cependant, entre les jeunes femmes, des amitiés se nouent; pures, ah ! si pures, et si dénuées de toute vilenie, elles existent et se perpétuent, ces amitiés, tendres, désintélessées, fidèles; mariages hyperphysiques. l

LES POUPEES 25 « OÙ se réfugient les âmes que blessèrent les brutalités maritales, que désolèrent les trahisons des amants. Oui, il est de ces unions exquises, à qui sourient, devenues des saintes, les petites anachorètes des Thébâides, que ne réprouvèrent pas, qu'encouragent même les anges gardiens. Or, quoique si chastement immatérielles, il faut bien qu'elles ressemblent, un peu, étant des hymens, aux terrestres hyménées, et c'est pourquoi les Parisiennes ont des poupées dans les victorias, ou les boudoirs, ou les loges sur la scène, entre les froufrous frôlés des jupes ou des manches. Ah! la jolie coutume! Lorsque enfin, entre deux jeunes femmes, la tendresse s'est confirmée par d'assez longues épreuves, lorsque rien n'a pu la rompre, ni les jalousies, ni, à quelque bal, un triomphe de plus délicieuse toilette, lorsque, sans aucun alen³

26 LES POUPÉES tissent de délice, des mois se sont écoulés, — mettons sept mois, ou neuf, plus souvent neuf, — alors, ô candide imitation! Tune des deux amies offre à l'autre une poupée où se réalise, à peine (puisqu'elle ne vit pas, cette poupée !) leur idéale douceur mutuelle; et il y a, après les relevailles, — car elle feint des fatigues, la donneuse de poupée — des fêtes charmantes. Le baptême d'abord. Des deux noms des deux jeunes femmes, on en fait un seul. Il n'est rien de plus adorablement puéril. Si elles se nomment, les compagnes, Marthe et Valentine, elle se nommera, la poupée, Martine. Imaginez les jolies épousailles de syllabes ! Et ce sont, après les cérémonies du baptême (quelles cérémonies? des dîners, des bals, où l'on offre la nouvelle venue à l'admiration un peu jalouse des mondaines moins heureuses), ce sont les mille soins que ré

LES POUPEES 27 clame le petit être. On le choie, à deux, on le baise, on l'habille, on le déshabille, on le fait marcher, en le tenant par les bras, sur le tapis du boudoir (jeux charmants des jeunes ménages), tant qu'enfin, grandie, et belle déjà, et vêtue à la dernière mode, on peut emmener la poupée avec soi, flères d'elle, au Bois et aux premières représentations ! Allez, laissez parler les sots et ricaner les méchants, vertueuses amies, candides couples ! Ne vous inquiétez pas des vils soupçons, puisque vous êtes si pareilles aux irréprochables lys. Il n'est rien de plus honnête ni de plus aimable que la mode nouvelle, symbole exquis d'une idéale fécondité d'âmes. Et, pour moi, ce que je souhaite aux deux si adorables et si pures jeunes femmes qui ne refusèrent pas de m 'admettre aux mystères de leur idéal

28 LES POUPEES hymen, c'est que, plus tard, on puisse dire d'elles :]ellesi -s'aimèrent' et [vécurent très chastes et eurent beaucoup de poupées !

LES TROIS VALENTINES 3.

LES TROIS VALENTINES L'accord charmant qu'elles firent, ce fut de s'en laisser aimer toutes trois ! Qu'il y eût, en ce joli pacte, quelque chose dont aurait pu être gênée une très austère morale, je n'essaierai pas de le nier; mais, vite, elles prirent le parti de ne point tenir compte des banales coutumes ; et, puisqu'il ne voulait se résoudre, — envieux d'ivresses diverses — à élire entre ses trois amies, une unique amie, puisque, d'autre part, chacune d'elles aurait préféré lamort, — la plus immédiate et la plus douloureuse mort ! — à l'horreur de ne point se donner

32 LES TROIS VALENTINES à lui, eh bien ! ineluant en oubli
les rivalités, les jalousies et les rancunes de la première heure, elles se
résignèrent à une * communauté de délices, ainsi, à peu près, que trois
petites roses se pencheraient Tune vers l'autre pour subir ensemble,
délicieusement, le frôlement d'ailes d'un seul papillon. De sorte que
Valentin peut désormais être considéré comme le plus fortuné des amants*,
étant le magnifique seigneur de trois jeunes femmes dont une seule suffirait
à faire la joie d'un prince des féeries, ou d'un kalife aux pieds posés sur des
seins • nus de Circassiennes, ou même d'un poète lyrique, enclin aux rêves.
Pareille aux archiduchesses couronnées de rubis et de saphirs dans l'or
rayonnant des cheveux, et qui, entre une double haie de chambellans aux
belles chamarrures i^i.

LES TROIS VALENTINES 33 descendent des escaliers de porphyre, la longue traîne de satin blanc portée par des pages extasiés où se personnalise l'universelle admiration des peuples, Hildegarde fait communément, de celui qu'elle frôle d'un geste, un roi, de celui qu'elle caresse d'un regard, un empereur, et de celui qu'elle baise aux lèvres, un dieu ! Si l'on a eu raison de remarquer que, le printemps dernier, les fauvettes furent rares aux roseaux des lacs et rares les rossignols aux ormes des lisières, c'est que, à fl peine revenus en nos climats, ces jaloux virtuoses se hâtèrent de les quitter, humiliés de la chanson de Vivette, le premier soir d'avril, à la fenêtre qu'entourent les roses refléuries ! Là où Vivette gazouille, on n'entend point l'écho, parce que l'écho se tait, pour l'écouter mieux. Mais elle n'est point de ces oiseaux qui s'autorisent

34 LES TROIS VALENTINES de la merveille du ramage pour ne montrer que de laides plumes. Elle est exquise à voir, encore qu'elle soit délicieuse à entendre ! Si les yeux, comme on dit, ont la couleur de Tâme, il faut croire que son âme a la couleur du ciel. Lorsqu'elle sourit, il semble qu'une églantine rose, où la rosée a mis des perles, s'ouvre en de la pure neige, mais neige sans froidure, — ni froideur — neige ensoleillée et tendre. De petites pensionnaires, qui la verraient, la prendraient pour leur ange gardien, tant elle est blanche et immatérielle. Mais c'est un ange qui ne se borne point à se tenir, immobile et bon conseiller, derrière les lits que dore la veilleuse ; bien au contraire, elle s'y glisse, dans les lits, — sans ailes ! et celui-là sait le roucoulement des colombes paradisiaques, qui, d'un peu loin, d'un peu bas, a entendu râler, si douce

LES TROIS VALENTINES 35 ment râler, dans la gorge de Vîvette, Tagonisante pudeur. Quant à Madeline, elle est la gamine effrontée et 'ravie, qui, depuis longtemps, n'ayant plus de bonnets, jette à leur tour ses jupes par-dessus les moulins ! Et, si le vent les emporte, ces jupes, jusqu'au séjour des élus, ceux-ci, je pense, doivent être fort troublés ou même tout à fait détournés des saintes méditations par la touffeur des dentelles et des mousselines, où l'arôme aigu du désir, toujours ressuscité, pimente l'exquise tiédeur lasse des continus abandons. Et elle rit ! et elle baise ! Dans les commencements, — quand elle n'était pas encore habituée, — le rire, ou le baiser, sur ses lèvres, faisaient obstacle au baiser, ou au rire ; sa bouche était tourmentée entre deux instincts également urgents. Mais voici qu'après de vains essais de ré

36 LES TROIS VALENTINES sistance à l'une ou à- l'autre de ces deux nécessités, Madeline a pris un parti décisif : celui de toujours rire en baisant et de toujours baiser en riant ! Et Valentin triomphe, iattendri. Mais si la félicité de Valentin paraît incontestable, et d'autant plus grande qu'elle se sérénise en une grande paix de conscience, — car il n'est point, pour changer de bouche, obligé de mentir, et la manifeste polygamie est une loyauté, — le bonheur d'Hildegarde, de Vivette et de Madeleine semble, au premierabord, douteux; même on serait tenté de penser qu'elles ne sont point sans connaître de cuisantes amertumes. Ah ! quelle erreur serait celle de qui penserait ainsi. Leur bonheur, en réalité, est incomparablement parfait, et extrême ! non seulement parce que Valentin, à qui les

LES TROIS VALENTINES 37 dieux cléments départirent le don des valeureuses nuitées et, aussi, des après-midi qui ne laissent rien à désirer, se montre, en toute circonstance, égal et même supérieur à son triple devoir; non seulement parce que la sincère courtoisie de son amour excelle à les persuader qu'aucune d'elles n'est préférée à l'autre, bien que tour à tour il préfère chacune d'elles; mais, surtout, parce que leur est donnée une joie pareille à celle de trois fraternels avares qui s'aimeraient assez pour que l'extase de posséder, de voir luire, de palper leur trésor, fût triplée par le contentement de le posséder en commun. Certes, si elles ne se chérissaient point d'une amitié prête à tous les sacrifices, elles seraient sans doute malheureuses, puisqu'elles seraient des rivales. Mais elles s'aiment, les douces. La parité de leurs tendresses pour un seul amant leur a révélé

The text on this page is estimated to be only 28.27% accurate

38 LES TROIS VALESTINES la ressemblance de leurs âmes ; elles se sont reconnues sœurs, à cause du même désir éperdu, à cause du même idéal; et c'est une exquise parenté, d'où naissent d'infinies délices. Quel cœur, vraiment tendre, quel cœur, noblement sentimental, n'envierait pas le bonheur qui leur est permis ? Ce doit être un ineffable ravissement d'être consolée des délices dont on est, pas pour longtemps, privée, par la certitude qu'elles sont, à cette heure même, accordées avec profusion à l'une de celles que l'on chérit à l'égal de soi-même. Ne mettez pas en ligne de compte, soit, la satisfaction qu'une vraie amante ressent de ne pas être trompée (car, enfin, si grande que soit la clémence des dieux, il ne peut pas les tromper !) mais songez, jeunes femmes, à l'enchantement de trouver en de récents souvenirs la certitude que même la pire des ingrates (et elles ne sont point

LES TROIS VALENTINES 39 ingrates!) serait obligée de voas
être reconnaissante de Textase qu'on lui céda! Il doit y avoir, les matins,
dans le boudoir où la femme de chambre, sur la petite table dont la nappe
est une dentelle, a servi le perdreau froid entre les verres brunis de tokay ou
rosés de rosolio, d'aimables entretiens amicaux, ah! si amicaux. Celle qui,
vers le minuit dernier, fut admise à Tenvié hymen (envie sans jalousie,
même il y eut, à la minute dernière, de généreuses luttés !) ne manque point
de conter, à voix basse, avec des rougeurs que les deux autres s'efforcent
d'imiter, les violentes douceurs, ou les douces violences, dentelle a été
l'extasiée victime. Puis le bavardage d'autres réminiscences interrompt le
rendu compte des récentes caresses. « Hier... » murmure l'une; « avant-
hier... » murmure l'autre. Parfois aussi elles se taisent, pleines I WiriÉI

40 LES TROIS VALENTINES d'aimables pensées, — mais peu longtemps. Le besoin de louer celui qu'elles adorent rouvre bientôt leurs lèvres ! et de nouveau la favorisée abonde en tendres récits. Quelquefois un étonnement, — car Valentin est un amant très divers — fait songer les deux autres, et, de la surprise, naît une espérance. O tendre accord d'âmes que destinèrent, trois à Tune, l'une à trois, ces « nœuds secrets », ces « sympathies » que savait le grand Pierre Corneille ! Impertinent et loyal hymen qui, par sa belle franchise, défie et exaspère l'hypocrisie des fausses amours et des surnoises trahisons ! Magnanime reconnaissance de la divine loi selon laquelle le bouc marital s'avance à la tête du blanc troupeau bêlant, selon laquelle le jeune faune s'étire, éperdûment voulu par tant de nymphes ivres des grappes mordues dans

LES TROIS VALENTINES H des baisers ! Victoire d'être homme
! Défaite adorable d'être femme 1 Seul, parmi le bonheur commun,
Valentin, quelquefois, a des mélancolies. Il songe... il songe, non loin des
trois Valentines, à l'extraordinaire homme qu'estima Titien, à l'énorme et
fastueux contempteur des républiques et des royaumes, qui, vêtu d'une robe
dont l'écariate splendeur bafouait la pourpre cardinalice, attendait, pour lui
donner sa main à baiser, que l'ambassadeur de l'empereur Charles-Quint eût
monté les trente marches du seuil ! Il songe à Pierre d'Arezzo, infâme et
glorieux, qu'entouraient, vêtues de blanc, quarante Arétines ! Quarante. Et il
se sent plein d'humilité. ^ 4.

The text on this page is estimated to be only 15.14% accurate

LA DERNIÈRE-NÉE DU DIABLE' ■ .\

LA DERNIÈRE-NÉE DU DIABLE Le Diable un jour pensa : « Il est temps d'être médiocre. Trop longtemps je fus, dans le mal, formidable ou délicieux, héroïque ou raffiné, romantique en un mot. Soyons moderne, c'est-à-dire piteux. Puisque Victor Hugo et Emile Zola, ces prodigieux exagérateurs de la vie humaine, tombent en désuétude, qu'enfin monénormitése résigne à la taille moyenne; créons quelque être, — une femme, cela va sans dire, puisque je suis le diable! — abject mais banal, détestable, mais mesquin. Naguère, les Amantes, — celles de la légende

The text on this page is estimated to be only 26.97% accurate

4» LA. DEBNIEBE-NEE DU DIABLE et de l'histoire et du roman, celles aussi du rêve, se plaisaient à être excessives. Depuis Priamwadaaux dents peintes qui mangea dans un lotus (ainsi qu'un triple fruit iliins une coupée le sexe du tigre qu'elle avait étranglé, et Rhodope marchant l'un de ses pieds nu (puisque l'aigle emporta la pantoufle !) entre les hautes fleurs des terrasses ou parmi le sang des cœurs écrasés ; et CléopMre, qui agréait, le matin, aubade presque divertissante, les hurleuses convulsions des beaux esclaves noirs empoisonnés entre quatre lèvres, mais leur rendait en un sourire l'ivresse de l'amour nocturne, puis se grisait de perles pour les oublier, ou pour s'en souvenir; et la rôdeuse des grèves, en l'île cythéréeenne, qui, lesrelevantet les laissant choir roides sur elle dans l'enfoncement du sable, se prostituait furieusement au\ cadavres des matelots roulés h terre

LA DERNIÈRE-NÉE DU DIABLE 47 par la tempête ; et Laïs (non point celle de Corinthe) poursuivieuse à travers plaines, toute nue et s'arrachant les seins, des trous peaux de porcs sauvages ; depuis vous, Aspasia, complice des complaisants Alcibiades, depuis toi, Thestylis, qui, les nuits, sur ton seuil, saoule de népenthès, et troussant vers les étoiles ta robe comme pour défier, d'un seul astre noir, tous les astres d'or, frappais à pleins poings ton ventre selon le rythme des forcenés accouplements ; et depuis Flora, qui eut pour légatrice la Ville qui avait été son épouse ; et depuis Messaline, qui ne perdait pas le temps à choisir, mais qui avait cette grandeur d'être éternellement irrassasiée, jusqu'à Manon Lescaut, qui choisissait trop souvent, mais qui était amoureuse, la chère ! jusqu'à Madame Marneffe, qui aurait mangé de l'or, mais qui se privait de dîner pour acheter

• • ;/:-:r'T48 LA DERNIÈRE-NÉK t)U DIABLE « (les fleurs,
toutes les jçrandes coupables ont racheté la laideur de leur âme par quelque
chose de grandiose ou de charjnant, don charitable de la tradition ou des
poètes; il y avait dans leur infamie on ne sait quelle beauté ou quelle grâce
qui en atténuait l'horreur. Eh bien ! moi, le Diable, une fois encore, je
créerai une femme aux monstrueux appétits, avide de cœurs brisés, contente
des ruines; mais à celle que j'engendrerai, je refuserai tout ce qui pourrait la
rendre moins haïssable. Elle ne sera pas reine, car sa hideur morale serait à
peine visible aux yeux éblouis par le rayonnement des ors et le chatoïement
des satins brodés de blasons ; elle ne sera pas non plus la fille errante qui
s'offre, les soirs, au coin des rues libertines, car elle emprunterait peutêtre
quelque chose d'idéal et de rêvé aux hasards de l'amour bohème ; elle n'aura
ni

LA DERNIÈRE-NÉE DU DIABLE 49 les opulences princières, ni les pittoresques haillons. J'entends qu'elle soit commune, quelconque, et, bassesse définitive, presque pareille, en somme, aux honnêtes femmes qui auront le droit de la mépriser. Etant le mal incarné puisqu'elle sera ma fille, roulée dans toutes les boues des amours sans amour, elle aura en même temps toutes les restrictions, tous les refus d'oser qui caractérisent la vertu convenue et bourgeoise. Et elle ne s'appellera ni Lesbie, ni Faustine, ni Théodora, ni Marozia, ni Marion Delorme, ni même Marguerite Gauthier; le nom que le plus souvent les concierges donnent à leurs filles, tel est le nom qu'elle obtiendra; je neveux pas que les hommes éprouvent quelque gloire à répéter son nom • Pourtant elle ne sera pas, dans la société, une régulière ; il y aurait entre sa malfaisance et l'honnête simplesse que semble

The text on this page is estimated to be only 24.59% accurate

50 LADERNIEEIE-NKE DU DIABLE impliquer la régularité de l'existeiiGe, un désaccord, une contradiction, dont elle se singulariserait ! et il ne faut pas quelle soit originale. Peinlresse, ou poétesse, ou ballerine, sans génie (car elle ne doit pas être sublime), non sans talent (car elle ne doit pas être ridicule) elle exercera une fonction grâce il laquelle ce qu'elle montrera, ce qu'elle alTectera de bizarrerie paraîtra normal et comme nécessaire.

Vulgarité parfaite : elle sera extraordinaire par profession, on par imitation de celles qui, en pareil cas, le furent; elle n'aura même pas l'étrangeté de ne pas être étrange. Belle? à peine; alors, laide? non pas ; en vérité plutôt belle, ^ sans excès — afin qu'elle n'ait point la rareté d'affiner jusqu'au charme les disgrâces de la laideur. D'ailleurs, laide ou belle, elle sera terrible, tl'une âme inexorable et mauvaise ! Plus tard, quand elle

LA DERMÈRE-NÉE DU DIABLE 51 regardera autour d'elle, elle verra, avec satisfaction, des yeux brûlés par les larmes et des fronts déshonorés. Mais de peur que, si elle faisait le mal pour le plaisir du mal seul, elle dût à cette espèce de désintéressement quelque semblant d'élévation, je donnerai à sa cruauté trois causes, les plus viles de toutes, la haine de Tamour, Tenvie du bonheur des autres, la rancune des joies acceptées ; et pour lui refuser jusqu'à la fierté des triomphes difficiles, ceux que je lui donnerai à désespérer, à tuer, ne seront pas des têtes illustres ni de grands cœurs rebelles ; je lui ménage la honte des victimes qu'il n'est pas glorieux de frapper, des proies qui se défendent mal. Celui qui se courbera devant elle, celui qu'elle damnera pour la plus grande joie de mon avide enfer, ce sera quelque enfant ingénu, au cœur enflammé par la réverbération des

The text on this page is estimated to be only 28.97% accurate

r.3 LA DERNIERE-NEE DU DIABLE ardeurs qui émanent de lui
seul, ou bien quel(Jue imbécile poète aux chétives illusions, maniaques et
invétérées, pauvre homme dont on fait tout ce qu'on veut, et qui, médiocre
hélas! autant qu'elle, n'aura |iaH assez de rêve pour la recréer parfaite et
sublime, ni assez de génie pour l'adorer et l'exécrer en des vers qui la
feraient immortelle, » Ainsi songea le Diable ; et tu parus, ma chère !

The text on this page is estimated to be only 19.50% accurate

SOUHAITS A LA BIEN-AIMEE

SOUHAITS A LA BIEN-AIMÉE Puisque voici, si proche, le premier jour de la nouvelle année, il est temps, chère âme, cher corps aussi ! qu'en manière d'étrennes, même avant le collier que je vous réserve, le radieux collier de pierreries, où alternent les rubis solaires avec les opales couleur de lune, et qui fut trouvé naguère en un sépulcre près de Sparte au cou d'un si blême squelette, — ce qui pourrait induire à penser que jadis, offrande du conjugal pardon, il décora la neige de la cycnéenne Tyndaride, — je vous offre d'un cœur bien sincère, ah ! d'un très

56 SOUHAITS A LA BIEN-AIMÉE sincère cœur! quelques
souhais, ma mie Mais quels souhaits? Voici. Daignent m'entendre les Dieux
! A vrai dire, il est un vœu qui, réalisé, me dispenserait de tous les autres et
suffirait, seul, à écarter de vous, et de tant d'êtres, Tangoisse acerbe et le
déchirant désespoir ; et ce vœu. Mademoiselle, c'est que vous mouriez tout
de suite. Oui ! puissiez-vous mourir à bref délai, pour le salut de tant
d'hommes et de femmes qui rêvent dans l'attente d'ils ne savent quelle
désolante joie où le spasme s'achève en catastrophe. Mourez, de grâce,
mourez. Je le demande aux providences, et je vous en conjure, mourez, ma
bien-aimée ! Elisez le trépas qui vous semblera le plus aimable. Qu'il est
clair, et fleuri de nymphéas pareils à de beaux yeux en pleurs, le ruis

».* SOUHAITS A LA BIEN-AIMÉE 57 seau, linceul de fluide cristal, où languit, échevelé, le front des Ophélie! De l'ouate imbue de chloroforme, sous un masque aux cordons noués à la nuque, ensommeillé d'une si délicieuse extase que l'agonie est déjà le paradis ; et rien n'empêche de choisir, — délicat et suprême mensonge ! — un loup de carnaval, en satin vif, à la barbe de malines, afin que la cadavérique extinction des lèvres rouges et des roses pommettes, sourie ^ux gens qui surviendront ; même un masque grotesque, agrémenté de verrues, et dont le nez pointu et frétilant ressemble à une queue de lézard, ne messierait pas toujours en pareille circonstance ; on peut avoir le dilettantisme de faire éclater de rire les ensevelisseurs. Ou bien, ainsi que prémédite de s'y résoudre le Pierrot de Gautier, empoisonnez-vous par quelque odeur traî

The text on this page is estimated to be only 25.45% accurate

38 SOUHAITS A. LA BIEN-AtMÉE tresse. Ou bien préférez le prompt couteau d'acier neuf qui s'insinue et s'allonge dans la blessure comme une langue ferme entre lieux fines lèvres. Ou bien, vers un minuit exquis et formidable, exigez de quelque amie un tel excès de torturantes délices, qu'en un suprême rûle enfin s'envole votre âme expirée. Mais, d'une façon ou d'une autre, par pitié pour tous les vivants, mourez ! et si les Dieux ne m'exaucent point, c'est qu'en effet ils se réjouissent de l'infortune humaine. Car, ma très chérie, une fonction vous fut dévolue ; le Désastre. Quand vous entrez dans une chambre, ou dans une vie, avec l'ébouriffé ment de vos cheveux gamins et l'étourderie de votre cœur sur les lèvres, vous n'entrez jamais seule; vous avez pour invisibles pages, l'un tenant votre coffret à bijoux, l'autre vous

SOUHAITS A LA BIEN-AIMÉ E 59 offrant un miroir, et l'autre portant la traîne de votre robe, la Ruine, le Suicide et la Peste. Non point la Peste qui met des pustules par toute la peau, tenaille et tord les entrailles, mais celle qui gangrène les âmes, et fait que les esprits émasculés sont pareils bientôt aux veules chiffons des hottes. Pourtant vous n'êtes pas extraordinaire ! Vous n'avez rien de commun avec le» héroïques amantes dont s'épouvante et se glorifie l'humanité. Vous n'êtes ni la Colombe au bec de fer, égale au vautour de Prométhée, dévoratrice des cœurs saignants, ni l'Omphale victorieuse du vainqueur du Lion, ni la Cléopâtre qui rêve en des coussins faits de vivantes chairs, l'orteil à peine posé sur la nuque de l'imperator. Non, vous êtes médiocre, presque banale; vous êtes semblable à celles qui ne sont pas, en apparence, différentes des autres. Vous n'avez pas

The text on this page is estimated to be only 28.92% accurate

60 SOUHAITS A LA BIEN-AIMEE même la beauté ! et il fallait que vous fussiez laide, sans excès, — tout excès vous est interdit ! — à peu près laide ; car, belle, la jideur peut-être d'y avilir l'auguste forme vous eût détournée des vulgaires vilenies, et l'orgueil, qui sait? vous serait venu d'être pareille à vous-même. Cependant, ni étrange ni hautaine, vous êtes redoutable, parce que tel est votre destin, — et à cause d'un étrange parfum I Ce parfum de votre corps, c'est votre âme qui vient il fleur de peau. Non, l'énorme et dévastatrice Peste n'entre pas avec vous ! Vous n'êtes pas un fléau grandiose ! Mais, plutôt, l'en vous pourrait comparer à ces menues boîtes ou à ces petites fioles, de qui, si on les ouvre ou les débouche, s'exhale sournoisement, peu à peu, une délétère odeur qui gâte l'air, et, lentement, lentement, pénètre et corrompt les poumons jusqu'à la

SOUHAITS A LA BIEN-AIMÉE 61 putréfaction parfaite. Et ce n'est pas seulement aux autres, mais à vous-même, que votre vie serait mauvaise. Ne comptez pas trouver quelque joie en le malheur de vos victimes. Il vous est refusé de vous plaire aux souffrances par vous causées ; vous n'aimez même pas le mal que vous faites. Ce ne vous serait pas un divertissement appréciable que d'enfoncer une lame en quelque gorge! vous ne * haïssez pas plus que vous n'aimez. Vous portez en vous, — en dépit de vos vingt ans si frais et de vos yeux d'enfant où bleuit l'étoile illusion — le dégoût de toute chose, le dégoût surtout de vous-même. Vous aussi vous humez le parfum de votre âme, et il vous écœure. Non, n'espérez aucune minute de bonheur ni d'aise! N'espérez même pas la souriante espérance ! Votre appétence des plaisirs défendus trouvât-elle à s'exaspérer c

The text on this page is estimated to be only 28.40% accurate

0-2 SOUHAITS A LA BIEN-AIMÉE et à se satisfaire dans quelque inouïe débauche pareille à un crime ; votre ambition, parfois, de renommée, fût-elle, un soirheureux, tout à coup réalisée, à vaine poétesse, par les acclamations d'une foule; eussiezvous enfin conquis l'enrichissement, — monnaies, liasses et lourds bijoux d'or, — que convoitent vos instincts de juive, vous n'en seriez pas moins lamentablement désolée, à pauvre, pauvre chère! Car ils habitent en vous, depuis toujours et à jamais, le remords des coupables ravissements où se hâte votre besoin d'oubli, et l'ennui de l'art où la nécessité vous résigne, et le mépris aussi des sommes et des luxes vers qui se crispent éperdament vos doigts! Ah ! Mademoiselle, — dans votre intérêt comme dans celui des autres, — mourez vite, s'il vous plaît ! Mais vous vivrez, selon le dessein mé

SOUHAITS A LA BIEN-AIMÉE 63 chant des Dieux ; et parce que vous avez la force et la santé, en dépit des défaillantes morbidesses qui nous donnent parfois, à nous et à vous, Tillusion hélas! de votre prochain trépas. Vous vivrez, pour notre malheur, et pour le vôtre. Qu'est-ce donc qu'avec quelque chance d'être exaucé, je demanderai pour vous aux Immortels, lorsque voici, si proche, le premier jour de la nouvelle année ? Ah! vraiment, je ne sais? Car, enfin, de quels dons ne fûtes-vous pas comblée, déjà, par les prodigues providences? Si belle, quel charme vous manque? si tendre, quelle douceur? si sincère, quelle loyauté? si honnête, quelle vertu? si chaste, quelle candeur? si heureuse, quelle joie? Ceux vers qui vous marchez, pensent qu'ils voient venir un ange ; ceux qui vous entendent s'extasient comme d'ouïr une musique

The text on this page is estimated to be only 22.98% accurate

(14 SOUHAITS A LA BIEN-AIMEE céleste ; et me voici réduit à ne point former de vœux pour vous, ô si parfaite, tant il sel'iiit absurbe de vouloir ajouter, comme dit le docte Bachelier, des roses au printemps et des étoiles au ciel!

The text on this page is estimated to be only 23.14% accurate

,^ . LE CHANT DU SIGNE 6. i

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

$$r^{\wedge}$$

LE CHANT DU SIGNE I Jo dit : — Quelquefois, la nuit, je m'ennuie. — Au bal? demanda Lo. — A souper? demanda Zo. Mais Jo, élégiaque : — Au lit. — Non? — Bah? Jo affirma : — Oui, la nuit, entre les malines closes de Talcôte, il m'arrive de m'ennuyer. Je conçois vos surprises, mignonnes, et à

The text on this page is estimated to be only 25.57% accurate

68 LE CHANT DU SIGNE l'étonnement se mêle, j'en suis sûre, un secret mépris des jeunes hommes qui, non sans peine, obtinrent, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, la tâche de remplir près de moi, de la veilleuse allumée à l'aube renaissante, des fonctions dont le premier effet devrait être précisément, semble-t-il, d'écarter toute morose langueur. Ah! ne pensez point trop (le mal de ceux qui ne réussirent qu'insuffisamment à me divertir; de mes bâillements sur l'oreiller, jolis d'ailleurs, aux dents de riz entre des lèvres de fraise, la seule coupable, c'est moi-même. — Tu te calomnies ! dit Lo ! — Grâce à la grâce que te départirent les Grâces idaliennes ! dit Zo... — ...Tune saurais, sreur des roses jamais lasses d'abeilles, dit Lo... Je l'interrompit, s'écriant : — D'abeilles? Fi!

LE CHANT DU SIGNE 69 — Pardon ! pardon ! rougit Lo. C'est « papillons » que je voulais dire. — A la bonne heure ! — ... Tu ne saurais, reprit Lo, connaître la lassitude du divin Baiser. La vérité, c'est que, comme nous-mêmes, tu as à te plaindre de la déplorable médiocrité des amoureux où nous résigne, après tant de vaines expériences, la conviction de ne leur pouvoir substituer de triomphants émules ; car, non seulement, la race colossale des Héraclides a disparu pour jamais de la terre... — Hélas ! dit Zo. — Non seulement ils ne sont plus, ces petits-fils de Zeus, qui tenaient du sublime aïeul le redoublement sans fin des coups de tonnerre avec Tintépide jet des incessants éclairs... — Hélas ! dit Zo. — Mais ceux-là mêmes que nous admîmes

The text on this page is estimated to be only 26.33% accurate

71' LE CHANT DU SIGNE û nous donner, à force de délicats et subtils artifices, — feux d'artifice au lieu de la foudre ! — l'illusion des formidables et glorieux foudroiements, se dérobent au pacte conclu, en des ignorances ou en des paresse qui sont bien pour déconcerter les personnes résolues à l'anéantissement parfait. — Hélas ! dit Zo. Mais Jo, solennelle : — Non, vous dis-je, ce n'est pas en la valeur souvent défaillante des jeunes hommes ou en leur inhabile adresse qu'il convient de chercher la cause de mes nocturnes mélancolies ; non plus qu'en ma trop longue accoutumance aux délices les plus suprêmes que puisse inventer et réaliser un amant. Je me désole, à l'heure des coupables caresses , parce que je les déplore et les réprouve , parce que je regrette

LE CHAJST DU SIGNE 71 les charmes ingénus des puériles
amours . — Hein? — Comment? — Oui! Et je pense que je ne manquerais
point de mourir de tristesse avant chaque aurore, si pour me détourner du
spleen, je n'avais le chant... — Le chant? — Quel chant? — Le chant du
Signe ! II Elle ne leur laissa point le loisir de croire à un médiocre jeu de
mots ; elle poursuivit tout de suite : — Petite Lo! petite Zo! certainement,
en un point de vos corps plus mignons que la poupée offerte en présent de
baptême, à la fille de la Reine des Chrysanthèmes, par

72 LE CHANT r»U SIGNE la plus menue des fées du Japon,
vous cachez,— pas toujours ! mais, enfln, on est vêtue, quelquefois ! —
vous cachez, dis-je, une de ces exquisés imperfections de la peau, tache et
point tache, noirceur et non noirceur, ou roseur presque pas rose, avec,
quelquefois, la pointée d'un seul tout petit cheveu qui se recroqueville? —
Moi, dit Lo, c'est Timperceptible ressemblance d'une mûre, que j'ai... — Où
donc? demanda Jo. — Au sein gauche ! non dessus, ni dessous, mais vers le
point où la neigeuse colline s'incline au val neigeux. — Ah? — Oui. —
Moi, dit Zo, c'est un tout petit, tout petit caillou, écarlate, que j'ai... — Où
donc? demanda Jo. — Au ressaut de la hanche droite; et 5to

'^TirLE CHANT DU SIGNE 73 Ton dirait d'une cassure de
praline, laissée là par des dents croqueuses de bonbons. — Ah? — Oui.
Mais Jo : — Moi ! dit-elle, c'est d'une violette que je suis mystérieusement
fleurie, et cette violette, quand, les nuits, je m'ennuie, se met tout de suite à
chanter. — Elle chante? — Elle chante? — Si délicieusement que j'en ai, en
mes ennuis, l'âme tout extasiée.

Ni Lo, ni Zo, habituées aux féeries, ne sont personnes à s'étonner de si peu. Elles n'eurent pas une minute l'idée de nier la fleurette qui chante. Mais que chantait-elle? elles en furent curieuses. Interrogée, Jo répondit : — Voici ce que gazouille, entendue de moi seule, la violette que j'ai :

LE CHANT DU SIGNE ^ « Petite ! petite ! Ce n'était donc pas
v»i,, les serments, derrière la maisonnette, ^ila venelle illuminée de vers
luisants, tandis que les grands parents jouaient au ^^ààst dans la salle à
manger éclairée par la .suspension de cuivre? Il te menait par la main, il te
tenait |^ la taille, il te disait qu'il serait bachelier. Tan prochain, et qu'ensuite
il serait av&osut, député, glorieux, riche ! et qu'il t'épowserait, et que tu
serais heureuse. Mais, en attendant, il te demandait tes lèvres. Petite ! petite
! ce n'était donc pas vrai,, les serments, derrière la maisonnette, ^tkitK
venelle illuminée de vers luisants, taftdîs que les grands parents jouaient au
yàùsA dans la salle à manger éclairée par la mtëh' pension de cuivre? Il te
demandait tes lèvres, et tu les lui refusais. Tu lui jurais de l'attendre; nuis
■^*^^* ^ ^ _ _ -' _ — — -*^ _ _ -»—— '^^ Érf» Il ■■ .

The text on this page is estimated to be only 28.64% accurate

76 LE CHANT DU SIGNE puisqu'il t'aimait, puisque tu l'aimais aussi, qu'avait-il besoin d'un baiser? Un baiser, cela ne prouve rien ; et cela ne vaut pas une sincère parole. Petite ! petite ! ce n'était donc pas vrai les serments, derrière la maisonnette, en la venelle illuminée de vers luisants, tandis que les grands parents jouaient au whist dans la salle à manger éclairée par la suspension de cuivre? Il te baisa cependant! tu n'en fus point du tout marrie ; et tu ne lui déniais pas l'aveu du plaisir qu'avait eu de ses lèvres le point, tressaillant, où il les mit. Même, ton aise répétales promesses de naguère, et tu étais aussi beureuse que possible, sous les étoiles, dans la compagnie du petit cousin en vacances ! Petite ! petite ! ce n'était donc pas vrai, jés serments, derrière la maisonnette, en lave

• %■-. LE CHANT DU SIGNE 77 nelle illuminée de vers
luisants, tandis que les grands parents jouaient au whist dans la salle à
manger éclairée par la suspension de cuivre ? » 7. ^ il ff «

The text on this page is estimated to be only 21.08% accurate

— Peste ! (lit Lo. — Diantre ! dit Zo. — Voilà un Signe singulièrement bavard. - — Et tu te plais à l'entendre? — Comment n'aurais-je point plaisir, parmi la monotonie, enfin, des savantes caresses, à me souvenir des amours premières, des si sincères, des si chastes amours, à me

LE CHANT DU SIGNE 71 souvenir du candide baiser qui
m'enchanta toute Tâme... — Toute Tâme? demanda Lo. — Toute Tâme?
demanda Zo. Jodit: — Ah ! toute Tâme. Les deux autres souriaient. — Moi,
dit Lo, la mûre que j'ai n'est point si parleuse. — Moi dit Zo, la praline que
j'ai n'est point si prolix. — C'est, s'écria Jo, que vos Signes sont de
naturelles imperfections, d'ailleurs si exquis, de vos mignons petits corps;
tandis que la violette dont je suis fleurie, et qui parle et qui chante, et qui
me rappelle les pures extases des enfantines tendresses, est la marque,
persistante en un doux bleuissement, — comme il arrive quelquefois, — du
candide baiser que je n'écartai point. J

The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

«D LE CHANT DU SIGNE ^A la bonne heure ! dit Lo. -- Tout s'explique ! dit Zo. Mais, pensives : — Le Signe chanteur, dit l'une... — Où donc le caches-tu ? dit l'autre. Ah ! que Jo, à ces paroles, fut tout de suite rougissante ! et c'est en un murmure à peine (jii'eUe bégaya, la tête détournée : — Ciel! qu'il esl cruel de m'interroger ai[isi! et ne sait-on pas que c'est dans la mousse des bois que fleurissent les violettes?

LE SAC VIDE

LE SAC VIDE La soubrette annonça : — Madame de Belvèize !
— Faîtes entrer, dit Madeleine. Celle qui entra était si jolie que Madeleine eut besoin d'un coup d'œil au miroir pour être sûre qu'elle était un peu plus exquise que cette visiteuse. — Madame? demanda-t-elle.

84 LE SAC VIDE — Madame, dit Tautre, si je vous dérange ainsi, ce n'est pas sans un très sérieux motif. Madeleine, d'un doigt, fit glisser vers le tapis le peignoir qu'avait un peu soulevé rémotion d'une lecture, et, curieuse : — Vraiment, un très sérieux motif? — Ah! le plus sérieux du monde. — Mais, s'il vous plaît, lequel? — Voici. Vous avez un amant. Madame, de qui je suis aussi éprise qu'on le peut être. — Ah ! que vous avez bien raison ! dit Madeleine. Car Valentin, — c'est le seul amant que j'aie, étant, malgré mes vingt ans, tout à fait ridicule et surannée, — est à coup sûr le moins intolérable des hommes auxquels une femme puisse donner le droit de la juger moins froide que les glaces boréales et moins barbare que les tigresses

LE SâC vide 85 d'Hyrkanie. Il est bien fait, d'agréables manières, peu fécond en madrigaux banals, habile à ne baiser que le petit doigt lorsqu'on lui offre, les jours de tout le monde, la familiarité mondaine de toute la main ; en outre, il excelle, dès qu'il vous parle près de l'oreille, à murmurer des propos qui écartent à tout jamais la pensée, qu'on aurait pu avoir, d'imiter la virginité ou le veuvage des austères ursulines ; et, enfin, je puis assurer que lorsqu'il s'annûta près de moi, jamais je n'ai vu l'aube traverser de rose les rideaux, qu'avec une lourdeur de paupières, où le regret de n'avoir pas dormi était bien loin d'être égal au délice d'avoir veillé. — Je me doutais bien, l'ayant élu, qu'il avait les plus beaux titres à mériter de l'être. Mais, à parler franc, il a un grand défaut. — Bon ! lequel, je vous prie ? 8

86 LE SAC VIDE — Il est fidèle à un point véritablement extrême. — Il est vrai, dit Madeleine, qu'il est. fidèle extraordinairement. Je suis prête à croire que, depuis tout un an, il n'a baisé sur aucune autre bouche que la mienne la fleur rose communément appelée baiser ; et si Ton voulait trouver son âme défaillante et mourante, c'est dans mes seuls yeux qu'il la faudrait chercher. — A qui le dites-vous ! Tel est l'attachement, — si naturel, — dont il est lié vers vous, que hier, encore qu'il éprouve pour moi, j'en jurerais, le contraire d'une insurmontable horreur, il s'est le plus courtoisement du monde soustrait aux sourires et aux regards dont je ne lui interdisais pas l'espérance de s'agenouiller devant ma chaise-longue ; et il m'a déclaré que même une minute de sa tendresse était une chose

LE SAC VIDE 87 qu'il n'avait pas le droit de dérober, sans votre autorisation expresse, à la perpétuité de vos amours. — Voilà, n'est-ce pas, qui est d'une âme très noble? — A coup sûr ! Mais considérez, d'autre part, que jolie comme je suis... — Ah ! si jolie ! — Et beaucoup plus tendre encore que ne le semblent indiquer la rougeur mouillée de mes lèvres et l'azur mouillé de mes yeux, j'ai dû éprouver quelque insuffisante satisfaction à ne le point voir user de la facilité d'agenouillement bientôt redressé , que je lui offrais en un rare moment de douceur. — Croyez que, très sincèrement, je compatis au chagrin qui a été le vôtre; vous êtes à un tel degré charmante que la seule chose qui me pourrait consoler d'une infi

The text on this page is estimated to be only 25.44% accurate

88 LE SAC VIDE délité de Valentin, ce serait la gloire qu'il vous en eût faite complice. — De sorte... — De sorte? — De sorte que j'ai pris, comme on dit, mon courage à deux mains; et je suis venue vous demander, à' charge, si le cas s'en présentait, de revanche... ■ — Me demander? — D'autoriser Valehtin à se départir, en ma faveur, une fois, — oh ! une seule fois, — de la constance dont, à si juste titre, vous avez lieu d'être fière. — Madame, une telle démarche révèle une loyauté, voire une candeur, que l'on rencontre bien rarement chez 'les jeunes femmes de ce temps I je suis, certes, résolue à récompenser votre franchise par la plus amicale générosité. — Ah ! que j'en suis aise!

-.- •»•* LE SAC VIDE 89 — Quel jour avez-vous donné assignation à Valentin? — Je ne lui en donnai point, attendant votre réponse. — Ecrivez-lui donc qu'il vous vienne voir dans trois jours (ce sera samedi, je pense,) et comptez que je l'aurai, par la plus formelle autorisation, délivré de tous les scrupules qui vous désobligèrent. — Que je vous remercie ! — Hélas ! il y a de quoi, je vous assure ! dit Madeleine un peu soupirante. — Madame... — Madame ! Là-dessus, elles se séparèrent. Un jour passa, et un jour, et un jour encore. Est-ce que Madeleine en voulait à Valentin du désir, si honnêtement réprimé, qu'il n'avait pu s'empêcher de ressentir pour les lèvres mouillées et pour les yeux mouillés de Ma8.

.-T----. *T>v>;; 90 LE SAC VIDE dame de Belvèlize ? Oh ! que non point. Jamais elle n'avait été plus ardemment, plus subtilement, plus violemment aimante qu'en ces trois jours, qu'en ces trois nuits ; et, en vérité, Valentin s'extasiait de délices jusqu'à ce moment inédits. D'ailleurs ce fut elle qui, fidèle à sa promesse, et loyalement consentante, rappela à son amant l'assignation qu'il avait reçue et à laquelle il convenait qu'il se rendît, ponctuellement. Puis, à quelques heures de là, au bal de l'ambassade russe : — Eh! bieh? demanda Madeleine, un peu surnoise, à Madame de Belvèlize, rencontrée par hasard. Mais celle-ci n'eut garde de remercier ni de sourire : elle passait, fâchée. — Eh bien? insista Madeleine. Alors, l'autre : — Fi ! madame, fi ! Hl

The text on this page is estimated to be only 22.63% accurate

r,^|p;^î3;po^çB^fBq|»iw7;;^^-»ST" LE SAC VIDE 91 —

Comment? — Fi ! vous tllis-je, cela n'est pas de jeu ! et lorsque, vers le jour de l'an, on envoie aux personnes des boites ou des sacs, on n'en croque pas, d'abord, tous les bonbons!

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

■ ,w-'^ir 7:.^, '.■'''■•> ■" ' : / ■;•;- i-TT^ :-f?i?^;

The text on this page is estimated to be only 12.14% accurate

— 7--.-^- -i ->■' ■*" — NONCHALANCE

NONCHALANCE Après que l'adorable Nonette, — toute menue femme de chambre, qui, en dépit de son nom, n'a rien d'une nonnain, hors, au bout du nez et dans ses clairs yeux vifs, un petit air souris qui lui sied à miracle — eut offert, sur le plateau de cristal rose les deux calices fuselés traversés de l'humide dorure d'un vin de Moselle où trempa une branche de muguet des bois, et se fut retirée non sans avoir humé, d'une narine gourmande, ce que, dans les verres, les lèvres des deux mondaines avaient laissé de parfum et en avaient ajouté, Madame de Caldelis et l'ex

96 NONCHALANCE quise marquise Lise deBelvèlizese mirent à causer, de chaise longue à chaise longue, dans la chambre de soie paille pailletée d'or, où s'attendrissait infiniment la mélancolie du crépuscule. Et de quoi causèrent-elles? de ce bal au chalet, en Normandie, toutes les fenêtres ouvertes, avec le vent de la mer dans les cheveux, qui fraîchissait entre les épaules et jusque sous les bras la sueur odorante des valseuses? ou de quelque livre, hier feuilleté? ou de Lohengrin^ Cygne hué par des Oies? de tout cela, puis d'autre chose. — En vérité, ma chérie, vous êtes étrangement imprudente ! dit la marquise Lise. — Imprudente? — Au dernier point, d'avoir auprès de. vous une telle femme de chambre. — Ah ! oui, Nonette. Vous avez remarqué?

- 'sr . ^«sçr/sf ^mr;^ NONCHALANCE 97 — Qui ne remarquerait cette mignonne créature si finement jolie qu'on la prendrait pour votre toute petite sœur, — n'était le bonnet à rubans roses — et si délicatement parfumée que, tout à l'heure, lorsqu'elle s'est inclinée pour m'offrir le plateau, j'ai cru vous respirer vous-même? — Comment? il est possible? vous avez cru? On eût dit que Madame de Caldelis faisait effort pour ne pas pouffer de rire. Elle ajouta : — Nonette, sans doute, quand j'ai le dos tourné, vide sur elle, mes flacons d'odeur. — Le certain, c'est qu'une femme du monde même irréprochablement belle, même pareille à vous, aurait lieu de redouter cette camériste ; plus d'un regard, qui vous était acquis, doit s'attarder sur elle, tandis qu'elle vous met la pelisse aux épaules. 9

The text on this page is estimated to be only 26.44% accurate

I 98 NO^XHALA^'CE — Oui ! vous avez raison ! bien des fois cette pensée m'eslvenue ! Mais je ne saurais renvoyer Nonette. — Pourquoi donc? — Ah ! chère chérie, parce quejesuis tellement paresseuse ! — Paresseuse? — Au-delà de tout ce que vous pourriez imaginer. Je ne sortirais jamais du lit, si l'on ne m'en faisait glisser, avec raille précautions, le long d'une planche capitonnée de satin que l'on lève ensuite, lentement, pour me mettre debout. Hausser les bras m'est une tâche insupportable. J'ai vu un jour une personne pousser elle-même du pied un tabouret de piano, avant de s'y asseoir ; j'en suis demeurée folle d'admiration. — Voilà qui est toutà fait singulier, et qui, vous l'avouerez, ne laisse pas d'être assez en contratlction avec l'activité que semblent M

NONCHALANCE 99 dénoter chez vous le nombre et la hâte des aventures que Ton s'accorde à vous attribuer. — En contradiction ? eh ! non, bien au contraire. — D'ailleurs, quel rapport entre votre indolence et la présence de Nonette? — Vous le comprendrez bientôt. Si je suis paresseuse, je ne suis point sotté, et sais bien à quoi m'oblige ma situation dans le monde. Une femme de mon rang, née d'une famille presque illustre, mariée à un parfait gentleman, serait ridicule jusqu'à la risée, si elle n'avait deux ou trois amants avérés, et si, une fois l'an au moins, par quelque équipée excessive, pas avouée et pas niée, elle n'offrait matière à de scandaleux chuchotements. — Elle serait perdue de réputation ! — Et montrée au doigt ! Mais comment accommoder les exigences d'une bonne re

The text on this page is estimated to be only 26.45% accurate

100 NOJNCIIALANCE nommée avec mon amour du far-niente?
La seule idée des allées et des venues, des rapides entrées dans les
garçonnières, des escaliers montés et descendus à la hâte, et de tous les
autres mouvements qu'impliquent les liaisons illégitimes, me rendent
comme éperdue d'épouvante. Oter soi-même son corset, — car les hommes,
h ce qu'on assure, sont d'une étrange maladresse, — quel effrayant labeur !
Et puis les amants imaginent mille choses pour ne pas vous laisser en repos.
De sorte que j'étais la femme la plus perplexe de la terre, et très
probablement, obéissant à ma paresse plutôt qu'à mon devoir, j'aurais été
deshonorée, si je n'avais eu la chance de prendre Nonette à mon service. —
Hein? — Oui ! — Quoi?

NONCHALANCE 101 — Certainement ! — La maîtresse de M. de Marciac? — G'estelle. — La maîtresse de M. de F^uyroche?..— C'est elle. — Cette personne, très vailée et tout de noir vêtue, que le vicomte Tristan, avanthier, après rOpéra, a reçue et gardée dans son petit hôtel de la rue Pergolèse? — C'était elle. — Vous voulez rire ! Nonette ne vous ressemble pas. — Mais si! D'ailleurs l'ombre et le mutisme donnent lieu à d'étranges vraisemblances, permettent les plus entières erreurs. Nonette exige, tant j'ai honte de mes faiblesses, toutes les lumières éteintes, même après le centième baiser; garde un profond silence, même dans les plus extrêmes ivresses, tant ma pudeur se refuse aux 9.

The text on this page is estimated to be only 19.90% accurate

IOa NONCII-VLA>'CE aveux; et comme, les lendemains, aux visites, aux dîners, aux bals, mes regards et mes sourires continuent le mensonge de mon faux abandon, jamais aucun de ceux que je n'ai pas rendus heureux n'a douté de son bonheur. — Voîlti qui est bien extraordinaire. — Je l'accorde ! mais véritable. — ^ Et l'emploi de Mademoiselle Nonette n'c^st pas une sinécure. — Ah! la pauvre enfant! Je frémis en m'imaginant les remuements sans nombre, les mille fatigues qui, sans elle, ne me seraient pas épargnés. — Vous ne les regrettez jamais, ces aimables fatigues? — Mon Dieu, chérie, s'il faut être franche. . — Il le faut! — Je ne vous cacherai pas que, n'était la naturelle langueur qui m'attache à la soliL

^■o^'CHALA^■CE 103 tude et à l'immobilité, j'aurais pu me sentir tout comme une autre encline au plaisir que l'on doit trouver en de tendres instabilités. — Ah ! que l'on en trouve, n'en doutez point, chérie! — Mais je n'en suis pas tout à fait dépourvue. — Vous? — Moi-même. Cette petite Nonette est fort intelligente, et bavarde. Après le silence auquel l'obligent les aventures où elle me remplace, elle ne se tient pas de parler, de parler, de parler! Et, les soirs, après qu'elle m'a couchée, elle me conte avec tant de vivacité les tendresses qu'elle accueillit, les ardeurs, secouantes, mais douces, dont elle fut la dévouée victime, qu'il me semble avoir été mêlée en ces troublantes choses ; et, les yeux mi-clos, je n'y reste pas étrangère en mon loisir ensommeillé.

The text on this page is estimated to be only 27.96% accurate

104 ^■ONCHALA^•CE — C'est donc que vous y mettez quelque bonne volonté? car les récits d'une petite camériste ne doivent rien avoir d'agréablement précis, ni de pittoresque. — Comme vous la connaissez mal ! Puis, par un hasard drt à des voisinages de mansardes, elle aime pour son propre compte (ah ! elle est bien le contraire, elle, d'une personne oisive !) un poète qui loge au cinquième étage de cette maison; elle tient de lui des façons de parler, de grouper les faits, démettre en relief les descriptions, qui ne manqueraient pas de vous ravir; plus d'une fois, douée d'une excellente mémoire, c'est en vers qu'elle m'a raconté les extases où elle m'avait compromise. — A la bonne heure! ditLisedeïïelvèlize; mais tout cela ne m'explique pas pourquoi vous tolérez que votre femme de chambre Boit si ravissante. Il n'y aurait aucun incon

NONCHALANCE 105 » venient à ce qu'elle fût laide, puisqu'on ne la voit point à l'heure où l'on croit vous aimer. Si lente qu'elle fût, Madame de Caldelis se dressa en un sursaut ! elle avait l'air sévère, un peu triste, comme quelqu'un qui a reçu une sensible injure, à qui l'on a fait tort, gravement. Elle dit: — Ce n'est pas de vous, ma chère, que j'aurais attendu une telle parole. Quoi ! à d'honnêtes jeunes hommes qui me désirèrent pour l'amour de ma jeunesse et de ma grâce et de mon charme, je donnerais en échange de moi, qu'ils crurent mériter et qu'ils mériteront peut-être, un laidéron? Elle ajouta, plus sérieuse encore, avec, presque, de la colère : — Si j'ai une femme de chambre aussi jolie, c'est, madame, par probité. — Ne me battez pas ! s'écria Lise de Belvêlize dans un éclat de rire ; et laissez-moi

The text on this page is estimated to be only 24.54% accurate

106 NONCHALAXCE VOUS embrasser 1 car vous êtes adorable. Mais, vous savez, votre histoire, je n'y crois (ju'à moitié. Il y a votre mari, que diable ! — Hélas ! au moment de mon mariage, Nonette n'était pas encore à mon service. Mais, à présent... — A présent? — M. de Caldelis n'est pas mieux partagé que les autres. — C'est donc. . . dit la marquise Lise, plus tendre, à voix basse, en se rapprochant, dans la chambre où s'attendrissait infiniment, entre la soie paille pailletée d'or, la mélancolie du crépuscule plus obscur. — C'est donc? — -Que vous avez fait exception en faveur d'une seule personne? — Je n'ai pas fait d'exception, je vous jure. — Mais si! — Mais non!

NONCHALANCE 107 La marquise se rapprochait de plus en plus ; le crépuscule avait les douceurs d'une sombre caresse éparse et se parfumait d'elles en les enveloppant. — Vous avez oublié... La voix se tut, elle reprit, chuchottante : — C'était ici, en de non moins odorantes ténèbres... Elle se tut encore, recommença encore déparier, murmure plutôt que parole: — Vous m'avez dit : je reviens... — Oui... — Vous êtes revenue... — Non... non... — Vous êtes revenue ! — Non ! . . . pas tout de suite ! — Tout de suite ! J'en suis sûre ! Ce n'était pas votre femme de chambre, puisque, une heure plus tard, vous avez sonné, et Nonette elle-même est arrivée...

The text on this page is estimated to be only 21.87% accurate

I É(j\$ f: NOKCUALAiVCE I — Nonette? — Oui, à tâtons, se cognant aux meubles, et, après avoir à demi écarté les rideaux, elle nous a offert, — tenez, ainsi qu'elle a fait tout à l'heure, — du vin de Moselle en des calices fuselés. — Commece(;i, n'est-ce pas? dit Madame de Caldelis qui, lentement, avait pris le , plateau rose, laissé sur une talile. Et il est b fort heureux qu'elle soit vite ressortie ! car p vous auriez bien vu que je n'avais pas de bonnet à rubans roses. »■

LA CHASTE VILLE

LA CHASTE VILLE l C'était dans une petite ville, dévote et solennelle, avec dès rues qui semblent de longs couloirs claustraux, aux baies ouvertes sur le cimetière ; avec des volets fermés comme des yeux d'ascète en méditation; avec les silences religieux d'une cathédrale où l'on récite à voix basse les offices. Et c'est une sorte d'église en effet, cette ville, d'église morne, sans pompe cérémonielle, sans orgue chanteur ni cierges radieux ; car naguère envahie par une émigration de jan

The text on this page is estimated to be only 27.66% accurate

(12 LA CHASTE VILLE st'iiiiisles, elle ne consent pas aux luxes, aux leiidresses, aux sourires qu'accorde, conciliante, la doctrine aimable du Jésuite. Non, sinistre et froide comme une nudité de cadavre, elle s'enlinceule de paix, d'isolement, de morne rêverie; jamais un bruit de roue, éveillant une idée de promenade, de départ, de retour; jamais une gambade criarde d'enfants, après l'école ; on ne voit jamais, entre les Persiennes mi-closes, un profil de jeune demoiselle qui coud et qui brode et parfois d'un furlif regard espère dans le miroir-es|iion l'image du passant qui sera l'amoureux sans doute, le mari peut-être. Point de calialet braillard. Aucun théâtre. Nul lieu de fête. Les vivants qui babilent cette ville vont à la messe, aux vêpres, en reviennent, vaquent aux nécessaires devoirs de la civilisation, en un mystère muet de fantômes rôdant parmi une nécropole : ils rentrent chez

eux, ainsi que des revenants regagnent leurs tombes ; les portes, en se refermant, font un bruit de lame tumulaire, retombante. Au dedans des maisons, il y a les servantes doucereuses, à la face de vieil ivoire, un ruban de congrégation au cou, qui ne font pas de bruit, — chaussées de chaussons, — lorsqu'elles époussettent les housses du salon ; l'épouse maigre et laide, n'offrant pas son front au retour du mari, allant de l'armoire au linge à l'armoire aux confitures, se signant quand sonnent les cloches ; la jeune fille hâve, aux yeux cernés, aux lèvres minces, qui, en lisant dans un livre de dévotion, mord d'une dent mauvaise le bredouillis de sa prière ; les jeunes garçons, élèves du séminaire, qui apportent au logis familial la sournoiserie déjà béate, ou encore haineuse, de la vie domptée par la discipline. Là, les repas sont silencieux, les soirs sans causerie, avec des 40.

The text on this page is estimated to be only 22.91% accurate

LA CHASTE VILLE regards nuls, pendant la lecture tie
l'Evangile, vers les cendres froides du foyer. Et, dans toute cette ville, il n'y
avait qu'une seule prostituée. A qui servait-elle? à tous! elle seule, à tous.
Pas jeune, longue, sans chair, jaunâtre; la tête embroussaillée d'une tignasse
de crins noirs, la boucUecommeune plaie vive, les yeux comnae deux
lampions louches ; avec d'osseuses mains, dont les ongles bcs■^

LA CHASTE VILLE 115 tiaux s'allongent et aggriffent; l'air d'une bohémienne laissée là par quelque bande vagabonde ; les pieds nus souvent sous la frange d'une jupe rouge en loques, — des pieds à la plante durcie par la blessure cicatrisée des cailloux et des ronces, — le front flambant d'un foulard écarlate ; elle logeait, au delà du faubourg, daûs une ancienne hutte de cantonnier, entre la route et la rivière. Elle y avait aménagé deux chambres peu grandes : l'une où l'on attendait; l'autre où il y avait un lit, lit sans boiserie, fait de deux matelas de varech, avec une demi-housse de molleton grenat sur un seul drap rarement changé et deux oreillers sans taie où se recrocquevillaient çà et là des déchirures de dents enragées, où jaunissaient^ séchées, des baves d'anciens spasmes. Les soirs, à la fenêtre de la chambre où il y avait un lit, elle allumait une lampe à

The text on this page is estimated to be only 24.01% accurate

ÎIG LA CHASTE VILLE l'ubiit-jour rouge, phare immonde des luxures éperdues dans la tempête des concupisœuces nocturnes. IVabord, quand elle s'installa dans la hutte, — d'où venait-elle? où voulait-elle aller? eh! qui sait d'où partirent, et quelle voie auraient voulu suivre les êtres, dont la Nécessité exige la présence, à un certain moment, en tel ou tel lieu ? — (l'abord, elle avait coutume de se promener, impudente, par la ville. Frôlant de sa jupe rouge les portes des austères maisons, des séminaires, des églises ; jetant aux volets clos le déli de sa bouche où saignait l'offre du baiser; interrompant, tout à coup, d'un rauque rire, le silence conventuel des rues pyreilles à des couloirs ouverts sur le cimetière, elle rôdait infatigablement, effroi des doucereuses servantes, horreur des laides épouses, étonnement des vierges aux lèvres minces ;

'^ J LA CHASTE VILLE 117 et les chastes hommes, chauffés en leur moelles, ne pouvaient détacher leur pensée de Téhontée créature qui les invitait au péché. Plus d'un prit la fuite, non sans retourner la tête, épouvanté de Tavoir reconnue, vers le crépuscule, dans l'ombre de quelque mur, penchée, et lâchant, les lèvres obscènes, de pires mots, troussant parfois sa jupe, dans la clarté encore, jusqu'à révéler, roussâtre et touffu, l'abîme du sexuel enfer. Mais, bientôt, quelques-uns, — oh ! avec quelles précautions ! le long des maisons fermées de nuit sur les portes closes, sur les fenêtres closes ! — la cherchèrent, loin de l'éviter, la suivirent, loin de la fuir. Puis, presque tous après quelques-uns, puis, après presque tous, tous. La virilité de la ville s'exaspéra vers elle ! Maintenant il n'était plus besoin qu'elle errât par les rues. Il lui

The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

118 LA CHASTE VILLE suffisait d'allumer la lampe à la fenêtre de la chambre où il y avait un lit fait de deux matelas de varech. Sortis à tiitons des austères demeures, enveloppés de manteaux, coiffés de capuchons qui leur descendaient plus bas que le nez, ils allaient, les vieux, les jeunes, les pères qui avaient lu à haute voix l'Evangile, les adolescents qui, le lendemain, retourneraient au séminaire, et ceux qui étaient magistrats, et ceux qui étaient prêtres, vers la hutte où s'accoudait, au rebord de la croigée, la noiraude bohémienne à la broussailleuse tignasse traversée de flamme. S'ils se heurtaient l'un l'autre, en leur marche convergente vers un seul point, ils feignaient de ne pas s'apercevoir du heurt. Ils ne se regardaient pas, ne voulaient pas se voir. Ils marchaient vers leur péché, sans autre pensée, comme des chiens à la langue l

119 pendante, cherchent la mare , pour laper l'eau. Et, assis côte à côte, dans la première pièce, ils ne se reconnaissaient pas, attendant l'heure du mal. Elle, cependant, inconsciente, mais en qui s'acharnait l'intention diabolique, les accueillait, les voulait, les torturait par l'attente des délices, cent fois plus encore par les délices elles-mêmes, ne retardait qu'à regret la damnation de ceux dont le jour naissant eût constaté les infâmes joies ! D'ailleurs, le lendemain, ils rentraient en leur austérité, ne se souvenant plus du péché auquel ils consentirent ou qu'ils convoitèrent; et, très gravement, après la messe, un peu à l'écart des épouses, des demoiselles et des servantes , ils parlaient entre eux, à voix basse, des mesures qu'il conviendrait de prendre contre une créature, habitante d'une hutte, au delà du faubourg, ils ne savaient où, qui scandali

The text on this page is estimated to be only 26.96% accurate

LA CHASTE VILLE sait étrangement l'honnête et paisible ville. Parmi des bouffées d'orgue sortant encore des portes souvent rouvertes de l'église, les cloches sonnaient religieusement. m Or, un matin, passant sur l'étroit chemin entre la route et la rivière , des mariniers trouvèrent dans la houe et les cailloux un corps de femme morte. Elle était nue, avec du sang caillé aux plaies du cou et de la poitrine, avec un écoulement d'entrailles verdissantes hors du ventre défoncé. Sa tignasse noire s'enflambait d'une coiffe rouge. Les mariniers coururent vers la ville, h--=^ -r^

LA CHASTE VILLE 121 éveillèrent les gens de police, répandirent la nouvelle. Deux médecins, — ils tardèrent à venir, — ne purent refuser d'avouer que l'hypothèse d'un suicide était peu admissible; que ce cadavre était celui d'une femme déchirée d'ongles et de dents, tuée à coups de poings et de talons. Même ils durent constater que, morte, elle avait été possédée. En quelle atroce bagarre, dont elle fut à la fois la cause, la victime et le prix, succomba donc la noire et sèche créature coiffée d'un foulard couleur de sang? On ordonna une enquête. Elle n'aboutit point. Il fut impossible de découvrir les criminels. Des vagabonds, sans doute, qui avaient quitté le pays tout de suite après l'attentat. Ou bien ces marins... oui, ceux-là mêmes qui, par stratagème peut-être, avaient révélé le crime. L'affaire fut classée. La ville rentra dans son calme; la dévote et solennelle ville, 11

The text on this page is estimated to be only 12.95% accurate

f®; I.A CHASTE VILLE avec des rues qui semblent de longs couloirs claustraux, avec des volets fermés comme (les yeux d'ascète en méditation, avec les religieux silences d'une cathédrale où l'on récite à voix basse les offices.

The text on this page is estimated to be only 28.60% accurate

•» APRES LE FLAGRANT DELIT

^r^' "T~", "» '■ APRES LE FLAGRANT DÉLIT Alors,- vraiment, tu croyais que j'allais te tuer? Oui, oui, tu t'imaginais que j'allais te tuer, des deux mains, en t'étranglant, ou d'une balle, de revolver dans la tempe, ou d'un couteau à découper, empoigné dans le tiroir du buffet, et qui serait entré dans ta chair, comme dans de la viande .Bête, de m'avoir cru si godiche ! Tu peux en faire ton deuilj d'espérer que je porterai le tien. Mais regarde-moi donc, tire ta tête de l'oreiller, — je te dis de te retourner, catin ! — tu vois bien que je n'ai pas l'air féroce, et que je ris. Ça t'embête, je comprends. Tu aurais pré4<./>

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

126 APRÈS LE FLAGRANT DELIT féré un dénouement
sinistre, romanesque, qui t'aurai donné, une minute, la minute d'avant rendre
l'âme, l'illusion d'être l'hér roïne d'une hautaine aventure d'amour.
Desdémone, si j'avaiséléOihelloI Plus souvent que je t'offrirai cette
satisfaction. Mais sacrebleu, ce qui est arrivé, c'est drôle, et pas autre chose.
Si tu savais combien ça m'a paru comique, tout à l'heure, quand je suis
entré, le haussement saccadé des couvertures sur vos corps accouplés !
l'ombre, sur le mur, des secousses, a failli me faire pouffer de rire. Ces
ombres chinoiseslà, on ne se figure pas ce que c'est amusant. Mais le plus
gai, c'a été quand l'imbécile qui était couché avec toi, m'a aperçu, — oh ! la
tête qu'il a faite 1 — et s'est jeté à bas du lit, et s'est sauvé par l'escalier de
service, ses bottines à la main, en emportant son caleçon sous son bras. A
présent, il doit U

APRÈS LE FLAGRANT DÉLIT 127

courir dans la rue, en chemise. On le mènera au poste. Il sera obligé de se faire réclamer par des gens de sa connaissance; on dira que c'est une manie qu'il a de se promener, déshabillé, après minuit. Le pauvre diable ! j'irai le réclamer, si c'est nécessaire. Je ne lui en veux pas. Et à toi, je n'en veux pas non plus. Tu es comme tu es. Je te connais. Toi, une amoureuse? toi, une femme capable de préférer un homme à un homme? toi, une âme, toi, un cœur ? non, tiens, je me tords. Celui qui était là, tu l'as pris, parce qu'il est venu, parce que j'étais en voyage, parce qu'aucun autre n'est venu avant lui. Est-ce que tu sais seulement s'il est blond ou brun? ce n'est pas probable. Veux- tu parier que tu ne m'aurais pas trompé, si je n'avais pas été absent? Et peut être n'était-ce même pas un homme, cette personne qui s'est échappée. Il y a des femmes dont les pan

The text on this page is estimated to be only 25.86% accurate

128 APRÈS LE FLAGRANT DÉLIT talons, bleus ou roses, ressemblent à des caleçons. Tu ne fais pas de différence, pourvu qu'on t'essoufle. Et je me fâcherais? pas si sot. Tu ne veux pas que je te fasse l'honneur de ma colère. Mais parlons peu, parlons bien. Voilà qu'il se fait tard, je reviens de voyage, — ça donne des idées, le remuement du wagon, et de voir des ombres chinoises, — j'ai envie de faire la fête, et je t'emmène. Hein? quoi? tu ne comprends pas? Je te dis que je t'emmène. Lève-toi, habille-toi. La première robe venue. M'obéiras-tu, tonnerre de dieu, je te donne cinq minutes pour être prête à sortir, le chapeau sur la tête. Plus vite que ça, je te dis ! A la bonne heure. Eh! ne tremble pas; puisque j'en veux ' pas te tuer, puisque tu es trop ignoble pour que je te tue, — puisque nous sortons pour nous amuser, grande bête ! Mais, tu sais, pas plus de cinq minutes, fendant que tu t'ha

APRÈS LE FLAGRANT DÉLIT 129 billes, jemarcherai de long en large enchantant un air pour passer le temps. Un air d'opérette. A Bordeaux, où je suis allé pour mes affaires, (pour te gagner des robes et des chapeaux, et des dessous que tu fais friper par d'autres !) il y avait une divette de passage, jolie comme un cœur, avec des seins menus, qui s'enflaient hors du corsage, à chaque roulade ; on m'a mené dans sa loge, elle me riait, elle voulait bien, mais (j'étais trop stupide, pas vrai ?) je ne l'ai pas prise, parce que je t'aimais, parce que j'avais promis de te rester fidèle, parce que je pensais à notre lit, à notre cher lit, qui est le lit de tout le monde ! Ah ! te voilà prête, passe devant. Je te dis de passer. Si tu ne te dépêches pas, je te fais descendre l'escalier à coups de bottes dans les reins. Bien. Tu es gentille. Tu fais ce qu'on veut. Tiens bien la rampe ; si tu tombais, si tu te faisais du

The text on this page is estimated to be only 26.77% accurate

130 APRÈS LE FLAGRANT DELIT mal, ça me ferait une peine !... Là, prends garde, il y a deux marches après la porte Titrée. Cordon, s'il vous plaît! Merci. Nous voilà dehors. Si tu veux nous ne prendrons pas de voiture. Ce n'est pas très loin où nous allons. Puis, c'est gentil de marcher ainsi, bras dessus bras dessous, en se serrant l'un contre l'autre, comme des amoureux. Ah! ah ! comme des amoureux. Ça ne te rappelle rien, cette promenade? Autrefois, avant notre mariage, les grands parents, à Neuilly-sur-Marne, quand on allait prendre le train, les soirs, marchaient en avant, nous laissaient causer bas, un peu loin d'eux, parce que nous étions déjà fiancés. Non ! toutes les, niaiseries que je t'ai dites, et que tu m'as répondues ! Si je ne trouvais plus de mots, ma chérie, pour t'expliquer combien ■ je t'aimais, je te disais des vers que j'avais appris, gamin, en classe; le plus souvent,

APÈS LE FLAGRANT DÉLIT 131 ils n'avaient aucun rapport avec notre tendresse commune, mais il me semblait que des vers, n'importe lesquels, c'était tout de même de l'amour, et, une fois, (la fois où j'ai osé t'embrasser dans le cou), je t'ai récité la fable du Loup et de l'Agneau ! Tu pleurais de douceur, je pleurais de délice, nous étions si contents que cela nous faisait, presque, du mal. Hein? est-il dieu possible d'être serins comrie ça? Attends. Nous ne sommes pas arrivés, mais nous nous arrêterons ici, un instant. Qu'estceque tuas? Pourquoi n'entres-tupas, puisque je veux que tu entres? C'est un marchand de vin, oui. Pas luxueux. Un comptoir en zinc. "C'est bien plus, drôle. Nous allons prendre quelque chose, sans nous asseoir. Les^ filles, avec les souteneurs, boivent comme ça, entre les montées a l'hôtel. Deux verres de dur, patron ! et le renou

132 APRÈS LE FLAGRANT DÉLIT vellement tout de suite, et un autre renouvellement. Je te dis que tu boiras, mijaurée ! Est-ce que tu vas faire la bête à présent? Avale, encore, et encore, ou je te flanque une volée. Et rabaisse vite ta voilette, pour qu'on ne voit pas que tu pleures. Moi, ça me monte, déboire. Et, n'est-ce pas, il faut se monter quand on va faire la fête? Ce que nous nous amuserons tout à l'heure! Tu en as assez? Un autre verre? Eh bien, filons. Vrai, tu n'es pas solide, pour un demi-setier d'eau-de-vie, la tête le tourne, on dirait, et tes jambes flageol lent. Tiens-toi mieux que ça! Fais-moi honneur! Tâche d'avoir l'air d'une femme chic, ça me flattera. La troisième rue à gauche, et nous serons arrivés. Par exemple, si tu préfères, tu peux faire un homme dans la rue. J'irai l'attendre chez le marchand devin. Tu n'oses pas? tu n'as pas encore l'habitude sur les trottoirs ? ça vien

APRÈS LE FLAGRANT DÉLIT 133 dra. Je comprends qu'on ait des scrupules, au commencement. Tu vois, je ne te brusque pas. Je pourrais te dire : « Vas-y, ou sinon!... » Mais je suis très doux, je le ménage ; tu t'y feras peu à peu. En attendant, marchons plus vite, il est tard, la boîte pourrait-être fermée. Tu verras, c'est très chic, l'endroit où je te conduis. Tiens, regarde-donc, là-haut, l'enseigne I Ah ! vraiment, c'est drôle tout de même que nous soyons venus par ici, ce soir. Lis. « A l'enfant voué au bleu et au blanc ». Il y a deux ans, un matin, nous sommes passés ensemble devant ce magasin, et tu t'es serrée contre moi, et tu m'as dit dans l'oreille (tu étais toute rougissante, et je sentais battre ton cœur d'un pressentiment maternel) tu m'as dit : « N'est-ce pas, nous le vouerons à la Sainte Vierge, le premier qui nous viendra? j' parce que tu avais été élevée très dé12

:ip»^-.!j; 134 APRÈS LE FLAGRANT DÉLIT votement ; quand tu entrais dans une église, tu te signais si gentiment que je baisais à la dérobée tes chers petits doigts tout mouillés d'eau bénite ! Vois un peu, au coin de la rue, cette grosse fille en robe rouge, toute maquillée, qui prend un monsieur par le bras, en lui disant des mots ; en voilà une qui n'a pas honte, qui sait son affaire. Patience, patience ! tu seras comme ça, bientôt. Paris n'a pas été bâti en un jour. Tiens ! je me suis trompé de rue. Non, non, voilà la porte. Attends que je sonne. As-tu fini de larmoyer, grande dinde ! C'est peut-être que tu as trop bu. Il y a des gens qui ont le cognac triste. Ça y est ; on ouvre. Monte. Tu vas me faire le plaisir de monter tout de suite, chipie, où je t'enfonce les côtes ! At-on jamais vu une femme pareille ? On fait tout ce qu'on peut pour l'amuser, et elle a l'air de se faire prier pour être contente.

APRÈS LE FLAGRANT DÉLIT 135 Remarque que ça ne te fera pas seulement plaisir, ma petite ; ça te rapportera aussi, et joliment. On a de fiers bénéfices dans ce métier-là, lorsqu'on est jolie, et lorsqu'on sait s'y prendre. Hop ! eh I va donc, hop I Deux étages. Tu as l'air d'une morte que l'on pousse. Nous y voici. Bonsoir, madame. Bonsoir, bonsoir. N^ayez pas cet air ahuri. Je sais, je sais, une maison sérieuse, respectable. Recevoir des femmes ici, ce n'est pas l'habitude. Rassurez-vous. Nous ne sommes pas venus pour ce que vous pensez, cette personne et moi. Oui, sans doute, après affaire faite, je ne dis pas, on boira du champagne, dans le salon des glaces, c'est probable ; mais avant, causons sérieusement. Voici. Cette petite-là, c'est ma femme. Ce qu'elle est jolie, vous n'en avez pas idée. Habillée, elle est bien. Nue... n'en parlons pas, vous verrez. Et elle a la vocation. Ça,

The text on this page is estimated to be only 27.41% accurate

APRES LE FLAGBANT DELIT je voua le jure, elle a la vocation. Elle a l'air depleurnicher à cette heure, c'est de la frime. Si vous aviez vu, tout à l'heure, les ombres chinoises sur le mur! Enfin, vous pouvez être tranquille, on sera content. Alors, moi, sou mari, je consens. Oni, je l'autorise. Demain, je remplirai les formalités. En attendant, Je vous l'amène. On peut en essayer tout de suite! et si quelqu'un se plaignait d'elle, n'en obtenait pas tout et le reste, vous n'auriez qu'à m'appeler (je resterai dans la chambre à côté), et j'aurai bientôt fait de la mettre à la raison. Ainsi, voilà qui est dit, et voilà qui est fait. Et toi, gueuse, toi, livreuse de toi-même à n'importe qui, entre franchement dans ta fonction, accomplis ton destin. Ne feins pas d'y répugner, menteuse ! Avoue ta joied'être uneprostituée parmi des prostituées, si tu ne veux pas que je te roue de coups, — fait divers et non roman —

The text on this page is estimated to be only 22.77% accurate

APRES LE FLAGRANT DELIT comme un ivrogne assomme une fille. Justement, on sonne I quelqu'un monte! Allons, déshabille-toi, sois nue! offre-toi ! vendstoi ! Car il me ptalt que ta traîtresse chair où j'avais hélas ! ma joie et mon amour et mon rêve, soit avilie et souillée et ignominieuse au point que jamais je n'en puisse avoir ni le désir ni le regret !

The text on this page is estimated to be only 17.64% accurate

« -- , - , - -, • l. - • LE SANG D'HIRONDELLE

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

1^

T»!LE SANG D'HIRONDELLE I C'était sans nombre qu'en ce temps-là — en quel temps? n'importe, tous les temps se valent, où les roses fleurissent et où les bouches des femmes sont mieux odorantes que les roses, — on allait en pèlerinage vers une vieille ermite, habitante d'un antre au flanc du mont, qui vendait du sang d'hirondelle. Elle était si vieille que les plus antiques corbeaux ne se souvenaient pas de l'avoir vue jeune; le chêne deux fois centenaire disait dans le murmure dodonien de

The text on this page is estimated to be only 23.78% accurate

145 LE SANG D HIRONDELLE ses branches : s Je pense qu'elle avait un peu moins de soixante-dix ans quand, bûcheronne, elle me frôlait, gland vert encore, de son pied nu, sec déjà, s Mais si ancêtre et si, d'ailleurs, laide à voir qu'elle parût sur le seuil de la caverne où elle vivait en d'austères dévotions avec une arrière-petitefille, infiniment jolie, qu'elle avait, on ne laissait pas de lui apporter des présents de toute sorte, choses qu'on mange, choses qu'on boit, et des fourrures pour avoir chaud l'hiver, et des mousselines pour se faire belle l'été (elle, belle? ah ! ah ! ah 1) et de l'or qu'on enterre au pied des arbres, et de précieuses médailles, et, aussi, en des coffrets d'ivoire ouvré, pareils à de toutes petites châsses, des reliques recommandables par vingt miracles qu'elles firent. Pourquoi lui accordait-on de telles larçesses? parce que, en échange, — deux gouttes, ou

LE SANG d'hirondelle 143 trois, ou quatre, presque rouges, oui, rouges, — elle offrait du sang d'hirondelle en une sorte de lys rose, velu d'or, qu'elle cultivait, disait-elle, entre les roches voisines, et qui était une exquise ressemblance. Ressemblance? de quoi? je ne saurais le dire. Le certain c'était que les gouttes de sang d'hirondelle opéraient de véritables prodiges. Par malheur, ce n'était point tous les jours que la vieille consentait à les débiter, en un lys rose, velu d'or. Bien des gens accouraient des plus lointains pays, à qui elle répondait : « Vous reviendrez la semaine prochaine j>, ou « vous reviendrez le mois prochain », et si on lui criait : Eh ! pourquoi ne point nous satisfaire sur Theure ? » C'est, répondait-elle, qu'à l'aronde de qui le sang pour votre salut s'égoutte, il plut de s'envoler; et elle ne reviendra qu'aux jours que je vous dis. » Mais si peu fréquente que

The text on this page is estimated to be only 29.41% accurate

144 LE S.\JSG D HIRONDELLE fût la présence de l'hirondelle — cinq ou six jours le mois — les gouttes de sang étaient si efficaces que par la rapidité des guéi-isons qu'on en obtenait elles compensaient la rareté du traitement. Les effets étaient vraiment extraordinaires. On avait vu des vieillards cacochymes, n'ayant plus ni dents, ni œil, ni rien de ce qu'il convient d'avoir pour être un acceptable époux, tout à coup se muer, pour une larme rose enfin bue, en vigoureux fiancés qu'impatientaient jusqu'au viol les retardements de l'hymen; des dames sexagénaires recouvraient, en moins d'un clin d'œil, les charmes qui, jadis, les rendirent si plaisantes. D'avoir bu de ce sang d'hirondelle, on voyait aussi des couards devenir braves, des laids devenir beaux, des pauvres devenir riches; des imbéciles égaler les glorieux poètes de qui les strophes enchantent les âmes ! Souvent, dés

1 LE SANG d'hirondelle 145 qu'on leur avait mis aux lèvres un peu du joli sang d'oiseau, de pauvres petits enfants, près de mourir en leurs berceaux déjà ressemblants à de petits cerceuils, reprenaient vie et sourire ; de jeunes filles, qui, malades et douces, pleurèrent de n'oser aimer sous la caresse tombante des feuilles d'automne, nouaient des bras aussi vigoureux que tendres au cou de leur ami ; et, enfin, tous les vivants étaient pleins de santé, de force et de beauté, à cause de la vendeuse de sang d'hirondelle en des lys dorés, qui logeait avec son arrière-petite-fille, infiniment jolie, dans la caverne au flanc du mont. i3 kIA.

The text on this page is estimated to be only 23.61% accurate

LE SANG D HIRONDELLE Mais voici que passa sur le chemin un chantfleur de chansons tendres, beau à voir, plus doux à ouïr, qui, lorsqu'il se mirait dans les sources rendait jaloux, lunt il était l)lanc, le reflet des jasmins penchés, et, lorsqu'il répliquait, d'une ballade à leurs roulades, jaloux les rossignols, tant il rossignolait Hf^réablement. Comme il passait devant l'ancre, la vieille lui dit : — Eh ! toi, voyageur de bonne mine, ne veux-tu point m'acheter quelques gouttes de sang d'hirondelle ? Précisément jamais il ne l'ul'au aussi clair et aussi salubre qu'à l'heure où nous voici. Car elle était fort avare et s'entendait en son métier.

The text on this page is estimated to be only 26.31% accurate

LE SANG D HIRONDELLE 147 Mais lui : — Bon ! je suis jeune et de belle humeur, et n'ai point besoin des drogues qu'on débite. Mais par delà l'épaule de la vieille, il vit les yeux de la toute jeune fille, — elle s'appelait Fideline, cette petite, — et, s'arrêtant : — Néanmoins, dit-il, volontiers j'accepterai l'hospitalité en ta caverne, et, en témoignage de gratitude, je chanterai, avant le ^ somme, des chansons si belles que le silence aux alentours s'en pâmera et que le ' j ciel ouvrira plus grandes toutes ses étoiles, comme des oreilles d'or.

The text on this page is estimated to be only 26.79% accurate

LE SANG D HIRONDELLR A vrai dire, il y eut, à quelque temps de là, une grande tristesse, d'abord dans la contrée avoisinante, puis par toute la terre. T'était en vain que venaient en pèlerinage vers la caverne, les vieux, les malades, les tristes ; ils n'obtenaient pas les guérisons coutumières, même aux jours naguère indiqués; la vieille leur disait, non sans l'air de quelqu'un qui n'est pas content : « Eh ! allezvous-en, je vous prie. Le lys rose , velu d'or, n'a point cessé de fleurir, et je pense même qu'il est mieux épanoui que jamais il le fut; mais le clair sang d'hirondelle ne s'y écoule plus en larmes roses. Remportez vos présents^ que je ne saurais accepter sans tricherie, puisque l'exquise panacée, dont

LE SANG d'hirondelle 14U je vous réconfortais, s'est tarie
comme une source brûlée par le soleil. » Et la détresse fut aussi désolante
que possible. On ne voyait par les chemins que gens en pleurs, disant : «
Hélas ! jamais je ne recouvrerai la jeunesse ! » ou bien : « Hélas ! je ne
serai point aimé de celle que j'adore ! » ou bien : ((Hélas ! toujours j'aurai
cette jambe de bois ! » ou bien : « Hélas ! sans espoir de les jamais rouvrir,
je sens clos mes yeux d'aveugle ! » car il était tari, le clair sang d'hirondelle.
Cependant, les soirs, par les venelles d'égantines pareilles à de toutes
petites étoiles blanches qui s'allumeraient aux buissons, et dans les
lumineuses clairières,, et dans les profondes ombres où sont douces les
mystérieuses mousses, ils marchaient en se tenant par la main, l'arrière-
petitefille de la vieille ermite et le beau chanteur 13.

The text on this page is estimated to be only 25.12% accurate

150 LE SAXG D'HIROSDELLE de ballades qui, depuis le jour où il y entra, n'avait plus quitté la grotte, s'y Irciuvant bien sans doule. Etaient-ils époux, la fillette et leroraançeurVnoiipoint époux s'vous entendez par le mot d'épousailles la légitime union de personnes qu'un prêtre a bénies, mais époux en elTetsi, pour qu'on soit tels, il suffit dans votre pensée qu'il n'y ait plus de baisers qu'on ne se soit l'un à l'autre donnés; et, plus tard, on se marie, lorsqu'on a le temps. Mais qu'ils étaient heureux, mêlant leurs doigts, mûlant leurs regards, mêlant leurs souffles, dans l'enchantement du soir printannier; aux plus mariés des gens, je souhaite un aussi délicieux hymen. Même il ne leur manquait pas l'espérance d'un être rose et blond, garçonnet ou fillette, qui, non point dans quelques jours, mais après beaucoup de mois, raviverait leur amour, d'en être le vivant

LE SANG D*HIRONDELLE 151 témoignage. Et Tamant serrait contre son cœur, plus tendrement, Tamante bientôt maternelle, mais comme vierge toujours, étant si jeune et si blanche ; et rien ne troublait leur bonheur, dans les parfums et les ravissements de Tombre, non, rien ! cela leur était bien égal que toute la terre souffrît et se lamentât et pleurât à cause que dans le lys d*or il n'y avait plus de sang d'hirondelle.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

'-'»i,ii,i.,.w,pflyi)P!Bi

The text on this page is estimated to be only 10.05% accurate

■^^* 1^1 ""T" ". '˘'. "■ ^ — ' V w- .--- ^ . L'EAU, LA GLACE
ET LE FEU

L'EAU, LA GLACE ET LE FEU Fillette si jolie, à la fenêtre de sa chaumine, rêvait Rose Lison, rêvait Rose entre les roses, rêvait Lison entre les liserons ; fleur qui rêve, sœur des fleurs qui s'épanouissent; et Rose Lison murmura entre les roses grimpantes et les liserons dont les couleurs diverses se querellent au soleil : — De vrai, je n'ai point, quoique si pauvre paysanne, de très grave soucis, puisque mère-grand, qui m'est douce, ronronne en tournant son rouet de si aimables chansons, l'ÉMMAdAM '^-

••-"j.»'^ \- «► >lf>-»- •— r^«' »•> ■..=•%" vvr^^ 156 l'êau, la
glacé et le feu et puisque le jeune voisin que j'ai, manque rarement, dès que
je suis éveillée, de venir deviser avec moi, sur le pas de la porte ; même, un
matin, je le suivis vers la lisière où me conviaient sa voix et le rire d'un
merle: depuis, j'ai toujours aux lèvres le parfum d'une fraise qu'il y mit
après l'avoir mordue! Pourtant, il me semble que l'on pourrait être bien plus
heureuse que je suis ; je saurais bon gré à quelqu'un qui m'apprendrait #ti
l'on trouve le bonheur. Alors, bourdonnante d'un calice à une corolle, une
abeille, qui était une fée : — Vous demandez peu de chose ; et voilà un
service que je puis bien vous rendre. Suivez le petit sentier qui débauche, de
ce petit bois, dans la plaine ; vous ne tarderez pas à voir une large rivière,
puis une montagne deglace, puis une forêt de flammes! C'est après avoir
passé l'eau, et grimpé le

'T f- ■■• » l'eau, la glace et le feu 157 mont, et franchi Pincendie, que vous trouverez le bonheur. A dire le vrai, Rose Lison se sentit perplexe; car, douillette de sa nature, elle redoutait fort Teau, la glace, et le feu ; mais tel était son désir de conquérir le bonheur qu'elle n'hésita pas longtemps ; sans même un adieu à sa mère-grand qui chante et qui file, sans un adieu au jeune voisin qui 9 mord les fraises avant de les offrir, elle prit sa course vers le sentier, après avoir mî« dans un petit panier, pour ne point mourir de faim ni d'ennui en voyage, une pomme, un petit pot de farine et un sifflet de sureau dont elle s'amusait à imiter les merles. K (S di

The text on this page is estimated to be only 29.93% accurate

L EAU. LA GLACE ET LE FEU Et une rivière lui apparut, large et bouillonnaate au point que, si Rose Lison avait su qu'il y avait la mer, elle aurait cru que (l'était la mer! Elle demeura aussi surprise et aussi effrayée que possible. Jamais, pauvre petite qui ne sait pas nager, elle ne pourrait traverser ce vaste et tumultueux fleuve. Klle regarda à droite, à gauche, cherchant un batelier; tout le rivage était désert. Encoro qu'elle n'eût jamais ramé, elle pensa qu'elle se tirerait peut-être d'embarras, si elle avait une barque, et elle conçut le dessein de s'en faire une avec l'un des grands arbres qui se dressaient là et là. Mais quoi! n'était-ce point une idée extravagante? Le moyen, avec de petites mains qui n'auraient

L EAU, LA GLACE ET LE FEU 159 pas suffi à courber une tige un peu robuste de lys, le moyen, sans outils d'ailleurs, de scier et de creuser un dur tronc de mélèze? Découragée, Rose Lison se laissa choir sur riierbe, et pleura amèrement, songeant qu'elle n'arriverait jamais où le bonheur se trouve. Mais il y eut, dans le panier, un léger bruit comme d'une rondeur qui va et vient ; et, le couvercle levé, la fillette entendit la pomme qui disait : — Allons, petite, je prends pitié de ton chagrin. D'une fine pierre, puisque tu n'as point de couteau, pèle-moi toute, et (ma chair mangée pour gagnercourage,) ma peau rejointe en long et liée d'épines te sera une embarcation légère où tu pourras tenir, en te serrant un peu. — Mais comment dirigerai-je ce frêle bateau à travers l'eau méchante?

The text on this page is estimated to be only 23.15% accurate

100 L EAU, LA GLACE ET LE FEU — Tu chanteras de ton mieux, et ta voix sera la bonne brise qui conduit au port. Itose Lison fit comme avait dit la pomme. Voici que, chantant, chantant, elle voguait en iuu esquif fait d'une pelure de fruit, entre les bonds farouches de l'onde. Ah ! que d'alarmes ! Mais elle aborda enfin sur l'autre rive; il y avait dans son panier un petit pot de farine et le sifflet de sureau dont elle s'amusait à imiter les merles, la Un mont de glace, dès la nuit venue, lui apparut, si vaste et si lisse que, les étoiles déjà et la lune aussi s'y reflétant, il ressemblait à une énorme ponte de cristal à travers laquelle on verrait toutes les splendeurs du paradis. Mais, hélas ! comment grimper cette éblouissante côte, sans saillie, et si

l'eau, la glace et le feu 161 froide, où les ongles, n'ayant pas où se prendre, se retourneraient, où les mains et tout le corps deviendraient de glace aussi. Il aurait fallu des harpons, des crocs, des cordes! elle n'avait rien de tout cela. Découragée, Rose Lison se laissa choir au pied de la montagne, et pleura amèrement, songeant qu'elle n'arriverait jamais où le bonheur se trouve. Mais il y eut, dans le panier, un petit remûment, comme d'une chose légère qui se secoue et glisse ; et, le couvercle levé, la fillette entendit le petit pot de farine qui disait : — Allons, mignonne, je m'intéresse à ta douleur ; prends la farine, prends toute la farine dans le creux de tes mains, et jette-la sur le mont de glace si lisse. Grâce à elle tu pourras te hisser jusqu'à la cime sans que tes ongles se retournent et sans que ton corps prenne froid. ii.

The text on this page is estimated to be only 18.00% accurate

164 L EAU, LA GLACE ET LE FEU — Mais la farine (juo
j'aurai jetée tombera >dès que je voudrai monter plus haut! — Dès que l'ue
de tes mains l'aura lâchée, tu la rattrapperas de l'autre. P Rose Lison fit
comme avait dit le petit h pot de farine. Voici que, lançant la blancheur
lôgère, elle en usait pour no pas glisser, et, l'ayant vite reprise, de nouveau
la lançait. Ah ! que de craintes! Ati ! que de frissons I Mais elle atteignit
enfin le plus haut de la montagne ; il y avait dans le panier le sifflet de
sureau dont elle s'amusait à imiter les merles.

l'eau, la glace et le feu 163 IV Et, dans le noir minuit, tout à coup, lui apparut une forêt de flammes ! Elle était si embrasée de toutes parts, si feuillue de flammèches rouges, si moussue de braise, que l'on eût dit voir le parc où, les jours de fête, le roi Lucifer se promène avec les damnés de distinction, ses invités. Hélas ! comment traverser ce magnifique et effroyable incendie, où les cheveux flamberaient comme de l'ouate d'or jetée aux rouges tisons, où tout le corps bientôt serait de tout point pareil à ce qui reste d'un sarment jeté dans la grande cheminée de la cuisine ? Pleine d'angoisse, d'une angoisse cette fois irrémédiable. Rose Lison s'assit sur la lisière de la forêt de flammes, et sanglotta, et sanglotta, ».J^^ . 5t.

The text on this page is estimated to be only 24.40% accurate

104 l'eau, la glace et le feu parce qu'elle comprenait que jamais elle n'arriverait dans le pays où le bonheur se trouve. Mais il y eut, dans le panier, un susurrisme comme de merle qui chantera; et, le couvercle levé, la fillette entendit le sifflet de sureau qui disait : — Allons, pauvre petite, je veux venir au secours de ton désespoir; prends moi, mets-moi à tes lèvres, et souffle, souffle, souffile dans moi en marchant vers la forêt. Ton haleine écartera les flammes et te fera comme un sentier où tu pourras passer sans être brûlée. — Mais le feu se reformera derrière moi, et allumera ma jupe ! — De temps en temps, avec adresse, tu le retourneras pour souffler en arrière. Rose Lison fit comme avait dit le sifflet de sureau. Voici qu'elle s'avavançait à travers

L EAU, LA GLACE ET LE FEU 1G5 rénorme incendie, en écartant, de son souffle siffleur, les flammes. Ah! Dieu, si, un seul instant, Thaleine lui avait manqué ! Quelles inquiétudes ! quelles transes ! Victorieuse de la forêt, elle arriva, dès le matin, sur une route où il y avait une chaumine...

The text on this page is estimated to be only 26.75% accurate

L EAU, LA GLACE ET LE FEU Et elle reconnut la route! et elle reconnut lachaumine où grimpaient des roses, où les diverses couleurs des liserons se querellaient au soleil levant. Mère-grand était assise sur le banc, à côté du seuil; et se hâtait vers la porte le jeune voisin, portant une corbeille d'osier, pleine de fraises et de Heurs de bois. Rose Lison sentit tout son cœur fondre en un tendre délice ! Ah l.qu'elle éprouvait de joie à revoir la chère maisonnette fleurie, et la vieille qui sait lant d'aimables chansons, et le beau garçon dont elle avait le cœur épris. Heureuse, oui vraiment, elle était heureuse; mille fois plus que jamais elle n'espéra de l'être.

l'eau, la glace et le feu 167 Mais, alors, à quoi lui avaient servi tant de périls vaincus, et tant d'épouvantes, et tant de désespoirs? Bourdonnante d'un calice à une corolle, Tabeille, qui était une fée : — Petite, dit-elle, il n'est contentement que si on le mérita, et, pour posséder vraiment le bonheur même qu'on eût, il faut passer à travers l'eau, la glace et le feu I

The text on this page is estimated to be only 22.25% accurate

' • f] L'ÉPITAPHE D'UNE ENFANT 15

L'EPITAPHE D'UNE ENFANT CI-GIT MADELINE LEROUX
DÉCÉDÉE A l'âge de dix-sept ans Priez pour elle. Cette épitaphe, dans le
cimetière de la petite ville traversée par le hasard d'un voyage, cette
épitaphe lisible encore, en la stèle d'une très étroite sépulture, parmi la
grimpaison des fleurs redevenues sauvages et le cliquetis (car il faisait du
vent) des perles qui pendent aux couronnes de laiton noir, je l'ai emportée
dans mon sou

The text on this page is estimated to be only 25.62% accurate

17-2 L'ÉPITAPHE D'UNE KN[^]ANT venir, comme un musicien surprend et garde en sa mémoire pleine d'échos une chanson populaire, un peu triste, sur laquelle il fera, plus tard, poir l'orchestre, de très savantes variations. Ah! l'altreusement mélancolique chose, qu'un très réel et très simple désastre, pleuré par de vieilles îçens et quelque fiancé, ou (pi'une instinctive mélodie, chantée en rond par des enfants, serve de prétexte à la virtuosité d'un poète ou d'un musicien. Quoi ! sanglotes-tu, médiocre foule des êtres aux noms ignorés, gazouilles-tu, àme chantante des chœurs puérils, pour la gloire d'un rimeur ou d'un harmoniste, qu'en des salons illustrés écouteront, enthousiastes jusqu'aux cris et extasiées jusqu'à la pâmoison, de belles dames, de vieilles dames aussi, seulement inquiètes, (pendant que leurs gorges doivent à l'essouffilante admiration une remarquable plus-value (de leur

« .v« , "• » -^ » ""^ T. • ^*"" , '^ " IT" l'épithaphe d'une enfant 173
toilette vaincue par le voisinage d'une plus éclatante parure, ou, là-bas, dans
le fond du salon, sous les plantes vertes aux branches retombantes, d'une
flirtation rivale? La sincérité des larmes et la candeur des petites âmes,
aidant au triomphe des artistes menteurs, cela est lamentable comme la
sébile d'un mendiant aveugle, vidée, en un geste d'aumône, par quelque
passant cossu, comme l'Or du Rhin volé par les Dieux aux filles ingénues
qui jouaient dans le Fleuve. Mais qui sait si les auteurs du larcin, outre les
remords de l'avoir commis, ne portent pas en eux d'amères, de cuisantes, de
dévorantes tristesses, dont l'excès, par où ils expient, les absout enfin de
leur crime? Hélas! que tout le monde est à plaindre! J'ai longtemps songé à
Tépitaphe lue en ce cimetière de petite ville. 15.

174 l'épitaphe d'une enfant Madeline. Etait-ce bien ainsi qu'on appelait, vivante, cette enfant ? Tout de suite j'inclinai à penser qu'elle se nommait Madeleine. Mais le père et la mère, après avoir choisi cGnom, le trouvèrent trop sérieux, trop pesant pour une si menue créature, toute poupine, et câline, ah ! si câline ! Madeleine fut Madeline. Sur sa tombe, ils ont fait mettre, en leur familière douleur, le nom dont ils la bercèrent, nouvelle née, en son berceau, dont ils la caressèrent, plus tard, quand elle revenait, de l'école, dont ils la baisaient au front, les soirs, à l'heure où, même déjà grandes, vont se coucher les petites filles. Leroux. C'étaient de bonnes gens habitant dans la banlieue de la ville. D'oii me vint cette certitude? Ils auraient pu, tout aussi bien,

l'épithète d'un enfant 175 être marchands sur Tunique place de la cité, ou rentiers dans la rue solitaire, réservée aux personnes qui ont de tout petits revenus. Non, ils habitaient, je l'aurais juré, dans la banlieue, peut-être sur quelque côte bordée de maisons à un seul étage, et montant vers la campagne où s'érigent, blanches façades, tourelles de briques, d'aristocratiques demeures estivales. A coup sûr, le père, déjà vieux, robuste encore, exerçait quelque rude métier, qui réclame de fortes ténans et un esprit sans inquiétude. Il était forgeron, peut-être, ou serrurier, qu'on vient quérir des châteaux. Ou marbrier. Marbrier ? pourquoi l'idée que le père de Madeline était l'un de ces artisans qui scient la pierre ou le marbre, insistait-elle en moi, voulait-elle me persuader, me convaincre ? La mère, pas vieille, mais vieillie, vaquait tout le jour aux soins du ménage,

t ITG L EPITAPHE D UNE ENFANT allumait le fourneau, faisait chauffer les fers, tirait l'eau du puits, frottait les carreaux rouges du couloir, tandis que Madeline, dans le salon aux meubles propres, d'acajou ciré, jouait du piano ; car ses parents, épris d'elle, comme des dévots d'une toute petite image sacrée, ne l'avaient voulu contrarier en rien. Extasiés tout de suite de la façon dont elle chantait les chansons du pays, ils lui avaient donné des professeurs. Bientôt ils la mèneraient au Conservatoire, dans la grande ville, à vingt lieues ; ils s'arrangeraient pour y pouvoir vivre. En attendant, le père et la mère, chaque soir, après les besognes finies, s'endormaient, les mains au ventre, pendant que Madeline jouait et chantait ; et ils rêvaient, bonnes âmes ignorantes de ce qu'est l'art, le théâtre, la vie, ils rêvaient vaguement, en leurs doux sommeils, des triomphes

*i • l'épitaphe d'une enfant 477 plies de Madeline, applaudie, adulée, mariée et riche. Décédée à dix-sept ans. Hélas! oui, morte, si jeune; et les gens qui passent sur la côte montante, se signèrent devant les blanches tentures funèbres de la petite maison. Morte? pourquoi? il y a de ces maladies qui, tout à coup, saisissent, implacables, les fillettes près de devenir femmes. Mais, j'en étais sûr, ce n'était pas d'une maladie qu'elle était morte, et ma rêverie, — qu'un souvenir guidait peut-être, — imaginait un sombre drame, plein de pleurs et de sang. Ah ! je suis certain, certain, qu'elle n'a pas succombé à quelque mal coutumier; et, me rappelant, j'imaginai... Dans Tune des demeures, au-delà de la côte, où habitent, l'été, les familles aristocratiques, séjournait deux mois l'an, au temps des vacances, un jeune homme, presque un

178 L EPITAPHE D UNE ENFANT enfant, encore au
collège, mais qui ne portait pas l'habit de lycéen. Il s'habillait, comme un
chasseur, de velours grîs, avec des aciers qui reluisent, et on ne saurait se
figurer le bel air qu'il avait, blond, grêle, joli, avec nn peu de moustache
rousse déjà, quand il passait, le fusil à l'épaule, et suivi par quatre chiens
gambadant et aboyant. Comment il connut Madeline? Peut-être, un jour
qu'il allait vers la ville, aperçut-il la fillette, la tête à demi passée entre deux
volets gris de la petite maison, et il s'arrêta, la préférant, si menue, si rouge
aux lèvres, si rose aux joues, si bleue aux yeux, aux femmes de chambre du
château. Puis ils s'aimèrent, lui, déjà vil comme un homme, — mais bon
encore d'être si jeune, — elle, si parfaitement ingénue malgré la ville
voisine et le Conservatoire prochain, qu'elle ne s'avisa même pas de
craindre qu'on ne la marîrait

l'épithaphe d'une enfant 179 point tout de suite avec ce beau jeune homioe qui passait. Et elle était, en sa candeur, très adroite. Elle usait de la minute où sa mère puisait Teau, pour recevoir, par l'ouvertiire des volets, la lettre menu-pliée que lui offrait son bien-aimé; elle profitait des soirs où s'endormaient ses parents alourdis des quotidiennes besognes, pour Técouter, inclinée à la fenêtre ; et maintes fois, la nuit venue, elle s'évada de la maison pour rejoindre son amoureux. Ils s'en allaient, se tenant par la main, dans les venelles derrière les maisonnettes, ou entre les jardinets dont se mêlent les haies. Il y avait de petites étoiles qui les guettaient entre le balancement des nues et les hautes branches remuées des peupliers ça et là ! Mais ce n'est point la curiosité des étoiles qui les •empêchait de joindre leurs lèvres; c'était que, lui, il n'osait point l'accomplis

The text on this page is estimated to be only 27.93% accurate

1 180 L EPITAPHE D UNE ENFANT sèment des coupables
désirs que lui suggégèrent, au lycée, les confidences des grands, elles livres
lus en cacheltfe; c'était que, elle, ■ elle ignorait que deux bouches unies
sont un baiser ; et, fait de timidité et d'ignorance, leur amour fut l'éternelle
idylle que les vieux |iaètes, se souvenant, écrivent, les yeux pleins de
larmes. Mais, une fois, avant le jour, comme ils s'en revenaient vers
lamaif^un où les parents devaient dormir encore, il y eut un grand cri,-- —
et un autre ci'i. moins violent, plus terrible. La mère de Madeline, effarée du
lit vide, avait guetté sorte chemin, et, se précipitant dans une iiffreuse
clameur, elle saisit au cou, de deux mains folles, sa fille, sa pauvre petite
fille, ([iii râla, râla, et mourut, là, sur la route, dans une suprême plainte,
tandis que !e joane homme, riche et noble, si joli'en habit de chasseur,
s'enfuyait vers le château,

l'épitaphe d'une enfant 181 craignant d'être grondé si Ton
s'apercevait de son escapade ! 0 pauvre petite, endormie en l'étroite
sépulture parmi la grimpaison des fleurs redevenues sauvages et le cliquetis
des perles qui pendent aux couronnes de laiton noir, — Madeline,
Madeline, Madeline Leroux, décédée à dix-sept ans ! — pardonne-moi si de
ton épitaphe hélas 1 j'ai fait, sacrilège, ce triste conte banal. Mais qui sait si,
du remords d'une réalité pareille à ce conte, je n'ai point souffert au-delà de
ce qu'on peut dire, et si, dans l'atroce ressemblance d'une chimère avec la
vérité ancienne, je n'ai point cherché, une fois de plus, le châtiment
rédempteur de ma faute? IG

The text on this page is estimated to be only 20.10% accurate

'-.

The text on this page is estimated to be only 27.67% accurate

LA PERLE DANS LE BAS NOIR Dans la laide rue de banlieue, banlieue non pas parisienne, mais banlieue provinciale, où grouillent la misère sans révolte «^1 le vice sansbohême, une bâtisse basse, — unique porte dépeinturée par la pluie et la bise, façade de plâtre qui s'effrite en feuiUeltements de plaie sèche, deux fenêtres mi fermées, striées de rougeurs louches entre les côtés des persiennes, et pareilles à des yeux malsains, — bombait comme un énoime ventre lépreux; et ce ventre avait nu gros numéro pour nombril. 1 (

The text on this page is estimated to be only 27.73% accurate

186 LA PEITLE DANS LE BAS NOIR C'était le 19, celte bâtisse. Cabaret, el maison de joie. Offre de verres, offre de bouches. Verres pleins de- sale litharge, bouches pleines de sale salive. Et, si rarement ou lavait les verres, plus rarement se lavaient les bouches. Et la triste soif et le lamentable rut des pauvres hanlaient cette infâme mesure où quelques filles, de table en table, apportant des bouteilles et proposant des lits, vendaient, à bon marché, ce qu'il y a de consolation et d'idéal encore dans les pires alcools et dans les loques roses et vertes autour des maigres os nus ou des obésités nues. Des soldats venaient, aux uniformes déjà tachés par de récentes saouleries; des ouvriers, en blouses lâches, blanches de plâtras; et parfois, timide, avec l'air de craindre qu'on le renvoie, habillé d'un veston,

1 LA PERLE DANS LE BAS NOIR iS'* coiffé d'un chapeau rond, un tout' jeune* homme, sans moustache, un duvet pâle au menton, qui s'asseyait dans un coin, loin du gaz, et regardait, peut-être vierge. Quant aux filles, avec leur air de s'attendre à tout, avec le consentement à tout dans la lâcheté de leurs bras, dans le veule va-etvient de leur gorge, dans le gras balancement de leurs cuisses, avec l'impossibilité du refus dans le fléchissement de leurs bouches aux dents rares, usées par d'inquiétantes caries, elles s'appelaient Rose, Marguerite, Camélia, — parodie abominable des virginales fleurs, — ou bien Laure, Sapho, Mascotte, — réminiscences romanesques de poèmes et de vaudevilles, — et le frémissement d'un ruban lilas ou fauve, ça et là, éveillait parmi les hoquets de la fête, en les vils hommes venus là, des candeurs d'amours puériles ou des orgueils de chi

The text on this page is estimated to be only 28.00% accurate

1H8 LA l'EBLE DANS LE BAS KOIR raériques amours! Les femmes, elles, baillaient, lasses. Or, un soir, un homme vint, différent de (i^ux qu'elles avaient coutume de voir. Il I paraissait avoir trente aiis environ. Il était I rès bien mis, avec de l'élégance dès la façon il'entrer, et de la courtoisie, tout de suite, ilans l'air dont il les regarda. Elles furent [ii'ofondément étonnées, d'autant plus qu'il iivait au plastron de sa chemise trois petites ilioses, éteintes et luisantes à la fois. Des |ic!rles noires. Elles n'avaient jamais eniondu dire qu'il y eût des perles de cette I ouleur. Elles se demandaient ce qu'un homme si bien habillé, l'allure si distin

LA PERLE DANS LE BAS NOIR 189 guée, pouvait bien venir faire chez eltes . En effet, il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette visite. Il était singulier qu'un homme tel que celui-ci fût venu dans cette maison. Mais les voyages ont des hasards, La curiosité d'un riche ou illustre touriste peut le conduire à vouloir observer, tout seul, s'étant débarrassé du courrier et des interprètes, les quartiers mystérieux de la ville qu'il traverse. Des princes ont eu de tels caprices. Puis, il y a, chez les plus hauts, des convoitises soudainement chercheuses de l'immonde ; parfois, les sadismes princiers se ravalent aux satisfactions des goujats. Et, en même temps qu'étonnées, les filles se sentirent inquiétées : elles craignaient d'être dupes en admirant sincèrement ce qu'il y avait de prodigieux en tant d'élégance et de visible richesse. Camélia dit :

The text on this page is estimated to be only 28.74% accurate

190 LA PERLE DANS LE BAS NOIR S ce doit être quelqu'un de la police >. De là une fTroi. Lea 19 1 consentait quelquefois à des irrégularités mal tolérées par l'administration. Il se fit un silence. On devint très convenable, à cause de cet inconnu. Saplio, qui s'était étendue sur les genoux de deux artilleurs, se releva et alluma une cigarette, convenable. D'ailleurs le visiteur se comporta très normalement. Il fit signe à une fille. Sapho, précisément. Point trop laide, assez jeune. Après un acquiescement de celle-ci, il quitta, la suivant, le salon, monta les marches d'un escalier tournant, se trouva dans une chambre presque pareille à une chambre de domestique, — mais dans une chromolithographie des colombes se becquetaient, — se déshabilla, n'exigea rien (Sapho revenue avec une odeur d'eau fraîche,) qui put épouvanter l'expérience d'une pros ■

LA PERLE DANS LE BAS NOIR 191 tûtuée ; se rhabilla, paisible. Elle lui demanda : ((Tu n'oublieras pas de me faire mon petit cadeau, mon chéri? moi, c'est dans mon bas que je mets ce qu'on me donne. » Il sourit. Il ôta du plastron de sa chemise Tune des trois choses éteintes et luisantes à la fois, et, se penchant, la glissa au-dessous de la jarretière, dans Tuu des bas noirs de Sapho. Cela fait, il redescendit l'escalier ; guidé par la fille, il ne traversa pas le salon où il était entré, suivit un couloir dont la porte ouvrait sur la rue, disparut. Revenue dans la salle commune, Sapho dit : « Vous ne savez pas ce qu'il m'a donné ? un des boutons de sa chemise. Il me l'a mis dans mon bas. — Bon! s'écria Camélia, qu'est-ce que j'avais dit? Il était trop bien habillé pour être en vrai. C'est un de la police, et il t'a posé un lapin, ma fille ! »

The text on this page is estimated to be only 22.55% accurate

LA PERLE DANS LE BAS NOIR III Sapho n'avait guère que vingt ans. A douze ans, fille de ferme, un roulier l'avait jetée contre un laïus. Julienne, — c'était son nom alors, ^n'y avait pas pris garde, après avoir crié. Ça cuit d'abord; deux jours passés, on ne sent plus rien. Mais le roulier avait raconté la chose. Que c'était facile. Qu'elle ne se plaignait pas, après. Ça lui fit une réputation dans le pays. Ceux qui n'avaient pas de bonne amie, et même ceux qui en avaient, la guettaient, après souper, derrière la haie, lui disaient : a Viens donc », pour voir ce qui arriverait. Il arrivait ce qu'on voulait. Ça ne lui avait pas été donné de se défendre quand on la jetait contre un talus ou quand on la poussait dans un fossé.

^ LA PERLE DANS LE BAS NOIR 193 Au bout de quelque temps, on se gêna plus avec elle. C'était convenu qu'elle était toujours prête, quand on en avait envie. Elle, elle n'y trouvait pas de plaisir, pas du tout. Elle servait à tout le pays, sans que ça lui servît à rien. Mais c'était une habitude qu'elle avait prise, de se laisser faire, comme les autres avaient pris l'habitude d'user d'elle, quand ça leur disait. Enfin, elle fut grosse. De qui? des uns et des autres. On lui aurait dit : « Tu es grosse du chien de la ferme, » elle aurait répondu : « C'est bien possible ! » elle avait fait si peu attention à tant de gens qui la bouscullaient, qu'il y aurait bien pu avoir une bête, parmi. Eh! dame, voyons, quelle différence? pour ce qu'ils étaient amusants, ces hommes ! mais elle n'osait pas les repousser, parce qu'elle n'avait pas repoussé les premiers ; ça ne la •dérangeait pas plus de retrousser sa jupe 17

The text on this page is estimated to be only 29.57% accurate

l'J4 LA PERLE DANS LE BAS SOIR dans la venelle que de mettre le couvert dans la cuisine de la ferme. Enfin, elle était grosse. Une vraie chance ! Son petit crevé, tout de suite elle partit pour la ville, nourrice. Comme elle garda de beaux seins, même après le petit bourgeois pendu après, elle entra en service dans une maison où elle n'avait à faire que ce qu'elle avait déjà fait dans les fossés et contre les talus. Une bonne place vraiment. Nourrie, habillée, couchée. Quant à ouvrir les jambes, ce n'était pas ça qui l'inquiétait ; à douze ans, elle avait appris comment il fallait faire; et

iVWV f LA PERLE DANS LE BAS NOIR 195 geât quand elle avait faim, qu'elle bût quand elle avait soif et même quand elle n'avait pas soif. C'était une espèce de bête, grasse, blanche, qui n'avait pas de plaisir à être caressée. Et rien ne la troublait. Ça ne l'a mit pas en colère qu'un monsieur bien mis lui eût posé un lapin, en lui fourrant dans le bas une petite chose ronde, noirâtre, qui valait bien deux sous ; elle la garda, sans savoirpourquoi, comme un fétiche. IV Mais elle devint amoureuse. Il faut qu'elles aiment, un jour ou l'autre, celles-là aussi. Qui aima-t-elle ? Une espèce d'apprenti en blouse blanche,

The text on this page is estimated to be only 28.07% accurate

190 LA. PERLE DANS LE BAS NOIR pas grand, pas forl, grêle, avec des taches de rousseur sur une peau blême, un drôle de petit homme qui venait dans la maison, des fois, quand des gens le faisaient demander, , Il avâitl'air d'une femme qui sort défaire ses couches ; la face paie, traînant lajambe, il marchait de table en table , et il chantait des chansons de café-concert, avec une très jolie voix. On aurait dû l'engager dans un théâtre. Elle s'éprit de lui, éperdument ! Il fut une minute, dans un Ht de chambre publique, où cette fille, qui avait appartenu atout le monde, se livra pour la première fois. Un jour il lui dit: — Tu as du cœur? — Si tu veux. — Il y a un coup à faire. — Si lu veux.

LA PERLE DANS LE BAS NOIR 197 — C'est des bourgeois qui vont en voyage. — Si tu veux. — Toi, tu entreras la première, tu causeras avec la bonne. — Si tu veux. — Pendant que... Elle lui sauta au coup. — Tout ce que tu voudras ! Mais TafTaire eut un résultat fâcheux. Ils furent condamnés, lui à dix ans de travaux forcés, elle à deux ans de prison. Quand elle sortit de prison, sans le sou, une vieille robe sur le dos, pas de chapeau sur la tête, et celui qu'elle aimait, ou qu'elle n'aimait plus, — car c'est long et ça change 17.

108 LA PERLE DANS LE BAS NOIR les idées, deux ans de prison, — retenu là)as, pour huit ans encore, elle marcha tout droit devantelle, comme quelqu'un qui cherche une rivière où se jeter. Elle ne se jeta point à l'eau, parce qu'elle rencontra un homme qui lui parla ou à qui elle parla la première. Ce qu'elle avait été dans la vile maison de banlieue, elle le fut dans les louches hôtels, aux coins des rues, sur les bornes des portes cochères. Pas jolie, quand elle était jeune, puis, presque désirable, plus tard, par le grossissement laiteux des chairs, voici que l'angoisse et la prison l'avaient maigrie jusqu'à n'être plus que de la peau flasque et jaunissante sur de fins os. Bientôt elle fut, hideusement, à Itordeaux, ou à Toulouse, ou à Paris, la rodeuse nocturne de qu'il n'aurait même être présumé, et qui, titubante, glissante, a l'air de vouloir entrer dans le mur d'où elle

LA PERLE DANS LE BAS NOIR 199 est peut-être sortie, parle bas aux passants, leur offre on ne sait quoi, balbutie, et, toute prête à se vendre, semble mendier qu'on ne rachète pas. Misère, maladie, longs jours qui marchent à la recherche du pain, longues nuits sans gîte, délirantes, qui rêvent d'une table où Ton met des plats ; pas de chemise, à peine une robe, et les relents des mauvais alcools empuantant l'haleine : la misérable roula jusqu'au fond de l'abjection. Elle fut enfin, chassée des débits de liqueurs, près des fortifications, l'horrible vieille de qui les poils gris sortent de dessous un sale mouchoir rouge, et qui rôde farouche. Aux heures de la pire désolation, elle se consolait d'un souvenir : celui des jours qu'elle passa dans la vile maison d'une banlieue provinciale. En ce temps-là, du moins, elle avait mangé à sa faim, bu à sa soif, plus qu'à sa soif. Et,

The text on this page is estimated to be only 23.42% accurate

500 LA PEtiLE DAXS LE BAS >'OIR alors, elle avait des mousselines autour des hanches, des rubans dans les cheveux; elle avait des bas noirs qui faisaient paraître plus blanches les lourdeurs de ses cuisses molles ! et, dans ces bas, elle mettait de petites pièces, quelquefois des pièces de cent sous. Par instants, elle pensait, à l'homme inconnu — a quelqu'un de la police B, avait dit Camélia — qui lui avait mis dans le bas une chose ronde, éteinte et luisante; une chose qu'elle avait toujours gardée, comme un fétiche. Mais elle avait eu joliment tort de la garder. C'était un fier lapin qu'il lui avait posé, ce monsieur. Le porte-bonheur avait été un porte-malheur, La malheureuse roula plus bas encore dans le dénùment, dans la détresse, dans l'horreur. Elle ne gagnait même plus, avec les ivrognes, de quoi se saouler. Elle s'en allait le long des murs, affamée, mi-dor

LA PERLE DANS LE BAS NOIR 201 manie, horrible, destinée à mourir avant une heure, y consentant. Un jour, enfin, c'était à ^ (irris, faubourg Saint-Martin, devant une boutique où l'on vendait et achetait des reconnaissances du Moht-de-Piété, elle défaillit, râlant. Les passants s'arrêtèrent. Des gens charitables eurent pitié de cette vieille qui tombait du haut-mal, ou qui mourait d'inanition, parlèrent de la porter chez un pharmacien, de faire une quête. Il était trop tard. Elle était morte, la pauvre vieille. Des gardiens de la paix relevèrent le corps, l'emportèrent... L'homme qui tenait la boutique où l'on achetait et vendait des reconnaissances du

The text on this page is estimated to be only 22.53% accurate

LA PEBLE DANS LE BA: Mont-(le-Piété, avait regardé, sans s'y mêler, toute la navrante scène. Il déplorait cette espèce d'émeute, qui écartait tes clients. La foule éloignée, il allait rentrer dans son magasin. Il s'arrêta, il avait vu quelque chose de rond et de sombre luire sur le trottoir. Il se baissa, ramassa la petite chose luisante, la regarda, la regarda encore, frémit, devint tout rouge, rentra chez lui, éperdu. Il avait trouvé une perle noire qui valait quinze mille francs.

The text on this page is estimated to be only 15.17% accurate

,_-, T^J - -. ALERTES

"-^r ALERTES En un bond sur le lit, les mains battant Tair odorant et mi-sombre de la chambre adultère, les yeux écarquillés, les seins sursautant hors du nid de malines comme d'é-. perdus ramiers aux becs roses, et si blême de peur que la blondeur de ses cheveux fous en parut plus dorée : — - Ludovic ! — Hein? — Ludovic ! — Quoi? — Eveille-toi ! —
Comment 18

The text on this page is estimated to be only 23.52% accurate

206 ALERTES — Mon mari ! — Allons donc ! — Jeté dis que si.
— Il est à Marseille ! — Il est dans l'escalier. — Fichtre ! — J'entends son
pas. — Oui, quelqu'un monte... — Il a la clé, il va entrer. — Nom de nom
de nom ! — Je suis perdue ! — Barricadons la porte. — Il est très fort. Il
renverserait tout. — Ah ! il est très... — Cache-toi sous le lit. — Hortense !
du Paul de Kock ! — C'est bien le moment de parler littérature. — ■ Si je
fuyais par l'escalier de service ? — Il n'y en a pas.

ALERTES 237 Ces architectes ! Va sur le balcon. Un vaudeville ?
Ou un drame, choisis. Saperlotte ! Il monte ! Soit! le balcon ! N'oublie rien.
Non. Tes habits sont sur la chaise. Mon chapeau? Accroché à la patère de la
fenêtre. Ah! mes bottines? Clémentine les a emportées. C'est ça, pieds nus,
sur de la pierre. Ah ! il me tuera ! Ma pauvre chatte! Mais... Quoi? Je
n'entends plus rien. Tu n'entends plus?...

The text on this page is estimated to be only 21.97% accurate

— \on, écoute, rien. — C'est qu'il s'est arrêté au troisième, p**iur* souffler. — Asthmatique? — Ça ne l'empêclif; pas d'ùtre jaloux! — Allons, je m'en vais. — Mou pauvre ami ! — Diantre! il pleut. — C'est vrai qu'il pleut. — J'attraperai une pleurésie ! — Saute dans la rue et prends un fiacre. — Sauter du quatrième? — Il y a des maçons qui tombent de plus haut, et ce n'est pas pour sauver une femme. — Enfin, je ne peux pas... — Eh bien ! tu vois, là, à gauche, cette petite barrière en fer? — Oui. — Passe par dessus. — Bon.

ALERTES 209 — Tout de suite après, tu verras une fenêtre. — Fermée. — Tu frapperas, tu appelleras, sans faire de bruit : « Suzanne ! Suzanne ! » — Suzanne ? — Ma meilleure amie. Sa chambre donne sur le balcon. Tu diras que tu viens de ma part. Tu expliqueras les choses. Suzanne te donnera asile. — Mais, si... — Quoi encore ? je meurs de peur. — ■■ Si elle n'était pas seule ? — Toutes mes amies sont d'honnêtes femmes, monsieur, comme moi ! — Oui. — Adieu ! — Adieu ! Elle a repoussé le battant, elle regagne son lit, attendant Tépoux qui s'est arrêté, 18.

210 ALERTES pour souffler, sur le palier du troisième. Ludovic, en la pâleur de la chemise sous le chapeau haut de forme, un bras serrant ses habits, enjambe la barrière, voit la fenêtre pas éteinte encore (à peine est-il minuit) heurte discrètement de la phalange de l'index. — Suzanne ? Nulle réponse. En heurtant encore : — Suzanne ! madame Suzanne ! Le rideau s'écarte. Une blancheur sans doute d'épaule, et le lustre noir d'une chevelure, et du rose, qui est une bouche, luisent à la vitre. Mais le rideau retombe, tout s'efface. — Madame ! Madame ! c'est Hortense... La fenêtre s'entre-baille. — C'est Hortense ?.. • — Qui m'envoie. — Entrez alors, entrez vite.

ALERTES 211 Dès qu'il a mis le pied dans la chambre : — Oh ! Monsieur ! — Qu'ya-t-il? * — Oh ! monsieur. — Madame ? — Vous êtes en chemise ! Sans doute, il est en chemise. Mais, la regardant : — Vous aussi ! — Moi, j'étais couchée... — Pensez-vous que je ne Tétais point? Elle voudrait bien garder son sérieux. Elle ne peut pas. Ils pouffent de rire. A rire de la sorte, ils perdent un temps précieux, qu'ils pourraient employer, Ludovic à endosser son veston, Suzanne à s'envelopper d'un peignoir. On ne saurait penser à tout. Et, riant toujours, Suzanne est exquisement jolie à cause d'une bouche de corail très rouge où les dentelettes sont des grains de

■^J^^P'^Y^y^^- ,^....^212 ALERTES jais blanc, à cause des seins qui sursautent hors du nid de malines comme d'éperdus ramiers aux becs roses. De sorte que, tandis qu'elle considère, non sans intérêt, ce beau jeune homme entré par la fenêtre comme on tombe du ciel, Ludovic, qui en sa surprise ravie a laissé choir son chapeau et ses habits, songe que sa pénible aventure aurait d'agréables compensations si l'aimable voisine de sa maîtresse consentait tout à l'heure, dans la chambre mi-obscur, où flambe un feu clair, où le lit là-bas s'ouvre comme une blanche promesse de neige tiède, à pousser jusqu'aux plus doux extrêmes les devoirs bien entendus de l'hospitalité nocturne. Mais, tout à coup : — Monsieur ! — Hein? — Monsieur!

-!^-.t ALERTES 213 — Quoi? — Je suis perdue ! — Vous dites?
— Mon amant monte l'escalier! — Non ! non ! — Je vous dis que si. —
Mais non ! — J'entends son pas. — Quelqu'un monte, après avoir soufflé
sur le palier du troisième, mais c'est... — Mon amant! — Eh! non, le mari
d'Hortense — Eh! oui, monsieur, le mari d'Hortense. — Ah ! bah I — Je le
croyais à Marseille... — Et il est dans l'escalier? — Oui. — N'importe,
puisqu'il vient chez sa femme.

The text on this page is estimated to be only 18.39% accurate

■91'5' ALERTES — Il vient chez moi ! — Très fort, en effet, quoique asthmatique. ^ Il a la clé, il va entrer. — Fichtre ! — Fuyez. — Sur le balcon ! — Vous n'oubliez rien ? — Rien... — Vos habits? — Je les ai. — Votre chapeau? — Sur ma tête. — Allez, allez! — Mais l'averse redouble ! — Eh ! bien, accrochez-vous à la persienne... — A la persienne? — Grimpez jusqu'au toit... — Jusqu'au toit?

i — - '^ -" ^ — — ' - / jF — ■ t ■ ■ ■ * 1 -!■' ALERTES 215 —

Vous verrez, juste au-dessus de ma fenêtre, la lucarne d'une mansarde... —
Après ? — Après, vous frapperez. C'est dans cette mansarde que loge
Clémentine... — La femme de chambre d'Hortense? — Elle vous ouvrira, et
vous serez à l'abri. — Mais... — Ah ! partez donc, partez donc ! Elle a
repoussé le battant et, tandis qu'elle regagne son lit, attendant l'amant qui, à
chaque marche, fait halte pour reprendre haleine, Ludovic, en la pâleur de la
chemise sous le chapeau haut de forme, un bras serrant ses habits,
empoigne de la main droite la persienne, se hisse, adroit gymnaste, agrippe
la gouttière, se hisse encore, s'assied devant la lucarne. — Clémentine !

The text on this page is estimated to be only 27.54% accurate

21fi ALERTES — Qu'est-ce qu'il y a — C'est moi, ouvrez vite !
— Monsieur Ludovic ! Il saute dans la mansarde, qu'éclaire mal une
veilleuse. Une bonne odeur de chair saine y rôde, car Clémentine,
chambrière naguère paysanne, mêle aux délicates odeurs des poudres
dcrizvoléesl'aromale fraîcheur (le ses robustes et roses vingt ans. Hors de ia
chemise bise saille la dure bombure de la gorge. Nulle hésitation ! froid de
pluie, chaud de désirs exacerbés, Ludovic envie la bonne couche où il
étreindra cette belle fille. Il la saisit, l'emporte, l'étend sur les draps, l'y
rejoint, l'enlace, stupéfaile et charmée, sons les tièdes couvertures ramenées
plus haut que les deux tèles dont les cheveux se mêlent. En somme, c'est
une heureuse fin d'aventure qu'uu baiser de belle servante. Mais soudaiu :

— -IT— w.T^ v-^T?'^ • ;;7''' Pr-r^., -r^i-, »»-v; ALERTES 217
Vite ! vite ! Hein! Vite! Quoi? Allez-vous-en ! Qu'est-ce qui te prend?
AUez-vous-en donc ! Pourquoi ? Monsieur monte ! Monsieur? Oui. Le
mari de ta maîtresse? Oui. L'amant de madame Suzanne ? Oui. Qu'est-ce
que ça te fait ? Ce que ça me fait ! Il va chez Tune, ou chez l'autre. Pas du
tout. Allons donc ! 19

The text on this page is estimated to be only 28.60% accurate

218 ALERTES — Il leur a dit... — Je sais... qu'il allaita
Marseille... ~ Et c'est chez moi qu'il vient. ' Alors, Ludovic se lève, calme.
Plein d'admiration pour un homme qui, bien qu'asthmatique, a sur trois lits
de jeunes femmes des droits seigneuriaux, il reconnaît qu'il lutterait en vain
contre l'inéluctable destinée. Il profère gravement : « N'ajoute pas un mot,
c'est inutile. Ne me dis pas que tu serais perdue si je restais ici. Ne me
demande pas si je n'oublie rien, si j'ai tous mes vêtements, si j'ai mon
chapeau. Ces inquiétudes n'auraient rien de nouveau pour moi. Ne
m'indique pas même sur le toit quelque intervalle de cheminées, où une
tendre chatte m'accueillerait de miaulements et me réchaufferait de
caresses; car celui qui, par la volonté du sort, m'oblige & d'incessants
déplacements, viendrait bientôt, sous la

ALERTES 2td forme d'un matou, me chasser de mon suprême asile ». Puis, il sort de la mansarde, k par la lucarne, s'assied sur le bord datait^ et frissonne sous la pluie, résigné. Mais, une minute à peine écoulée, s'ouvrent à la fois la lucarne de la mansarde, les deux fenêtres du balcon ; et ensemble : « Monsieur ? Ludovic ? Monsieur ? » appellent trois voix de femmes. Car Hortense.et Suzanne, chacune de son lit, ont entendu les pas d'homme dépasser le palier du quatrième étage ; et Clémentine, l'oreille à la porte, les a entendus aussi s'éloignant vers le fond du corridor ; toutes trois s'étaient trompées ; celui dont elles avaient cru reconnaître le pas, c'est quelque valet de chambre regagnant sa mansarde ; et trois jeunes têtes s'avancent dans la nuit, cherchant Ludovic. Tant il est vrai qu'il ne faut jamais dése^ Ũ^u^HrifitlâUMiL

pérer même à Theure où semblent s'acharner contre nous les persécutions subtiles des pires destinées ! Toute cette nocturne malechance s'achève le plus heureusement du monde. Tandis que le mari voyage vers Marseille, Ludovic, dans une salle à manger bien éclairée et bien close, soupe, des reliefs du diner de famille, en compagnie d'Hortense et de Suzanne ; pour la remercier de l'hospitalité offerte, Hortense a invité Suzanne à cet amical repas. C'est un dénouement non moins honnête qu'agréable. Car les deux amies, les lèvres à peine mouillées d'un souvenir de désir et d'une mousse de vin léger, portent, très chastes, auprès de Ludovic rhabillé, des peignoirs montant jusqu'au cou ; et, attentive aux moindres désirs des convives, Clémentine les sert avec une modestie discrète.

The text on this page is estimated to be only 15.67% accurate

r-- - -,» r — -nt — \ L'HIRONDELLE HUPPÉE 19.

•^ -*r— ^ç>i L'HIRONDELLE HUPPÉE L'été, dans le pays de France, sur Téptiilc d'une menue vierge de pierre au partoiï d'une chapeUe, l'hiver, dans le pays de D«h ride, entre la cannelure rose d'une coloftue qui penche au temple d'Uranie, il y arait une hirondelle huppée, mais non pas de plumes s'évasant et sereployant commte smt la tête des somptueux aras, ni d'un migiimi diadème pareil à celui qu'érige le roitelici, prince de l'aérien Lilliput ; cette huppe, — étonnement et envie de toutes les autres burondelles — était faite d'une toute petite blancheur diaphane, au ciel montante^ el^

The text on this page is estimated to be only 27.86% accurate

£S6 L HIRONDELLE HUPPEE étaient bien chagrines d'en être privées, quand la cloche de la chapelle avait averti de la messe ou quand l'officier de bouche avait passé dans les couloirs en annonçant le repas. Mais, tôt, elles se rejoignaient, et les jeux de recommencer» plus aimables et plus vifs. A tel point la princesse aimait l'aronde, que, la rose d'amour en son cœur déjà mi-ouverte et déjà à ses lèvres éclore la rose du baiser, elle ne donnait aucune attention aux princes, jeunes et beaux loiime ils sont tous aux pays de féerie, qui venaient de Trébizonde ou de Mataquin pour lui faire leur cour etia prier d'hymen ; même elle ne savait pas qu'un page, bientôt hors de page, — c'est dire qu'il avait un peu plus de quinze ans — chaque soir, de rage, après la sérénade, jelaît, par dessus le mur du jardin royal, sa mandore inécoutée; maint vagabond, ainsi, put ramasser maint instru

L HIRONDELLE HUPPEE 2^7 ment, dont, chantant et jouant, il mendia par les routes; le mal de l'un, c'est le bien de Tautre. La fille du roi n'avait d'ouïe, — comme elle n'avait de tendresse et de caresse — que pour l'hirondelle, dont elle se laissait becqueter partout. Si bien qu'un jour elle ne put se tenir de dire : « Ah ! petit oiseau, j'y suis bien résolue, jamais, je le jure, je n'aurai d'autre mari que toi ! » Et disant cela, elle le baisait au bec. A vrai dire, pour une jeune personne qui si frêle qu'elle fût, n'eût point manqué, aidée d'une tendre lourdeur d'étreinte conjugale, de creuser très suffisamment la mollesse d'un lit de plume, c'était une étrange fantaisie de ne vouloir se marier qu'à une bestiole ailée, si légère qu'elle semblait faite d'air. Mais c'était à cet hymen qu'elle avait mis son idée, et rien ne la ferait démordre de son dessein. D'ailleurs, quelqji'un l'approuvait.

The text on this page is estimated to be only 29.22% accurate

228 l'hirondelle HUPPÉE Qui donc? son Ange gardien. Les Anges n'ayant que des informations assez confuses en ce qui touche les concordances par où se parfait le mariage, celui qui veillait au salut de la petite princesse se réjouissait fort de cet amour pour une hirondelle, qui la divertissait de toute occasion de péché ; cependant qu'elles se caressaient, il consacra leur hymen, d'une bénédiction d'ailes étendues ; et les petites mariées s'aimaient à la fenêtre, la bouche au bec, le bec à la bouche. Mais le roi perdit la bataille. Depuis plus de dix ans il était en guerre avec l'empereur des Iles Fortunées, à cause d'un paon blanc qu'il lui avait dérobé. Une défaite décisive l'obligeait à rendre le bel oiseau de soie et de neige ; mais, comme celui-ci était mort depuis longtemps, Dieu sait ce qu'il serait advenu du royaume conquis et rançonné par

un ennemi sans miséricorde, si, pour apaiser le vainqueur, le roi n'avait eu Tidée de lui offrir sa fille, plus blanche que le paon de neige et de moire. Marché conclu. Jour pris pour les noces. Et la princesse ne fut avertie du pacte que le matin où ses demoiselles d'honneur, portant des coffres pleins d'atours et des coffrets pleins de joailleries, dirent, cérémonieusement saluantes : « Ah ! que Sa Majesté sera belle en ses robes de satin d'or, et sous le rayonnement de son diadème de perles ! » La princesse frissonna. « Mais... je suis mariée ! — Avec qui donc ? — Avec une hirondelle ! » On ne fit que sourire, non sans respect d'ailleurs, d'une telle réponse; et on commença d'habiller, pour d'autres fiançailles, l'épouse de l'oiselle. Habillée, elle demanda qu'on la laissât seule, un instant. Il était naturel qu'elle eût souci de se recueillir avant un acte aussi 20

230 L HIRONDELLE HUPPEE solennelquereHtlemariage; les demoiselles se retirèrent, elle courut à la fenêtre. « Aronde ! aronde ! ma chérie, mon amour, mon mari, mon trésor ! emporte-moi sur tes petites ailes ! et allons dormir dans ton nid sous le toit ! » Mais c'était là une imagination folle, (car, pour petite qu'elle soit, une jeune personne ne peut coucher avec un oiseau dans un nid), et l'hirondelle ne s'y put accorder. Dans le cadre de la croisée, songeaient, cruellement perplexes, l'oiseau, la princesse, l'ange gardien aussi. Certes, il ne pouvait vouloir que celle dont il avait la garde s'exposât à la damnation éternelle par une désobéissance à son père, désobéissance qui causerait de si affreux malheurs ; d'autre part, en sa candeur de lys ailé, — les anges, oui, ce sont des lys qui ont des ailes ! — il souhaitait ardemment que la princesse, en

l'hirondelle huppée 231 tenant sa promesse à Toiselle, demeurât pure de tout viril outrage. Hélas ! quelle perplexité ! Mais d'être ingénu, on n'est point sot. Il songea que la part d'elle-même promise par la princesse à l'oiseau, — la seule, réellement, qui fût importante quant au paradis futur, — c'était son âme ; et l'on pouvait fort bien, sans crainte même du purgatoire, abandonner le reste à l'exigeant vainqueur. A cette minute, justement, la princesse mettait son âme entière dans un baiser parmi les plumes...» « Envolez-vous ! oiselle ! envolez-vous ! » dit l'Ange ; et l'hirondelle s'envola en emportant l'âme de la princesse. L'empereur des Iles Fortunées eut pour femme une princesse belle comme le jour, mais sans regard dans les yeux, sans sourire sur les lèvres. Car son âme n'était plus dans sa beauté. Mais elle était, petite blancheur

The text on this page is estimated to be only 26.58% accurate

~13S' L HIRONDELLE HUPPÉE diaphane, sur la tête de l'hirondelle, au loin. Sans doute, la princesse, très tendre, eût préféré pour son âme une autre place sur l'oiseau : elle eût voulu, peut-être, la blottir sous le duvet des plumes ou près du petit cœur qui bat. Mais l'Ange gardien n'avait pu permettre qu'un hymen d'âme et d'aile connût des tiédeurs de péché... Et, l'été, dans le pays de France, sur l'épaule d'une menue vierge de pierre au portail d'une chapelle, l'hiver, dans le pays de Doride, entre la cannelure rose d'une colonne qui penche au temple d'Uranie, il y eut une hirondelle huppée d'une petite blancheur diaphane ayant tout l'air de la fumée qui sortirait d'une perle incendiée. Mais les hirondelles doivent mourir, pour toujours, n'ayant point d'âme, et les âmes doivent retourner au paradis natal. « Ah ! suis-moi, ma mie aile ! dit la fille du roi. —

l'hirondelle huppée 233 Hélas ! je ne puis, ma mie âme ! i^ dit la fille d'oiseau. L'ange gardien s'écria : «Que t'importe, enfin, fille de roi, cette aronde ? Si elle te préserva de l'impudicité, qu'elle ne t'écarte pas du salut. Elle se meurt, elle n'est plus, elle sera une chose vaine et triste mêlée aux feuilles mortes ; toi, tu resplendiras dans l'éternel ciel ! viens, monte, triomphe, et règne. » La petite âme de la princesse répondit qu'elle préférerait les plumes mortes aux vivants rayons des cieux. « Je l'aurais pu quitter, si un paradis l'eût attendue! Mais puisqu'elle meurt tout entière... » En cueillant des fraises, des enfants trouvèrent dans la rousse mousse d'automne un tout menu cadavre d'hirondelle, ayantsur la tête, unpeu, très peu, de cendre pâle... 20. «

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

The text on this page is estimated to be only 20.50% accurate

CE QUI VAUT LA PEINE DE VIVRE ■tm ->L. '..d

CE QUI VAUT LA PEINE DE VIVRE Il y a un très savant homme, qui, à force de lire les livres anciens et de causer, les nuits, avec les mandragores écloses au pied des potences, est devenu un grand sorcier. Les destins lui obéissent au point qu'il pourrait, s'il lui plaisait, réaliser les vœux des plus ambitieux rêveurs, et ce lui est un jeu facile que de faire sortir les morts de dessous les lames sépulcrales. Dans le cimetière nocturne, il va de tombe en tombe, offrant la vie aux trépassés. « Toc! toc! » — Qui frappe? — Celui qui ressuscite. — Ah ! qu'il soit ie bienvenu. >

The text on this page is estimated to be only 29.20% accurate

238 CE QUI VAUT LA PEINE DE VIVRE Et les cadavres reprennent vie, s'en retournent vers leB tracas, vers les tristesses, vers les trahisons ; st stupides sont les humains, même après le dernier soupir, qu'aucun ne se refuse à recommencer la douloureuse existence. Mais c'est en vain, d'abord, que le très savant homme frappe à la pierre qui, dans le coin le plus herbu du cimetière, s'abrite sous un saule tout argenté de lune ; car là repose un défunt un peu plus avisé que les autres, ayant été, de son vivant, poète. — Quoi, dormeur, ne m'entends-tu pas? Nulle réponse. — Est-ce que la terre emplait tes oreilles au point que tu ne puisses ouïr, ou si le ver a mangé ta langue au point que tu ne puisses répondre? Le silence encore. Alors le sorcier, pris de colère, heurte si

CE QUI VAUT LA PEINE DE VIVRE 239 violemment à la tombe, que le mort, impatienté, se fâche. — Eh! ne saurait-on reposer en paix, même en ce lit suprême ? Passe ton chemin, sorcier, je te prie ! et ne trouble plus mon sommeil . — Tu ne veux donc point revoir les cieux pleins d'étoiles, et les bois refleuris, et la rose rouge du jardin ? — Le ciel me garde de les revoir jamais ! J'ai pleuré sous les impassibles astres, j'ai pleuré dans les bois fleurissants, j'ai pleuré à cause d'une bouche menteuse, qui était pareille à la rose du jardin. — Tu ne veux point revivre, parce que tu as souffert. Soit. Mais si je t'offrais autant de joies que tu as connu de tristesses? — Il n'est point de joies sur la terre, sur la terre il n'est que des désespoirs. ^ — Si je le donnais, à toi que, par les rues,

^T.'ZU: 240 CE QUI VAUT LA PEINE DE VIVRE comme une bande de gamins suit un masque, accompagnaient les mépris insulteurs, la gloire d'être un monarque triomphal assis sur un trône d'or ou un radieux charmeur d'âmes que mène au Capitole l'enthousiasme des foules? — Laisse-moi dormir. La gloire des rois ou la gloire des sublimes chanteurs n'est pas même un bruit dans le tonitruant fracas de l'univers infini. — Si je t'offrais, à toi que la misère visitait seule dans quelque taudis sous les toits, la richesse, toute d'or et de pierreries, dont s'emplissent les coffres des fabuleux banquiers qui échangent des mines de rubis contre des mines d'escarboucles ? — Laisse-moi dormir. La richesse des féeriques vendeurs de métaux et de pierreries ne vaut pas l'aumône tombée en la sèbile d'un mendiant des routes,

CE QUI VAUT LA PEINE DE VIVRE 241 cette aumône fût-elle une pièce fausse. — Si je tloffrais le foyer honnête et tranquille, où Ton chauffe ses pieds, les soirs, tandis que les enfants jouent autour de la table pas encore desservie? ' — La braise du foyer est une traîtresse qui met le feu à la maison.— Si je te donnais la pure et grave épouse, bonne ménagère tout le jour, qui, lorsque vous rentrez au foyer, vous accueille, presque sororale, ou maternelle, d'un baiser au front, et vous offre, en ses yeux purs, son âme? — La bonne ménagère laisse brûler le fricot, et il y a dans son baiser une odeur d'adultère, et son âme se démène dans ses yeux purs comme un diable dans un bénitier. — Allons, tu es exigeant! Je vois que, pour te décider à revivre, il faut te donner 21

The text on this page is estimated to be only 28.65% accurate

242 CE QUI VAUT LA PEINE DE VIVRE la plus exquise
félicité qui soit permise à l'homme sous le ciel. Regonfle d'air ta poitrine,
dresse-toi, secoue et fais choir ton linceuil, lève la pierre, marche, suis-moi,
je te conduirai, tout près d'un village, dans une venelle d'égantiers pas
fleuris encore où l'attend, le cœur battant d'un ignoré désir, les lèvres jamais
encore ouvertes aux baisers, l'ingénue fiancée des puériles fiançailles.
Viens, suis-moi, tu connaîtras l'incomparable délice de cueillir, surde
vierges lèvres, l'hésitation du premier aveu. — Laisse-moi dormir, te dis-je.
L'ingénue, dans la venelle toute souillée par la bave des limaçons et puante
des ordures des bêtes qui rôdent et s'accouplent, m'apporterait, avec un
cœur que hante la fantaisie d'être dame à la ville, une bouche cent fois
mordue par le bouvier ou le garçon de ferme.

CE QUI VAUT LA PEINE DE VIVRE 243 Alors celui qui ressuscite ne sut plus que promettre à l'obstiné défunt; et déjà, non sans quelque humiliation, il allait sortir du cimetière, lorsqu'une pensée lui vint. Très vite il retourna sur ses pas, et, se penchant vers l'indocile tombe : — Monsieur qui dormez, dit-il à voix basse, je sais, dans un faubourg de la cité, derrière des persiennes que traverse la lueur molle d'une lampe, une fiile, point jolie, ni jeune; mais elle a ceci pourelle qu'elle n'est "point vertueuse; et comme, fort détestable aux honnêtes bourgeois et aux austères mères de famille, elle occupe ses lucratives insomnies à d'acharnées expériences, elle inventa, enfin, si l'on en croit la renommée, un baiser, un baiser étrange, un baiser nouveau, qui, par l'acerbité de la morsure ou par l'indolence exaspérante de la caresse, est bien capable de réduire aux extrêmes Lu. HMÉkÉI^

244 CE QUI VAUT LA PEINE DE VIVRE halètements, tout à coup, ou peu à peu — — selon le désirqu'on manifesta ! — rhomme le moins sensible aux subtiles incitations des plus adroites courtisanes! Et, mort endurci, s'il vous plaît, je vous mènerai chez cette subtile personne. Alors, bien avisé, le poète enseveli cria : — Que ne le disiez-vous plutôt ! Et, ressuscité de bon gré, il courut par les rues désertes, tout haletant déjà, vers la maison que dénonce une persienne traversée d'une molle lueur de lampe, vers la maison où une obscène fille, poivrée de gingembre et toute suante d'une sueur musquée, bafoue et surpasse, d'un rare baiser, la gloire d'être Charlemagne ou Pétrarque, et la richesse des vendeurs de bijoux sans prix, et le foyer paisible, et l'épouse et la vierge !

The text on this page is estimated to be only 24.50% accurate

LES AMOURS DE MADELEINE 21. km

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

•1<<^<<

LES AMOURS DE MADELEINE L I LE NOM DE TOUT Une
fois que je pleurais, — c'était sous la caresse désolée d'un saule, près de
Tétang de Ville-d'Avray, — un .passant m'interrogea : — Ecoute, homme
qui pleures, et dis quelle est ta peine? — Ma peine, répondis-je, se nomme
Madeleine? Le passsant reprit, non sans se moquer vn peu :

The text on this page is estimated to be only 29.54% accurate

248 LES AMOURS DE MADEt.El>'E — Voilà qui est fort plaisant ! jamais je n'ouïs parler d'un tel chagrin. Il y a la trahison, il y a le parjure, il y a l'abandon, il y a le deuil, mais je ne sache pas qu'il existe une peine portant le nom que tu dis. — Hélas, Monsieur, répliquai-je, l'amour menteur et les serments faussés et le lit solitaire et les rêves défunts, pour moi, c'est Madeleine ! Une fois que je riais, — c'était sous la tonnelle d'un cabaret, dans l'île de Croissy, — - une passante m'interrogea : — Ecoute, homme qui ris, et dis qu'elle est ta joie?

k LES AMOURS DE MADELEINE 249 — Ma joie, répondis-je, se nomme Madeleine. La passante reprit, d'un air de raillerie : — Voilà qui est fort absurde ! Jamais on n'entendit parler d'un tel ravissement. Il y a le baiser, il y a la gloire, il y a l'espoir d'aimer, il y a l'oubli de vivre ! mais je ne pense pas qu'il existe une joie portant le nom que tu dis. — Ah! Madame répliquai-je, la douceur humide des lèvres et le triomphe sur les plus grands et l'espérance des sincères tendresses et le divin Léthé, pour moi, c'est Madeleine ! • J^lt^-^---i~ ^.r ■■.-.... -^,tV»».l

250 LES AMOURS DE MADELEINE m Une fois que je grillais, — c'était sur un gril fort ardent, dans un coin rouge du Purgatoire, — un diable m'interrogea : — Ecoute, pécheur qui grilles et dis quel est ton mal? — Mon mal, répondis-je, se nomme Madeleine. Le diable reprit, après un haussement d'épaule : — Voilà qui est parfaitement imbécile 1 Jamais je n'eus connaissance d'un tel supplice. 11 y a les cuves d'huile bouillante, il y a les broches d'acier rougi, il y a les carcans de fer, il y a le soufre et le naphte !

LES AMOURS DE MADELEINE , 25i mais je ne crois pas qu'il existe un mal portant le nom que tu dis. — Hélas, diable, répliquai-je, ce qui brûle, ce qui transperce, ce qui étrangle, ce qui consume, pour moi, c'est Madeleine. IV Une fois que je m'extasiais, — c'était sur la quatrième marche du Trône, en l'auguste splendeur du paradis, — un séraphin m'interrogea : — Ecoute, élu qui t'extasies ! et dis quel est ton délice ? — Mon délice, répondis-je, se nomme Madeleine. Le séraphin reprit, non sans une ironie où se mêlait de la miséricorde :

-jw Sfô2 LES AMOURS DE MADELEINE — Voilà qui est bien digne de quelqu'un qui fut homme ! Jamais, dans le ciel, il ne fut question d'un tel enchantement. Il y a le pain mystique, il y a la liqueur vendangée dans la vigne étoilée, il y a la musique des sphères, il y a Dieu lui même ! Mais j'affirme qu'il n'existe pas un délice portant le nom que tu dis. — Ah ! beau séraphin, répliquai-je, l'adorable hostie et le vin astral et la céleste musique et la divinité unique, pour moi, c'est Madeleine.

L'ÎLS AMOURS DE MADELEINE 253 II LE SOUFFLE PERDU
ET RETROUVE — Hélas! soupirai-je. — Qu'est-ce? demanda Madeleine.
— Ah ! que voilà un étrange malheur. — Dis lequel, je te prieJ — C'est que,
tout à l'heure, dans notre lit d'amour, tandis que tes clémentes lèvres, ô
Made, ù Leine, ô Madeleine , s'entr'ouvraient vers les miennes, une abeille
du jardin, en heurtant à la vitre, m'a diverti de son bruit léger, et, sans le
recueillir en ma bouche, j'ai laissé s'exhaler le souffle de la tienne. — Eh
bien? — C'est de ce désastre que je pleure* 22

The text on this page is estimated to be only 21.86% accurate

j>i LES AMOURS bE MAOELBIKE Quoi ! cette haleine, qui m'était destinée, cette haleine plus précieuse que le parfum (l'une fleur qui serait un rubis, plus enivrante quela fraîche chaleur des citronnelles au printemps, je ne rai pas aspirée, et elle s'est envolée, et elle s'est perdue, et jamais, peut-être, je ne m'en extasierai. — Mats si ! mais si î dit Madeleine. L'œillet rouge, d'où elle émana, n'est point fané, et tu peux, maintenant, si tu te penches à peine, en saTOorerl'odeureDcore. — Ce ne sera point le soufile de tout & l'heure! ce ne sera point le souffle que, tmI>écile, j'ai laissé s'échapper ! et il faut que je le retrouve. Là-dessus, je sautai du lit, et je me rois à rôder par la chambre. Oà pouvait bien s'être posée l'haleine de mon amie? Sur la pivoine de cette tasse d'Yeddo? non, la pivoine avait la froideur naturelle des faïences. Sur la ja

The text on this page is estimated to be only 23.32% accurate

LES AMOURS OE IfADBLfilNE 255 cinthe ensevelie en le
linceul diaphane d'un coffret de cristal, mi-ouTert ? parmi les fanfreluches
du paraventjaponais? ou aux fleurs de guipure qui sont le Tolant des rideaux
du lit? Hélas non ! ni là, ni là, ni ça, ni ailleurs, je ne reconnaissais le cher
parfum ; et le souffleadoré n'enchanterait pas mes lèvres. Alors Madeleine,
voyant mon chagrin : — Eh! dit-eUe,apprends la vérité. Tandis que, étourdi,
tu t'éloignais de mes lèvres, Tabeille, qui heurtait à la vitre, est entrée par le
volet mal fermé, et, vite, passante, m'a dérobé l'haleine qui be fut destinée.
— Et s'envola-t-elle ? — Certes ! vers le jardin* — Ah ! Dieu ! voicî donc à
présent que, picorant aux roses, et aux ljs, et aux jasmins et aux jonquilles,
elle y a laissé ton cher arome tendre; et, pour que la brise ne l'en emporte
point, il faut que _ c r» >

The text on this page is estimated to be only 23.54% accurate

2S6 LES AMOURS DE MADELEINE j'aille cueillir toutes les fleurs du parterre. Je fis cODirae j'avais dit. Je me précipitai, à peine vêtu { nous avions des voisins aux persiennes modestement fermées !) dans le jardin épanoui, et je cueillis les jonquilles, les jasmins, et les lys et les roses. Mais la brise avait été plus prompte que moi: je ne reconnus point aux calices la fragrance exquise des lèvres de Madeleine. Où s'en était-elle allée? oii le vent l'avait-il dispersée ? La brise susurra : — Pauvre homme! C'est moi, en elfet, qui la pris et l'emportai. Mais voici déjà que je suis revenue de Tiflis où Bulbul se mfiurt d'amour pour l'ingrate rose épanouie, et comme j'ai frôlé, là-bas, en la Russie d'Asie, un ruisseau qui fluaitvci's les sables, tu auras peine à retrouverle souffle de Madeleine dans la jaserie du flot où je le mêlai.

LES AMOURS DE MADELEINE 257 Je n'hésitai point. Je partis pour Tiflis. Quand j'y fus arrivé, Bulbul, rossignol indulgent aux poètes, voulut bien m'indiquer, d'une inclinaison de bec, le ruisseau où la brise avait mis le parfum de mon amie. A deux genoux, courbant l'échiné, baissant la tête, je bus, dans le creux de ma main, un peu de l'eau courante et fuyante ; je n'y trouvai point l'odeur de la bouche adorée. — C'est, dit un tout petit flot jacassant et railleur, que les menues ondes depuis longtemps la reçurent et, avec elles, la firent glisser vers le loin, vers le vague, vers l'inconnu, là-bas, là-bas, où je la suis... — Je te suivrai donc ! m'écriai-je. Aussi vite que le petit flot du ruisseau jaseur, je m'élançai sans savoir où, courant après un souffle. Mais qu'elle fut ma désol22.

The text on this page is estimated to be only 23.44% accurate

-258 LESAMOCRS DE UABELEINE lation ! tout à coup l'eau ruisselante s'enfonçait parmi le saMe, et disparaissait, et n'était plus. Ne pensez pas que je perdis courage ! Des ongles, furieusement, je creusai le sol mou, et le creusai encore, selon la ligne d'humidité qu'y laissa l'eau coulante, et, tout à coup, je tombai, le sable s'effondrant, dans une crypte peinte d'ibis roses et de verts crocodiles, où, sur la bouche hermétiquement close d'une momie, pleurait la dernière goutte du ruisseau. Je rac penchai, et je l'aspirai, cette goutte, et je bus en elle tout le divin arôme de la bouche de Madeleine ! J'avais reconquis le souffle perdu ; j'avais aux lèvres la délicieuse exhalaison des adorées lèvres. Triomphant, je m'en retournai vers la chambre, vers la chambre d'amour où Made

LES AMOURS DE MADELEINE 259

leine, en m'attendant, s'était endormie sans doute. Elle était là, en effet, si jolie, ah ! si jolie, plus adorable qu'elle ne fut jamais ! mais elle ne dormait point. Glorieusement, toute l'histoire de mes courses à travers le monde, je la lui contai. Je lui dis l'abeille, et les fleurs, et la brise, et le ruisseau, et la bouche de la momie où, d'une aspiration, je retrouvai enfin l'haleine évanouie. Je parlais, non sans fierté ! J'avais osé de si étranges entreprises, j'avais achevé de si pénibles voyages ! cela valait bien qu'elle me remerciât et qu'elle se montrât douce. Mais elle, furieusement : — Monsieur, laissez-moi ! dit-elle, et gardez-vous de reparaître à mes yeux. Car à celle qu'on aime il faut à jamais réserver ses lèvres, et je ne saurais aimer un homme qui me trompa — avec une momie ! ^aa

260 LES AMOURS QE MADELEINE III LA MÉCHANCETÉ

PUNIE Un soir que j'allais chez Madeleine, ^chez la tant aimée Madeleine — j'avais, je ne sais pour quelle cause, Tâme aussi méchante que possible. Au détour de la rue, je vis un marchand qui, dans sa boutique, comptait de Tor, Je n'avais pas besoin d'or, étant, depuis l'héritage du maharadja mon oncle, plus riche que les plus opulents rois du monde ; mais cela m'irrita d'entendre ce marchand compter toute cette monnaie sonore ; j'entrai, je repoussai l'homme, et m'enfuis en emportant son trésor qu'un peu plus loin je jetai dans la bouche d'un égout.

LES AMOURS DE MADELEINE 261 Dans lun des jardins du faubourg, un rossignol chantait délicieusement parmi la haute profondeur d'un arbre ; je n'avais nul motif d'en concevoir de Tenvie, puisque, poète, je savais chanter cent fois mieux que tous les oisillons des jardins et des bois; mais cela m'irrita que ce rossignol modulât si tendrement; je grimpai entre les branches, je le saisis, je lui serrai le cou, non pas jusqu'à l'étrangler, mais jusqu'à lui étouffer pour toujours la voix en son petit gosier; et l'arbre se plaignit, à jamais sans chanson. Arrivé dans la campagne, je vis un petit bohème qui, étendu sur le dos au rebord du talus, regardait éperdument les étoiles. Je n'avais nul sujet d'être jaloux de lui, car, portant en moi l'âme des Orphée et des Simonide, je pouvais, même les paupières closes, contempler d'infinis azurs constellés! mais cela m'irrita de voir ce poète si

^tÊÎÊÊmÊ^ÊÊUÊIIUÊÊ^^U^^^^ÊÊÊ^^^^""*^^^^""iÊ^mÊ^ÊÊa^^^m^K
ÊÊÊÊÊiL

The text on this page is estimated to be only 16.58% accurate

-26-3 LESAMOUFIS OB MADELEINE charmé des lueurs nocturnes ; et m'approchant de lui, un caillou aign dans chaque main, je lui crevai les yeux pour qu'il perdit la joie d'admirer le beau ciel. Puis, je me sentis moins ouel, parce que je voyais luire la lampe i la fenêtre de la tant aimée Madeleine. Dès que je fus près d'elle ; — Ah! laisse-moi baiser l'or flambant de ta chère chevelure ! Mais Madeleine n'était plus blonde; et c'était des cheveux gris qu'elle avait. — Ah ! parle-moi ! ta voix est l'enchantement où tout mon être défaille. Mais Madeleine ne prononça pas une parole ; et, par signe, elle me Ht comprendre qu'elle était muette. — Ah ! regarde-moi ! tes yeux sont plus clairs et plus célestes que les plus hautes lueurs sidérales.

The text on this page is estimated to be only 14.35% accurate

LES AMOIRITS DE MADELEINE (E 363 Mais Madeleine tourna
vws moi des yeux morts ; et je compris qu'elle était aveugle. Comme je me
désolais, en une surprise étonnante, une toute petite fée, fée, dans le
bouquet qu'il se dressait d'un vase du Japon, fit sauter de pétale en pétale :
— Ne t'en prends qu'à l'or de ce qui arrive, dit-elle. A cause des trois crimes
que tu as commis en ta méconnaissance sans en être conscient, Madeleine a perdu les trois
charmes qui faisaient ta joie ; elle ne les retrouvera que si tu répars tes
fautes. — Je les réparerai ! m'écriai-je. Je revins en courant vers le poète
belle, étendant au revers du tain. — Puisque j'ai éteint tes regards, je le
donne ma vision des infinis et splendides espaces. Courant plus vite,
j'atteignis dans le jar

26 i LES AMOURS DE MADELEINE
din du faubourg l'arbre ou
le rassignol ne chantait plus. — Puisque j'ai fait se taire touchant, je te donne
mon art à grouper, en d'incomparables rythmes, les sons du verbe sacré.
Près de perdre haleine, j'atteignis la boutique du marchand. — Puisque je
t'ai volé ton or, jeté donne en échange tout le prodigieux héritage de mon
oncle le maharadja. Ces justices faites, je regagnai la maison de la tant
aimée Madeleine. Ciel ! que la petite fée m'avait* donné un bon conseil. Ma
maîtresse avait recouvré la vue, (ô prunelles de lapis-lazuli, où pétillent des
pépites qui semblent de la poussière d'étoiles!) depuis que j'avais rendu le
ciel au poète ; recouvré la voix, (ô ineffable écho des concerts
paradisiaux!) depuis que le i*ossignol chantait mes poèmes sur sa
branche ; et recouvré

The text on this page is estimated to be only 29.48% accurate

LES AMOURS DE MADELEINE 265 l'or de sa chevelure,
depuis que le marchand pouvait compter dans sa boutique mes prodigieuses
richesses. Extasié, je m'avançais •verseUeàdeuxgenoux,elje tendais les bras,
et je l'adorais, et déjà je mourais d'ivresse en songeant aux ravissements qui,
bientôt seraient les miens!... Mais Madeleine, haussant l'épaule. — Bon !
dit^elle, que faites-vous là?C'est d'autres que j'enchanterai de mes charmes
reconquis ; et vous allez je pense déguerpir au plus tôt; car enfin, que
voulez-vous que je fasse d'un amant qui ne sait plus voir les . étoiles, et qui
n'est plus poète, et qui n'est ^ même pas millionnaire ?

The text on this page is estimated to be only 19.03% accurate

LES AMOCRS DB MADELEIHE CONTRA WCTIOX...

JUSQU'A UN CERTAIN POINT — Viens ! Elle s'en alla. — Va-l'en ! Elle
rerÎDt. — Regarde-moi I Elle détooma les yeux. — Ne me regarde pas !
Elle me brûla de ses yeex fixes. — Parle-moi I, Elle se tut. — Tais-toi ! Elle
chanta. — Baise-moi ! Elle me refusa ses lèvres.

LES AMOUBS DE MADELEINE 267 — Ecarte ta bouche. Elle m'extasia de cent baisers. Alors je compris combien elle était encline à faire précisément le contraire de ce qu'on lui demandait; et je résolus de profiter de sa propension à la désobéissance pour obtenir d'elle toutes les délices imaginables. Mais, sans doute, elle s'aperçut du piège où Je la voulais prendre, car, après que je lui eus dit, l'autre matin : elle me trompa sept ou huit fois avant qu'il fût minuit. '

The text on this page is estimated to be only 18.92% accurate

I LES AMOURS DE MADELEINE QUAND ELLE PASSE

L'alouette dit: — J'ai entendu une alouette. — Eh ! oui, dis hi nuée
passante, rose d'un peu d'aurore ; c'est ton chant que tu as ente adu. — Non,
dit l'oiseau, ce n'est pas mon chant. La violette dit : — J'ai senti le parfum
d'une violette. — Ehl oui, dit la mousse touffue où se mêlent de petites
fraises; c'est ton parfum que tuas respiré. — Non, dit l'alleur, cen'estpas mon
parfum, La pourpre dit ;

The text on this page is estimated to be only 29.36% accurate

LES AMOURS DE MADELEINE 26d — J'ai VU la rougeur de la pourpre. — Eh ! oui, dit l'hermine du manteau cardinalice qui traîne sur les marches de l'église; c'est ta couleur que tu as vue. — Non, dit la pourpre, ce n'est pas ma couleur. Alors, l'alouette, et la violette, et la pourpre : — Voilà qui est bien étrange; et l'on ne s'explique pas qu'il y ait chant d'alouette, qui n'est point d'alouette, parfum de violette, qui n'est pas de violette, etrougeur de pourpre, qui n'est pas d'un manteau de pourpre. Mais moi : — Eh ! dis-je, de quoi vous étonnez-vous ? Sous la nue rose d'aurore, et dans la mousse mêlée de fraises, et sur les marches de l'église, Madeleine a passé, chantante, parfumée, et les lèvres si rouges I A

The text on this page is estimated to be only 25.90% accurate

1 370 LES AMOURS DE MADELEINE L'IMPATIENTE I

Comme j'allais chez Madeleine, la mignonne si fename qu'elle en est un peu fée, je vis, au coin de la rue Blanche, une charrette de fleurs, où il y avait tant de fleurs que l'on eût dit de tout le printemps tassé dans une charrette. Mais ce qui m'étonna, ce ne fut point qu'il y eût là, en un seul tas, toutes les églantines, toutes les citronnelles et toutes les violettes ; ce fut le parfum qui s'en exhalait, plus doux, plus pur, plus léger que jamais ne fut parfum de calice. Les narines charmées, je dis ;

LES AMOURS DE MADELEINE 271 — Voici qui est bien étrange! il me semble que j'aspire Tarome épars des lèvres de Madeleine. Mais j'ajoutai : — Quelle folle pensée! Madeleine est chez elle, la bouche mi-close en Tattente de mon baiser : je suis bien sot de perdre ainsi le temps à respirer des fleurs. Et je suivis mon chemin. Il Comme j'approchais de chez Madeleine, je passai, boulevard Haussmann, devant la maison où loge ce fameux tzigane, joueur de flûte, qui depuis deux ans fait l'admiration de tout Paris. Et, précisément, assis sur le bord de sa fenêtre, les jambes pen

-272 LES AMOURS DE MADELEINE fiantes vers la rue (car il est un peu fantasque et sans gêne), il jouait de la flûte pour le plaisir des passants. Ah! qu'il flûtait bien, l'exotique virtuose. Il faisait vraiment tenir dans une rouladej ou dans un trille, tout un chœur de rossignols et de fauvettes; vraiment je crois qu'il aurait étonné Luscignole elle-même. Mais ce qui me surprit, ce ne fut point que sortissent, d'une seule flûte, tous les ramages, tous les gtizouillis, tous les points d'orgue; ce fût qu'une mélodie s'y mêlât, plus exquisement troublante que jamais ne fut mélodie de nate. L'ouïe extasiée, je dis : — Voici qui est bien extraordinaire ! il me semble que j'entends, éparse en cette musique, la voix de Madeleine. Mais j'ajoutai : — Quelle absurde idée I Madeleine est

LES AMOURS DE MADELEINE 273 chez elle, chantant au piano, en Tespoir de mon ravissement, tout à l'heure, à l'entendre, la rêverie d'Eisa qui se penche du balcon, ou la miraculeuse phrase plaintive de Fricka parmi la Détresse des Dieux ! je suis bien sot de perdre le temps ainsi à écouter une flûte. Et je suivis mon chemin. III Comme j'étais sur le point d'arriver chez Madeleine, je vis, au coin de la rue de Miromesnil, derrière la vitrine de l'illustre marchand de tableaux, une très ancienne toile de quelque maître oublié, où une Madame Marie était plus délicieusement jolie que les plus hyperphysiques visions des 1- ■ «H~iW4M«^«M««««

The text on this page is estimated to be only 21.96% accurate

274 LES AMOUBS DE MADELEINS poètes. Mais ce qui m'^nna ce ne fut point qu'il y eût, eu un seul sourire, toutes les grâces, tous les enchaatements Si tous les paradis ; ce fut qu'il s'y épanouft, si iaflaient céleste, une candeur de vierge n'ayant pas même de petit Jésus. Le cœur ravi, je dis : — Voici qui est tout à fait singulier I H me semble que je vois nu ce pur visage l'innocence même de Madeleine. Mais j'ajoutai : — Quelle imagination extravagante I Madeleine est chez elle, avec toutes ses miraculeuses ingénuités, non sans l'espérance d'en perdre quelques-unes ; je suis bien sot de passer ainsi le temps k admirer une peinture. Et je suivis mon chemin.

The text on this page is estimated to be only 28.42% accurate

LES AMOURS DE MADELEINE Hb IV Mais quand j'arrivai chez Madeleine, — la mignonne si femme qu'elle en est unpeafée, — j'eus un grand courroux. Elle ne m'attendaitpas,ellen'étaitpas dans la chère chambre où bien souvent le soleil à travers les persiennes fermées et la lune par les fenêtres ouvertes — car le soleil est un indiscret si brutal, mais la lune est une si tendre regardeuse ! — s'intéressèrent à nos baisers fidèles. Peu patient de ma nature, je n'hésitai pas à rempile du poing les deux vases d'Yeddo qui ornent la cheminée, à défoncer du talon le clavecin qui pleura dou

276 LES AMOURS DE MADELEINE loureusement, a crever de Tépaule deux ou trois miroirs de Venise dont la vacuité me rappelait, par son ironique néant, Tabsence de la bien-aimée : et j'en étais à l'écrasement de la troisième figurine de Saxe triturée entre mes rageuses phalanges, lorsque Madeleine poussa la porte,, et apparut, souriante. Je criai : — D'où venez-vous, traîtresse ? — Ah ! dit-elle, ne me grondez point, mon amour. Impatiente de vous voir, je. n'ai pas su attendre que vous entriez dans cette chambre ; et je suis allée à votre* rencontre. — A ma rencontre ? — Eh ! oui. 9 — Où donc, je vous prie ? — Un peu partout, dit-elle, et ne m'en veuillez pas si je ne vous ai pas rejoint plus

LES AMOURS DE MADELEINE 277 tôt : car, — encore que je sois fée — il m'a fallu un peu de temps, au retour, pour rassembler les parfums que, tout à Theure, j'avais ajoutés à ceux des fleurs dans la charrette, et la voix que j'avais mise dans le chant de la flûte, et ma candeur mêlée à l'innocence de Madame Marie, derrière la vitrine du marchand de tableaux ! 24

The text on this page is estimated to be only 22.90% accurate

LES AU0UB3 DE MADELRIHE L£ NOM OBSTINÉ Ce jour-
là, pour être certain que son nom, le nom de Madeleine, exécre et adoré, ne
me suivrait pointpartout, ne me hanteraitjaraaM plus ni l'âme ni le cœur, je
me comportai à peu près comme un assassin qui diviserait en trois tronçons
le corps d'une victime, et les cacherait ù, une grande distance l'un de l'autre.
Je partis pour Sirinagor, ville suffisamment lointaine ! là, sur la tremblante
feuille d'un rosier, je traçais d'un poinçon d'or, la syllabe : « Ma », Je me
rendis ensuite à Dormsoë, cité peu voisine de mon domicile accoutumé ! là,
sur une feuille de belladone, au bord d'un étang glacé, je J

The text on this page is estimated to be only 28.11% accurate

LES AMOURS DB MADELEINE 279 traçai, d'un poinçon d'argent, la syllabe : « de ». Enfin je partis pour San Francisco, où Ton n'arrive point sans quelques jours de voyage 1 là, sur la feuille d'un magnolia, je traçai, d'un poinçon de diamant, les syllabes : < leine >. Pais je m'en revins, non sans beaucoup de jours perdus sur les rou* tes, dans ma maison parisienne où je trouvai en fort mituvais état mes affaires depuis si longtemps abandonnées. Mais, n'importe ! J'étais au moins délivré du nom, du nom exécré et adoré. Et, couché dans mon lit, je m'y endormis fort content. Mais qui donc, la nuit, ouvrit ma fenêtre aux brises qui viennent de loin? Car, en m'éveillant, je vis sur mon cœur, venues de Sirinagor, de Dormsoê et de San Francisco, trois feuilles jointes où je lus le nom de Madeleine I **• «^

• • '•« - ; ^: 'r..'K:r^'i^j^t 280 LES AMOURS DE AIADELEINE
VIII DEUX OISEAUX, UN SEUL NID Parce que Madeleine était un peu
malade, je faillis devenir fou de peine. — Allons, allons, dit-elle, ne vous
alarmez point tant ; et apprenez la cause de mes souffrances, qui d'ailleurs
durent peu et s'achèvent en de fort aimables délices. Elle réfléchit, elle dit :
— Autrefois j'avais un cœur. Je lui dis : — Hélas ! qu'en fîtes-vous ? —
Rien du tout, dit-elle. Mais maintenant, j'en ai deux. — Deux cœurs à vous
seule ? — Eh ! oui> dit-elle; le mien et le vôtre. Allez-vous vous plaindre,
parce que j'ai mis

LES AMOUs DE MADELEINE 28t à côté de mon cœur votre cœur sous celui, précisément, de mes deux seins de qui la rose pointe est la plus chère à vos lèvres, et à vos dents? — Ah ! je ne me plains de rien! avouai-je. — Vous avez bien raison. Or, ayant en moi ces deux cœurs, il arrive que Tun, jaloux, cruel, excessif (c'est le vôtre, monsieur !) cherche querelle à l'autre, qui n'est pas toujours aussi résigné qu'il faudrait. De \h des batailles qui ne laissent pas que d'être cruelles en une poitrine de jeune femme. — Hélas ! Madeleine ! — Mais ne me jugez pas trop malheureuse, je vous prie ! Car souvent aussi ces deux cœurs sont d'accord à tel point qu'il me semble vraiment qu'ils n'en font qu'un, et je connais des ravissements sans pareils à sentir notre double vie se mêler et se fondre et se pâmer en moi ! 24. r»^

282 LES AMOURS DE MADELEINE IX LES PRESENTS

IMPOSSIBLES J'ai dit à Madeleine : — Quand tu ne m'aimeras plus, donnemoi, sans paroles, une rose défleurie; et je comprendrai qu'il est temps que je meure* — A la bonne heure! dit-elle; si je cesse de vous aimer, je vous donnerai une rose défleurie. Mais je repris : — Il se pourrait qu'étourdie tu m'offrisses un jour, sans penser à mal, une rose défleurie; ajoute au triste présent de la fleur une colombe morte, et je comprendrai qu'il est temps que je meure.

A 1 LES AMOURS DE MADELEINE i&i — J'en tombe
d'accord, dit-elle ; si je cesse de vous aimer, je vous donnerai, en même
temps que la triste rose, une colombe défunte* Mais je repris : — Je crains
que, frivole comme tu l'es, tu t'avises un jour de me donner, sans penser à
mal, une rose défleurie et une colombe morte. Je tiens à éviter les cruels
malentendus du hasard! et, pour que je sois bien sûr de mon désastre avant
d'y succomber, daigne, quand tu ne m'aimeras plus, me donner avec la rose
flétrie et la colombe tré]iassée, un rayon de soleil, éteint I — J'y consens
bien volontiers, dit-elle ; si je cesse de vous aimer, je vous donnerai, en
même temps que la pâle fleur et Tinerte oiseau, un rayon de soleil, mort
aussi. Que de jours j'ai vécus dans l'angoisse de recevoir les sinistres
présents ! Mais depuis ••t^

»;> -^vir, ' !"■' '^ 284 LES AMOURS DE MADELEINE ce
matin, je suis aussi heureux qu'on le peut être sur la terre; car, dans les
journaux les mieux informés, j'ai lu que, par un nou-veau, décret des
célestes Providences, les roses ne se faneront jamais plus, et jamais plus ne
mourront les colombes, et jamais plus ne s'éteindra le soleil à Thorizon
crépusculaire 1

LES AMOURS DE MADELEINE 28â XI LES AUMONES

RÉCOMPENSÉES J'ai rencontré un mendiant qui m'a dômandé Taumône ;
je lui ai donné tout Tor — bien peu d'or — qui était dans ma poche. J'ai
rencontré un sot qui voulait être glorieux; je lui ai donné mes rêves, mes
subti*i lités exquisés et mon art à trouver des rimes nouvelles. J'ai rencontré
un général qui s'en, allait vers la bataille; je lui ai donné un plan de
campagne grâce auquel il triompha de ses ennemis. J'ai rencontré un faiseur
d'Echos, inquiet de la copie prochaine ;. je lui ai donné toutes les nouvelles
à la main que j'avais inventées, au dessert de mon déjeuner, pendant que les
camelots criaient

^r-^^rr? 286 LE8 AMOURS DE MADELEINE sur le boulevard
les journaux du matin. J'ai rencontré un lâche qui allait se battre; je lui ai
donné mon imperturbable sang-froid , et ma vivacité à l'attaque, et ma
prestesse à la riposte. J'ai rencontré un impie ; je lui ai donné mon éternelle
croyance en les dieux où s'éternise la rêverie de l'homme. J'ai rencontré un
misérable millionnaire qui n'avait jamais aimé, bien que toutes les belles
filles dû monde }m eussent offert leur cheveux et leur sein ; je lui ai donné
la tendresse dont tout mon cœur est fait. Alors, dénué, je suis allé faire visite
à Madeleine. Pour me récompenser de mes charités, elle m'a permis de la
baiser aux lèvres ; et, dans sa bouche, dans l'odorante humidité de sa
bouche, j'ai recouvré, — > centuplés trésors ! — la richesse, le talent, la
stratégie, l'esprit, le courage, et ta foi et Tamour!

The text on this page is estimated to be only 21.24% accurate

LES AMOURS DE ItAtmLBtNB ^ XI s LIMBÉCILB

ASSASSIN Un assassin, d'un coup de marteau, m'ênfonça un clou dans la tempe. Mais je ne mourus point. — C'est peu de chose, dis-je, qu'une pointe d'acier dans la tête ! Si tu reux que je trépasse, il faudra que tu t'avises d'un oulil plus violent. — Attends ! attends I me dit

étrangement si tu crois que je vais rendre Tâme sous ton instrument d'abattoir. Je te conseille, si tu veux que j'expire, de recourir à des moyens plus subtils. — Attends ! attends I dit-ilIl s'éloigna. Il revint. Il mit sous mon nez une petite fiole de qui la liqueur était due à Tart mêlé de toutes les Locustes et de toutes les Brinvilliers. . Mais je ne mourus point. — Que tu es sot! lui dis-je. Pensais-tu que je cesserais de vivre, si facilement, à cause d'un traître parfum? Même si tu usais des brusques couteaux, de l'aqua tofana, et de la goutte claire que le serpent à sonnettes jfecèle en sa dent, et'du couteau delà guillotine, et des balles explosibles, je" n'en continuerais pas moins d'exister, ayant la vie résistante. Invente quelque autre crime! — Attends I attends ! dit-il.

LES AMOURS DE MADELEINE 289 Mais il ne bougeait pas. Il
était, comme on dit, au bout de son rouleau, et il avait Tair fort piteux.
Alors, j'eus pitié de lui. — Ah! pauvre assassin, lui dis-je, faut-il « donc
Rapprendre ton métier? Fais venir Madeleine. Qu'elle passe sans me
sourire, ou en souriant à quelque autre, et je mourrai tout de suite ! 25
MHBmMI

290 LES AMOURS DE MADELEINE XII LES RONGES ET
SON AMOUR Je vis un papillon qui était tout à fait pitoyable; il avait les
ailes si déchirées et si trouées qu'on les eût prises pour de la dentelle
mordue par mes dents au sein de Madeleine. — Papillon, lui dis-je, voici
que vous êtes, en vérité, en un fort piteux état; jamais je ne fis rencontre
d'un papillon aussi mal en point. A quelle aventure, s'il vous plaît, devez-
vous un tel désastre? — Hélas ! dit-il, c'est que, voletant étourdîment, je me
suis laissé choir parmi des ronces dont j'ai senti les cruelles piquûres.

LES AMOURS DE MADELEINE 291 — Certes, repris-je, votre sort est bien fait pour attendrir. Mais, du moins, réfléchissez que, de tout temps, les épines et les ronces ont nui aux papillons. Que diriezvous donc, et combien n'auriez-vous pas lieu de vous étonner et de vous plaindre, si, de vous être frôlé aux lisses calices des fleurs, vous étiez déchiré comme Test mon cœur depuis le si tendre amour de Madeleine !

-^\' , " • ^-r^^ 292 LES AMOURS DE MADELEINE XIII LE
FLOCON DE NEIGE — Ce que je veux, dit-elle, c'est un flocon de neige.
— Eh! dîs-je, considérez, vous à qui je suis soumis comme au vent la
feuille et la poudre envolée de Taile d'un papillon, que depuis bien des jours
les prairies sont vertes et vertes les branches, et que le soleil de mai dore
Tonde attiédie du fleuve ! On ne voit plus, aux jardins, ni aux bois, ni aux
collines, les hivernales blancheurs. De grâce, désirez autre chose pour prix
du baiser qu'implore à genoux le plus humble des amants. — Ce que je
veux, dit-elle, c'est un flocon de neige. — Vous plaît-il d'avoir une rivière
de

LES AMOURS DE MADELEINE V93 diamants noirs où
s'allument des rayons d'enfer, ou quelque saphir énorme en qui • bleuit tout
le ciel, ou un rubis si rose, si délicieusement rose que, mis tout près de votre
bouche, il semblerait une goutte de la chair de vos lèvres ?Consentirez-
vous, pour la mettre eh vos cheveux, à accepter — en échange du baiser si
longtemps convoité — une étoile volée, dans un temple d'Yeddo, au céleste
diadème de Ten-Sio-Daï-Tsin, ou, pour en faire des pendants d'oreille, deux
éclats de la pierre-de-lune, que l'on vend cent mille francs l'un, chez le
joailler indou de la rue de la Paix? — Ce que je veux, dit-elle, c'est un
flocon de neige. — Exigez-vous un château en Ecosse, sur les bords de
quelque lac où révent, la nuit, le linceul glissant sur les nénuphars, des
fantômes de reines ? Préférez-vous cet 25.

The text on this page is estimated to be only 18.18% accurate

■ JUI LLS AMfIUIS DE MADELEUVIÎ liùtel, aiiv Cliamjjs-Elysées, que M. de ItotLschilil a trouvé trop cher? Aimeriez, vous que l'on altelùl à votre mail-cuach, le jour du 'uianil-Prix, six chevaux de Cîrcassie, plus beaux que ceux qui tirent le carosse du Tzar ? — Ce que je \ eux, dit-elle, c'est un llocon lie iiej^e. Alors je cum|)ris qu'elle n'en démordrait point. Et, puisqu'il m'était impossible de vivre plus longtemps sans avoir obtenu l'inelTablo biûser, jo partis pour les Alpes lointaines. IléUis 1 dans les vallées, au flanc des monts, il ne neigeait pas ; partout l'éblouissant, le brûlant soleil. Je me hasardai aux plus périlleuses ascensions; mais, même sur les plus hautes cimes, il ne ncifiait pas. Oui, sans doute, il y avait sous mes pieds de la neige; ce n'était pas des llocons ! et il ne fallait pas songer à jouer au J

LES AMOURS DE MADELEINE 295 plus fin avec le désir de l'adorée. Dix jours, sans gîte, presque sans nourriture, j'attendis sous l'implacable azur ensoleillé. O joie enfin ! O triomphe ! le matin du neuvième jour, il neigea. Et j'emportai un flocon dans de la glace creuse, que j'avais disposée pour le recevoir; grâce au ciel, il n'y fondit point durant le retour. Victorieux, je m'écriai : — Vous êtes obéie, madame, et j'ai mérité le baiser ! Alors, elle : — Bon ! qu'est cela, je vous prie ? — C'est un flocon de neige. — Sans doute ! sans doute ! je ne dis pas non. C'est, en effet, de la neige. Mais elle est blanche. — Eh! bien! — Ah! ce que je voulais, dit-elle, c'était de la neige rose !

: f 296 LES AMOURS DE MADELEINE XV LE GITE TROP

CHAUD » Un diable, fort inquiétant, — celui qui allume aux reins des hommes et des femmes rincendie inextinguible des luxures — se promenait par le monde afin de tenter les faibles humains; tout le jour, il s'amusait fort, à cause de cent aventures; mais, les soirs, il se trouvait étrangement incommodé, parce que, ayant pris l'habitude enfin de dormir dans les cuves d'huile bouillante et sur les grils rouges et parmi tous les brasiers de l'enfer, les lits d'ici-bas, même les plus ardents, lui semblaient étrangement glacés, et il avait grand peur de prendre un rhume.

LES AMOURS DE MADELEINE 297 Me demandant conseil :

— Que ferai-je? dit-il. — Prends gîte, lui répondis-je, dans quelque énorme bol de punch, toujours allumé, et où toujours Ton versera de vermeil alcool flambant. Il jugea l'avis bon. Mais, le lendemain, sorti du bol : — Bien tiède ! dit-il en faisant la grimace. Alors : — Sommeille, lui conseillai-je, au cratère de quelque vésuve, parmi les bouillons des laves et le jaillissement des flammes. Il approuva cette idée. Mais, le lendemain, descendu du volcan, — c'était, je pense, l'Hécla, — il me dit : — J'ai l'onglée ! Et il avait grelotté toute la nuit. — Diantre ! pensai-je. Le prenant en pitié, je ne savais vrai

The text on this page is estimated to be only 26.25% accurate

»'98 LES AMOURS DE MADELEINE ment qu'imaginer pour qu'il pût dormir à l'aise lorsque, tout à coup, en un sursaut de trouvaille : — Diable! lui dis-je, tu dormiras ce soir dans le très tendre cœur, dans le cœur très aimant, dans le cœur très ardent de Madeleine, ma raie ! Il hésita. Sans doute, une telle hospitalité n'est pas do celles qu'on refuse ; mais le moyen de croire qu'un cœur de femme sera moins froid que les alcools flambants et que les flambants cratères? Pourtant il se résigna à tenter, la nuit venue, l'aventure ; et, à peine fût-il entré, — lui, le diable accoutumé aux cuves, aux grils et à tous les brasiers de l'enfer — dans le cher cœur que j'adore, qu'il s'en évada en hurlant : « A l'aide ! A l'aide! Au secours! C'est trop chaud! Je brûle I 9

'T LES AMOURS DE MADELEINE 299 XV L'ATROCE NOM

Je demandai à ce mélancolique poète, naguère illustre, maintenant oublié : « Pourquoi, jeune encore, as-tu cessé de faire des V:ers? Est-ce qu'il s'éteignit en toi, l'amour des belles chimères? Est-ce qu'il s'est pour toujours séché, le rameau de ton rêve, où fleurissaient les belles images par touffes et la rose double des rimes ? » Et le mélancolique poète m'a répondu : « Non, les nobles enthousiasmes, je ne les ai pas perdus, ni l'intense énergie créatrice ; mais j'ai cessé d'écrire et jamais plus je n'écirai à cause du Nom maudit. — Quel nom veux-tu dii:e?

300 LES AMOURS DE MADELEINE demandai-je encore; —
Le Nom de l'acent fois traîtresse et infidèle, qui fut mon éphémère joie et
sera mon éternel tourment, le Nom de celle que je hais autant que je l'ai
adorée. Ce Nom proféré ou écrit, c'est le désastre de tout ce qui est pur, de
tout ce qui est bon, de tout ce qui est beau. Il suffit, comme une horrible
parole magique, à éteindre les étoiles, à flétrir les lys, à faire se faner la rose
de la pudeur aux joues augustes des vierges. Je ne veux plus, je ne veux
plus faire entendre l'abominable Nom ! — Eh ! dis-je, qui t'obligerait à le
chanter? Oublie la vile parjure. Chante les amours des autres, chante la
gloire des héros, et la loyale beauté du ciel et de la mer. — Hélas ! hélas !
je ne puis, dit-il en sanglottant, car l'atroce « charme du Nom ne réside pas
que dans ce nom tout entier; il se disperse, sans se diminuer, en chacun des
signes qui le forment; de sorte

LES AMOURS DE MADELEINE 301 qu'il n'est presque plus de
mots que je puisse écrire, et la plus sainte, la plus chaste, la plus sublime
parole, — louange d'une élue ou d'une fiancée, ou des gloires d'un
rédempteur, — ne signifierait qu'ignominie et abjection, à cause d'une seule
lettre ! 26

The text on this page is estimated to be only 28.00% accurate

LE SONGE D'UN JOUR DE MAI

• » — — — IS SONGE D'UN JOUR DE MAI Tandis qu'à leurs œuvres perverses Les hommes courent haletants... Théophile Gautier. Ce qui, d'abord m'empêcha de m'endormir, — bien que j'eusse trouvé, sous un rayon de soleil dans l'île de Croissy, un tapis d'herbe tout à fait commode aux ensommeillements, avec, pour oreiller, une racine de vieil orme bien capitonnée de mousse, — c'est qu'une fauvette s'acharnait, dans le buisson voisin, à de si jolis gazouillis qu'il m'était impossible de ne point sacrifier mon désir de somme et de 26.

The text on this page is estimated to be only 23.98% accurate

6 LE SONGE D UN JOUR DE MAI silence, à mon plaisir de l'ouïr gazouiller ; et jp ne fermai les paupières que lorsqu'elle oui. pris son vol, chassée d'un coup d'aile (li; l)rise. Les yeux clos, ai-je dormi? ■l'ai rêvé, du moins, mais un rêve si dia|)li[ine aux clartés vraies, si pénétrable aux choses de la nature, que ce fut en effet, plutôt qu'un rêve incohérent et obscur, une illusion où la réalité se féerise ' sans s'abolir... Le bois était en l'èle ! bois merveilleux"! avec des roses à toutes les branches, avec ili?s gouttes de diamant et des ailes de pierreries à toutes les pointes de brins d'herbe, avec de joyeuses querelles de nids dans toutes les verdissantes broussailles. Les papillons, roses, jaunes, bleus, daphnés, rayrlils, mélicertes, ne savaient plus où se se poser, tant il y avait de fleurs écloses.

LE SONGE d'un JOUR DE MAI 307 La joie des frissonnants éphémères mettait une poussière ardente dans Tor diffus du soleil. Des mouches, ivres de s'être gorgées aux étamines, claironnaient leur triomphes. On voyait des frelons, ne pouvant plus voler, se laisser choir dans l'herbe, comme des ivrognes, tant ils avaient aspiré de parfums aux calices. Les passereaux picoraient les merises ! Les rossignols happaient les fourmis volantes ! Les instables libellules frissonnaient de la fraîcheur des sources et du chatouillis des cressons mouillés. C'était dans tout le bois estival en même temps que printanier, parmi les tiédeurs clémentes et les bons zéphirs, l'épanouie, la rieuse, la chantante, l'éperdue victoire de vivre. Mais, brusquement, toute la joie fit silence et s'éteignit. Pourquoi ? J

The text on this page is estimated to be only 26.73% accurate

308 LE SONGE D UN JOUR DE MAI A cause d'une nouvelle que, perché à une branche de sapin, annonçait un bouvreuil messenger. Il annonçait que ce n'était plus le temps de rire ; que les abeilles en courroux sortaient de leurs ruches pour venir troubler la fête des beaux jours. Elles étaient lasses, disait-il, d'être celles qui font le miel et ne le mangent pas. Eternité du travail sans salaire ! Il en fut ainsi pour les abeilles, bien avant les vers de Virgile. Mais les laborieuses sans récompense se révoltaient enfin. Oui, oui, sans doute, elles voletaient dans le soleil, comme les papillons, se posaient aux fleurs comme les coccinelles, mais ce n'était pas pour leur plaisir, c'était pour celui des autres, pour que fussent plus dorés et plus savoureux les rayons de leurs alvéoles, qu'on leur volait si vite. Maintenant leur patience ne pouvait se soumettre

'r^ r.' LE SONGE D UN JOUR DE MAI 309 davantage. Elles exigeaient moins de labeur et plus de joie ! Ce leur était une offense que le perpétuel enchantement où s'extasiaient sans mérite les roses, qui ne prennent que la peine de fleurir, les papillons qui n'ont qu'à voler, les oisillons ayant pour unique besogne de se charmer de leur propre ramage. Et puisqu'on était injuste envers elles, elles seraient terribles envers les autres. Elles avaient des aiguillons, les abeilles ! elles sauraient se ruer, piquer, percer, ravager ! Bonnes ouvrières, mais meurtrières féroces. Une chose, pendant que le bouvreuil annonçait cette nouvelle, redoubla l'épouvante : noir d'être innombrable et compact, tout le peuple des abeilles, en un énorme essaim sorti des ruches, s'avancait vers le bois ensoleillé. Hélas! quelle bataille ç'allait être et combien de fleurs déchirées et d'ailes L

•TV^X'*.•• - * l~ 310 LE SONGE d'uN JOUR DE MAI

d'insectes et de plumes d'oiseaux joncheraient le champ du combat. Inquiet, je dis aux roses : — Prenez pitié, de grâce ! Que la crainte^ (lu moins vous conseille la justice. Il sied, quand les abeilles se posent sur vos cœurs, que vous leur soyez douces, et que, parfois, réchange d'un baiser les console et les encourage. Et je dis aux papillons : — C'est vrai que vous n'avez d'autre souci, vous, que de vous émerveiller des œillets et des jacinthes. Soyez équitables aux faiseuses de miel ! Ne leur enviez pas une part des parfums qui sont votre délice. Et je dis aux oiselets : — Poète, je vous aime, parce que vous chantez ! Pourtant vous auriez tort de ne pas être miséricordieux, vous qui vous bercez en la rythmique paresse des mélodieuses branL

LE SONGE D UN JOUR DE HAÏ 311 ches, à celles qui peinent,
sans chanson, dans la sombre ruche. Mais une petite églantine , très féroce :
— Eh ! les abeilles ont des aiguillons tout à fait insupportables ! Ce qui me
plairait, c'est qu'on les tuât toutes. Mais un papillon, très libertin : —
Eh!pourquoi partagerais-jeavecdevîls insectes l'aimable odeur des fleurs
éprises? H n'est que tempsqueronme délivre de ces importunes rivales. ■
Mais un rossignol, rêveur : — De quoi me parles-tu! je ne t'entends, ni ne
veux t'entendre ; ce qui m'importe, c'est d'écouter, dans l'écho, le souvenir
de mon chant. De sorte que le bois ne s'attendrit pas

X^S^K^^312 LE SONGE d'un JOUR DE MAI leurs épines, pour la défense des buissons fleuris. Les araignées préparèrent des embûches. Les insectes guerriers voletèrent en ordre de bataille. Les frelons se ruèrent violents et sonnant des fanfares belliqueuses! Les oiseaux eux-mêmes, s'élançant d'entre les branches, fondirent sur l'essaim sorti des tristes ruches ! Et celui-ci, devant le nombre et la force, recula, se dispersa, se réfugia, vaincu mais plein de rage, dans les sombres ateliers de miel. Alors, dans le bois, dans le bois merveilleux, la fête, après la victoire, recommença, plus joyeuse, plus lumineuse, avec plus de roses aux branches, avec plus de rosée et de papillons aux pointes de brins d'herbe, avec plus de ramages dans les broussailles fleuries; et c'était une universelle joie. Mais moi, étendu sur la mousse, la tête à la racine d'un vieil orme, je pensais, en

.V. LE SONGE d'un JOUR DE MAI 313 mon rêve pénétrable à la réalité des choses, qu'elles reviendraient, les abeilles, plus nombreuses, plus redoutables, furieuses, invincibles, et je plaignais les roses, les papillons et les rossignols... 27

The text on this page is estimated to be only 15.57% accurate

L TABLE LA MESSE ROSE 1. — La messe rose et la messe
noire. 1 n, — 'Les poupées 15 in. — Les trois Valentines 29 IV. — La
dernière-née du Diable. ... 43 V. — Souhairs pour la bien-aimée. . . S3 VL
— L'échant du Signe 65 V[L — Le sac vide 81 VIU. — Nonchalance 93 IX.
— La chaste ville 109 X. — Après le flagrant délit 123 X[. — Le sang
d'hirondelle 139 XIL — L'eau, la glace et le feu 153 XIII. — L'épitaphe
d'une enfant 169 XIV. — La perle dans le bas noir 183 XV. — Les
alertes 203 XVI. — L'hirondelle huppée 221 XVII. — Ce qui vaut la
peine de vivre. . . ^35 LES AMOURS DE MADELEINE I. — Le nom de
tout 247 II. — ■ Le souffle perdu el retrouvé. . . 2o3

TABLE III. — La méchanceté punie , 260 IV. — Contradiction... jusqu'à un certain point 266 V. — Quand elle passe . 268 VI. — L'impatiente 270 VII. — Le nom obstiné 278 VIII. — Deux oiseaux, — un seul nid. . . 280 IX. — Les présents impossibles 282 X. — Les aumônes récompensées . . . 285 XI. — L'imbécile assassin . 287 XII. — Les ronces et son amour 290 XIII. — Le flocon de neige 292 XIV. — Le gîte trop chaud 296 XV. — L'atroce nom 299 LE SONGE D'UN JOUR DE MAI 302 C. 1825. — Imp. F. Imbert, 7, rue des Canettes.

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

◆ ll-i

The text on this page is estimated to be only 28.48% accurate

; PQ 2369 .M6 M4 18W CI II PQ2359 1893 3 6105 038 908 369
DATE DUE * 1 STANFORD UNIVERSITY UBRARIES STANFORD,
CAUFORNIA 94505

